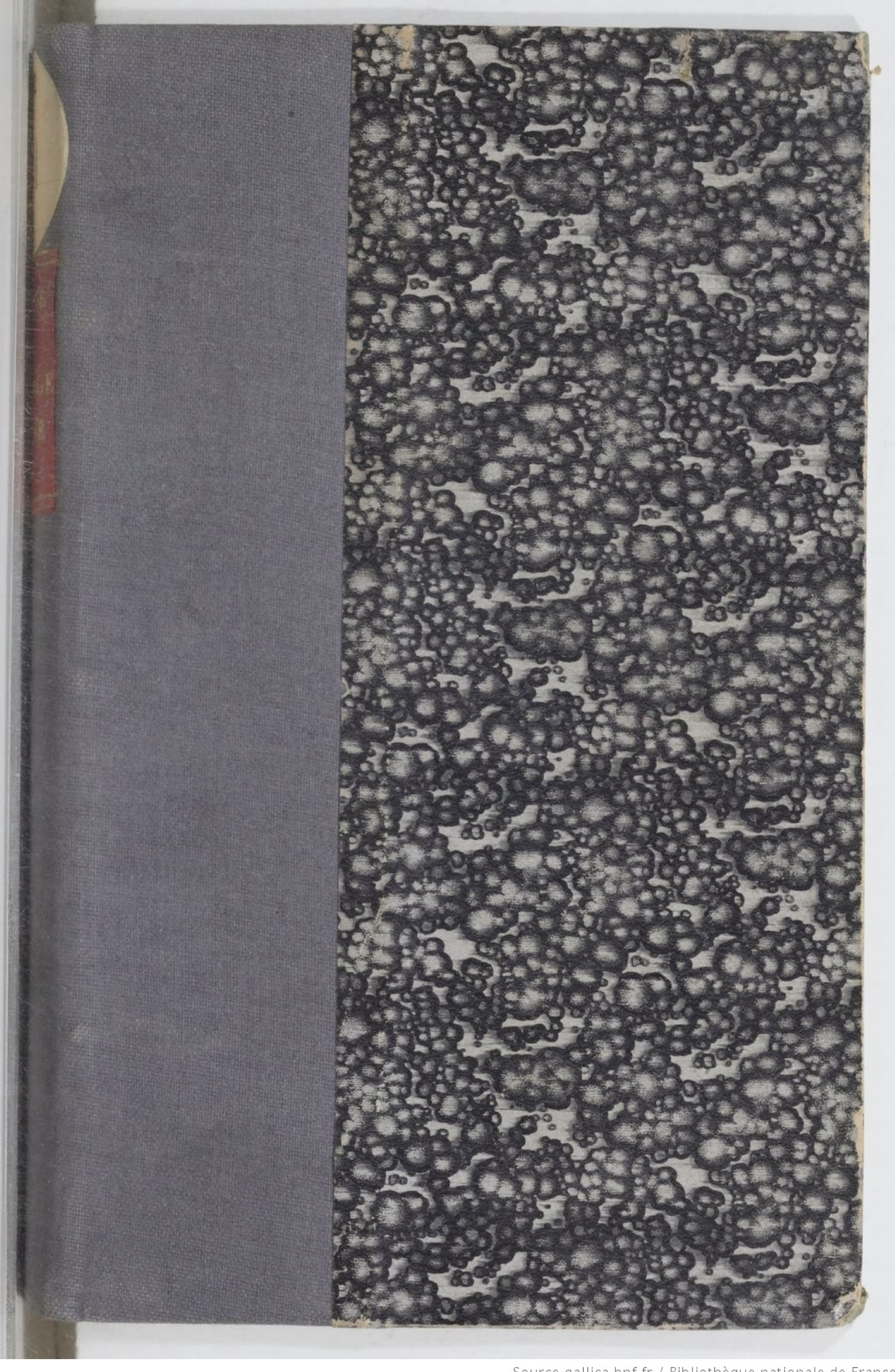
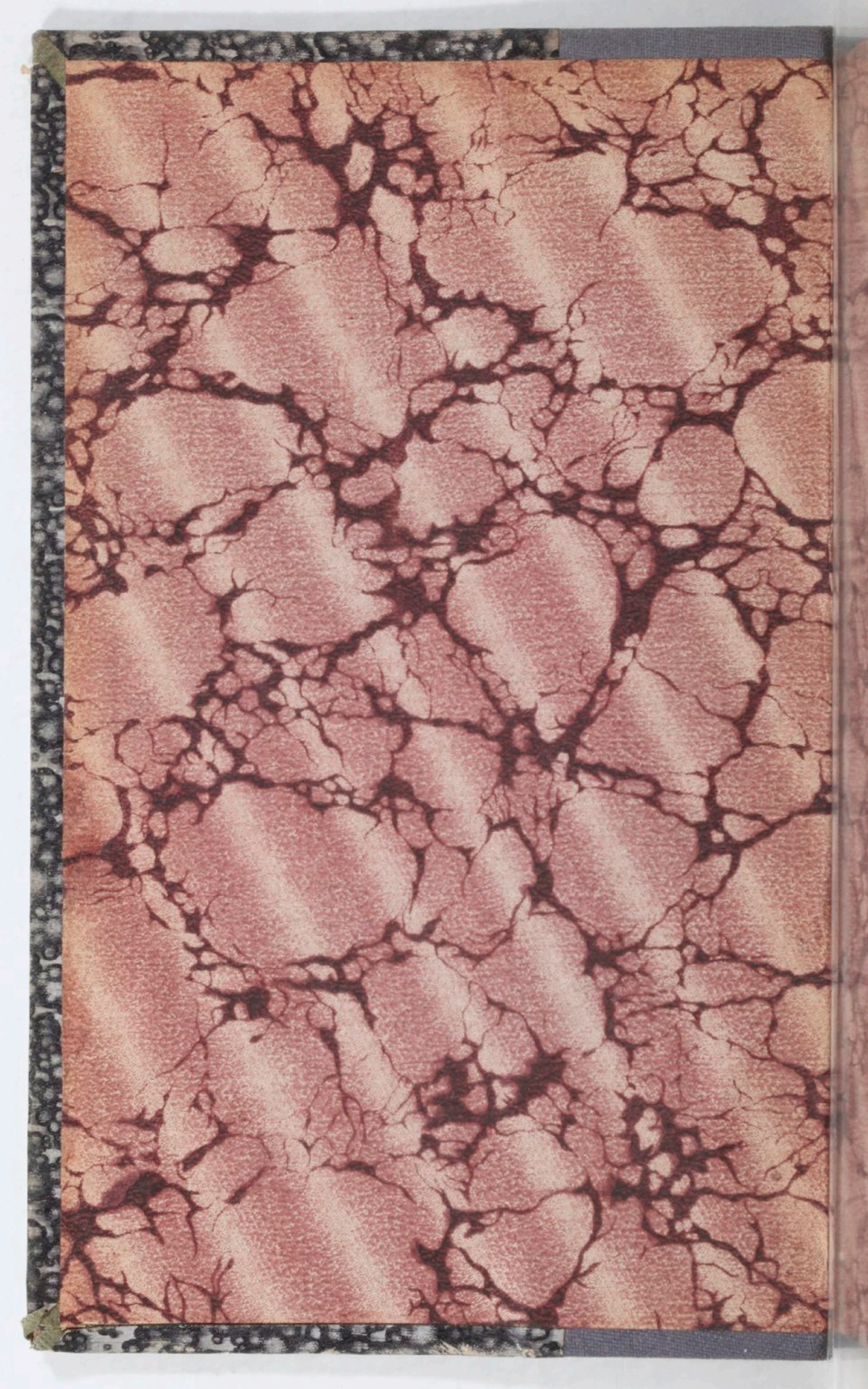


Le Mariage de Renée, par Mlle Marthe Lachèse


BnF Gallica







LE

MARIAGE DE RENÉE

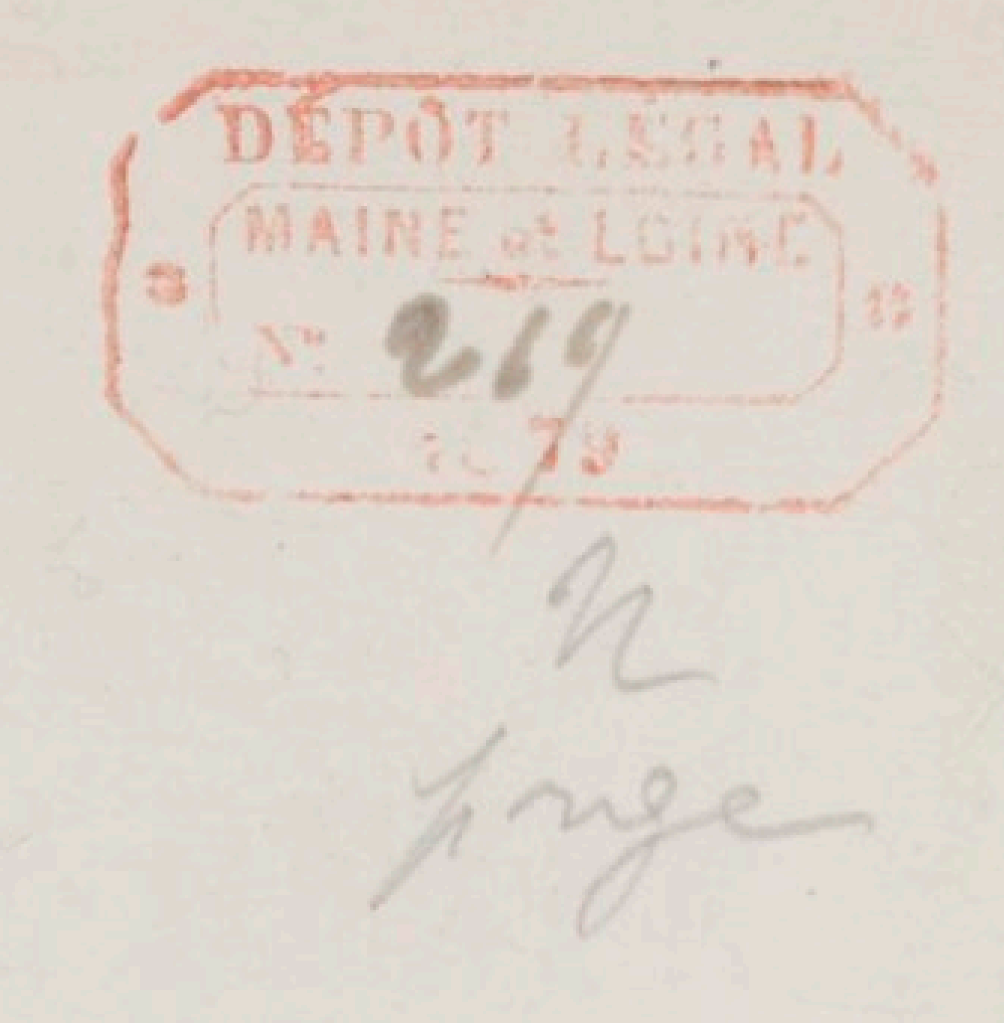
PAR

Mlle MARTHE LACHÈSE

PARIS

BLÉRIOT FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55



LE

MARIAGE DE RENÉE

ANGERS, IMPRIMERIE LACHÈSE ET DOLBEAU.

LE

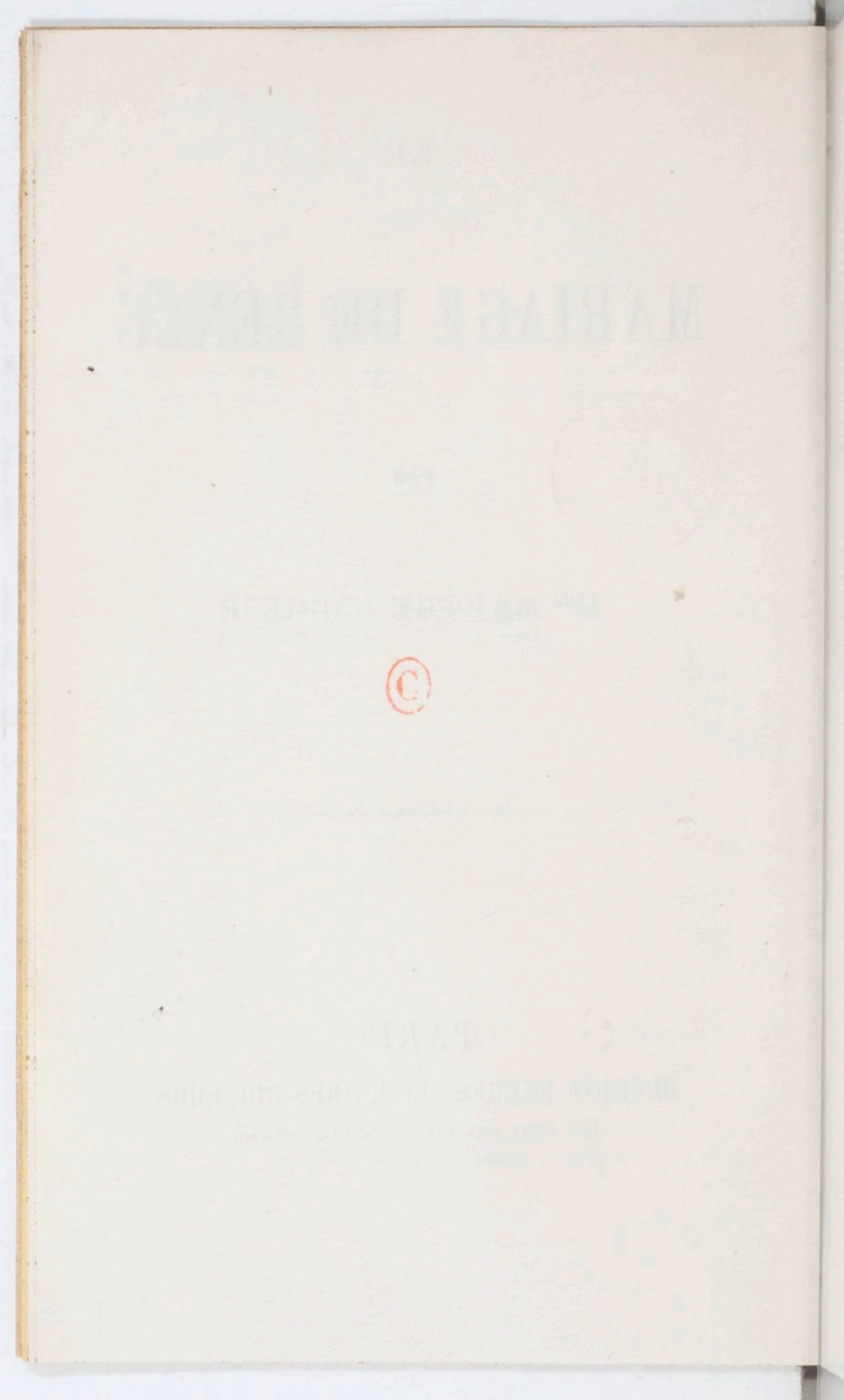
MARIAGE DE RENÉE



PAR

Mlle MARTHE LACHÈSE

PARIS
BLÉRIOT FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55



LE

MARIAGE DE RENÉE

I

DEUX COUSINS.

Comme onze heures sonnaient à toutes les horloges qui, dans la grande ville, semblent les voix plaintives du temps rapidement emporté, un jeune homme descendait d'une voiture de place et pénétrait dans une maison de belle apparence dont le porche était surmonté d'une large plaque de marbre noir portant ces mots : *Grand Hôtel de Bourgogne*. Il ouvrit la porte vitrée derrière

laquelle on voyait une femme assise devant un bureau et demanda :

« Monsieur Gauthier de Montpollin ?

— Au quatrième, au-dessus de l'entresol, corridor à gauche, n° 75, répondit la comptable.

— Mais est-il chez lui ?

— Oui, Monsieur. »

Le jeune homme monta lestement l'escalier que des pierres de rairie, une rampe de velours et un tapis tigré n'empêchaient pas de posséder cent douze marches. Il s'arrêta un moment sur le cinquième palier ; puis, lorsqu'il eut retrouvé une respiration libre, il tourna par le chemin indiqué et frappa enfin à une porte dont le numéro se laissait à peine reconnaître tant le corridor était obscur.

« Entrez, » dit une voix partant du fond de l'appartement.

Le visiteur ouvrit, s'avança joyeusement, puis s'arrêta court... il ne voyait personne.

Un éclat de rire, sortant d'une alcôve à sa droite, le fit se retourner. Sous des rideaux de damas que le siècle dernier avait dû trouver encore bleus, une tête se dressait et deux mains se tendaient en avant.

« Au lit! s'écria le nouveau venu. Est-ce que tu es malade?

— Pas le moins du monde, mon cher; mais je n'avais rien à faire. D'ailleurs, il est onze heures tout au plus. Je n'ai encore fumé que quatre cigares.

— Quel plaisir! aussi c'est à peine si l'on aperçoit quelque chose ici. Eh bien! je suis charmé de voir que tu as fait un bon voyage. Mais cependant, si tu te levais, Alphonse, nous n'en causerions que mieux. J'éprouve un véritable malaise à te regarder à travers la fumée de ton cigare et sous le reflet vert de ce rideau.

— Je le veux bien, répondit Alphonse en bâillant. Ranime un peu le feu, Xavier, pendant que je vais m'habiller. »

Bientôt les deux jeunes gens furent assis l'un près de l'autre devant le foyer pétillant.

« Je ne m'attendais pas à te voir si promptement à Paris, dit celui que le voyageur avait nommé Xavier. Dans ta dernière lettre, tu me laissais penser que tu allais entrer comme clerc chez un notaire.

— Pouah ! Je me suis cru vraiment menacé de ce malheur. Ne sachant trop de quel bois faire flèche, je m'étais livré à de profonds calculs. Je m'étais dit : Dans une petite ville, une étude de notaire vaut toujours bien une centaine de mille francs. Celle de M. Malvarais..... Tu connais M. Malvarais ? »

Xavier inclina la tête affirmativement. Alphonse continua :

« Celle de M. Malvarais me semblait à peu près de cette importance. De plus, il est riche, le bonhomme, il possède depuis la mort d'un sien parent, huit ou dix mille

francs de rente au moins. Sa fille unique n'a que dix-sept ans, elle ne se mariera pas avant un ou deux ans. Donc, me disais-je, en entrant maintenant comme clerc chez M. Malvarais, j'ai le temps de me faire connaître à fond par le bonhomme. Pendant ces mêmes années de patience, je danse à tous les bals avec Mlle Malvarais, je me montre empressé envers Madame, je me trouve sur le chemin de la grand'mère quand elle s'en va, appuyée sur le bras de quelque vieille Jeanneton, et je sollicite parfois l'honneur de remplacer cette dernière. Je...

— C'est assez, dit Xavier en riant. Résumons. Clerc, valseur, courtisan, tous ces titres viennent un jour se fondre dans celui de fiancé.

— Admirablement défini. Je me marie. Ma femme reçoit comme dot l'étude paternelle. Au bout de quelques mois, je vends ladite étude...

— Oh ! c'est bien peu respectueux, cela.

— Eh ! que diable, mon cher, quand Jacob eut obtenu la main de Rachel, il ne se crut pas obligé de rester à garder les moutons. »

Xavier riait de plus en plus.

« Exposons les choses avec ordre, reprit Alphonse enchanté de voir son interlocuteur mis en si belle humeur. Quand j'ai réalisé les cent mille francs de valeur, j'achète à la campagne une jolie maison, près d'une belle chasse, et je suis un homme heureux. L'hiver je chasse, l'été je pêche, j'ai un fermier, je fais bâtir, débâtir...

— Ah ! il est sublime ! s'écria Xavier en se renversant sur le dossier de son fauteuil. Il se voit déjà châtelain ! quelle imagination ! Mais, mon cher ami, si joliment construit que soit ton roman, explique-moi par quel détour étrange tu passes dans Paris pour te rendre à l'étude de M. Malvarais. »

Alphonse se leva, se croisa les bras et, regardant Xavier d'un air radieux :

« C'est là mon triomphe ! s'écria-t-il. Tu n'y es plus, mon bon. Je t'expose mes idées au sujet du père Malvarais comme on fait d'une défroque que l'on va échanger contre un vêtement de velours. Je laisse aux Baugeois M. Malvarais, son étude, sa fille, tout le reste...

— Et tu prends en place ?

— Une jeune fille ravissante, une dot de sept cent mille francs, une propriété toute meublée dans le centre de la Touraine.

— Ah ! ciel ! mais c'est un rêve ! Parles-tu sérieusement ?

— Très-sérieusement.

— C'est incroyable.

— Et pourquoi ? reprit Alphonse. Tu es donc bien étonné de me voir faire un mariage avantageux ?

— Non, non, j'en suis très-heureux, au contraire. Seulement, dans ce monde, les choses ne s'arrangent pas toujours si facilement...

— Eh bien! je serai une exception à la règle. Enfin, pour te narrer mon aventure, voici comment le tout est arrivé. Tu sais que ma mère avait une sœur aînée, mariée à un général autrichien, le baron de Grénaff?

— J'ai même vu ton oncle, il y a cinq ou six ans, à une soirée donnée au ministère de la guerre.

— Oui, il était venu à Paris, mais il ne nous en avait rien fait savoir. Oh! c'était un ours, un avare.

— Je crois qu'il est mort?

— Oui, Dieu merci.

— Oh!

— Mais, je le répète, oui, Dieu merci. Cette exclamation entre dans mon récit. Si je n'étais pas à même de la faire, le reste devrait être également supprimé. Il a donc laissé ma tante Aurélie veuve après l'avoir tenue pendant trente ans loin du monde qu'elle aime à la folie. Lui, le général n'ai-

mait que ses livres et mettait sou sur sou pour aller ensuite faire le philanthrope chez les vieux troupiers.

— Tu disais qu'il était avare ?

— Pour toutes les dépenses un peu agréables, il n'y avait pas moyen de lui tirer un écu. Il donnait à ma tante une somme pour sa toilette, il ne lui aurait pas, en outre, payé une paire de gants. Quand il la voyait embarrassée, il lui disait durement : « Tant pis pour vous, il ne fallait pas vous acheter tant de robes. » Oh ! elle était bien malheureuse !...

— Évidemment » répondit Xavier, non sans une légère ironie. Il avait connu un ami intime du baron et savait à quoi s'en tenir sur la sévérité de M. de Grénaff à propos du luxe de sa femme.

« Aussi, depuis qu'elle est veuve, elle fait danser les écus de son douaire, reprit le neveu apologiste d'une tante si bien inspirée. Mais le vieux ladre ne lui a pas laissé

grand'chose. Cependant elle a de quoi voyager.....

— Allons au fait de ce qui te regarde, interrompit Xavier qui venait de jeter un coup d'œil sur sa montre. Je n'ai plus que cinq minutes à te donner.

— Je ne m'éloigne pas de mon sujet. Ma tante voyage, te dis-je, et l'hiver dernier elle s'est rencontrée à Nice avec une famille d'origine belge, composée comme il suit : le père, M. Vangaramenghen, banquier, sa femme, une fille de dix-neuf ans, née d'un premier mariage, deux enfants du second. Mme Vangaramenghen, charmante, élégante, femme du monde tout à fait, s'est liée avec ma tante. Pendant les six mois de séjour hivernal, elles ont couru le pays ensemble, s'amusant à qui mieux mieux, et ne pouvant plus se passer l'une de l'autre. A ce moment, la fille aînée n'accompagnait pas ses parents. Elle avait été mise au couvent par une grand'tante maternelle qui était sa marraine.

Comme, d'une part, elle s'y plaisait et que, de l'autre, sa belle-mère ne tenait pas à s'en charger trop promptement, elle s'y trouvait encore. Mais, enfin, le père a jugé qu'une fille de dix-neuf ans devait cesser de n'être qu'une pensionnaire et il l'a rappelée près de lui cet été. Ma tante l'a vue à Vichy. Elle est fort jolie, paraît-il, et a l'air d'une petite duchesse. Seulement, elle a quelques idées très-arrêtées et qui diffèrent un peu de celles de sa belle-mère. Ainsi, au premier déjeuner qu'elle fit chez elle un vendredi, la présence de deux invités ne l'empêcha pas de refuser net tous les mets somptueusement servis, à la grande irritation de Mme Vangaramenghen qui ne lui ménagea devant tous ni les reproches ni les railleries. La jeune fille était très-émue, mais rien n'a pu la faire céder. Il en a été de même pour certaines relations auxquelles, malgré tout, elle est demeurée étrangère, pour certains airs d'opéra que rien n'a pu lui faire chanter.

Que sais-je ? Enfin, c'est pour une foule de choses qu'il y a sans cesse des tiraillements entre la jeune femme et Mlle Renée. (Elle se nomme Renée.) Mais le cas grave, le cas déterminant, s'est, paraît-il, produit il y a huit jours. Toute la famille était à la campagne, dans cette propriété de Touraine qui appartient à la jeune fille et dont je t'ai déjà parlé. Voilà que Mme Vangaramenghen reçoit une invitation pour une soirée féerique, une soirée monstre, où elle aurait dansé avec un prince suédois. Ce billet arrive le vendredi soir et la soirée se donnait le dimanche suivant. Tout a beau être remué sur-le-champ, impossible de partir le samedi. Il fallait bien au moins emballer une toilette. Partir le dimanche dans l'après-midi, c'était arriver pour voir se fermer les salons. Il fut résolu qu'on partirait le dimanche matin dès quatre heures, pour se trouver à Tours au moment où passe le train le plus dévorant. Mais, à cette nouvelle, Mlle Renée s'est levée

toute droite et a déclaré que jamais on ne lui ferait sacrifier un devoir d'obligation pour se rendre à un bal et qu'elle ne quitterait pas le château avant d'avoir entendu la messe. Mme Vangaramenghen, voyant la résistance s'annoncer de la sorte, a porté bruyamment le débat devant son mari, disant qu'elle n'était plus maîtresse de sa belle-fille, que Mlle Renée lui faisait souffrir toutes sortes de tourments..... enfin, elle a entrepris un plaidoyer en règle. La jeune fille ne s'est pas mal défendue, apparemment, car le père a déclaré en guise de jugement sans appel que, puisque sa femme parlait au nom de son plaisir et sa fille au nom de sa conscience, il ne pouvait sacrifier celle-ci à celle-là : que, par conséquent, Mlle Renée partirait le dimanche soir ou le lundi matin avec lui, Mme Vangaramenghen demeurant libre de partir seule auparavant si elle le désirait. Piquée au vif, la jeune femme a accepté cette combinaison. Elle a quitté la

propriété avant l'aube, suivie de ses deux enfants et d'une femme de chambre, M. Vangaramenghen se réservant d'emmener le reste des gens. Mais comme, dans leurs voyages, c'est toujours lui qui s'occupe des bagages, je ne sais comment Madame a fait enregistrer sa malle (songe! une malle qui contenait la toilette pour le bal princier!), enfin, pendant qu'elle arrivait à Paris, la malle prenait le chemin de Montpellier... »

Ici, Alphonse fut interrompu par les applaudissements de Xavier. Le jeune homme riait à en pleurer. Alphonse ne pouvait s'empêcher de rire aussi.

« Comprends-tu, répétait-il, l'horreur d'une telle aventure? S'être levée huit heures plus tôt que de coutume, avoir contrarié son seigneur et maître (car M. Vangaramenghen n'était point content), avoir eu les embarras d'un voyage, le tout pour venir échouer à ce ridicule suprême, perdre l'occasion de danser avec l'Altesse, sans compter la peur

d'avoir perdu en même temps une robe de cinq ou six mille francs..... Enfin quand, deux jours après, M. et Mlle Vangaramenghen ont, à leur tour, regagné Paris, ils ont été accueillis par de tels reproches, par de telles colères que Monsieur, comprenant l'impossibilité de voir les choses continuer ainsi, a déclaré que sa fille serait mariée six semaines après. C'est, en effet, le seul moyen convenable de séparer les deux femmes. De ce moment, le reste se devine de lui-même. La jeune fille, possédant déjà sept cent mille francs, plus le château, et devant recevoir une fortune à peu près égale d'une parente dont elle est la seule héritière, n'a pas besoin de trouver un riche mari. On veut seulement pour elle un jeune homme de bonne famille, d'une réputation sans tache, distingué, spirituel, bon enfant, enfin ce que ton serviteur peut se croire en mesure de lui offrir. Ma tante qui me porte aux nues parce que, dit-elle, je l'amuse, s'est élancée sur la nou-

velle et a saisi le projet de mariage au passage de tout ce que son amie lui racontait de ses griefs. Elle s'est écriée : « Mais j'ai votre affaire, mon propre neveu, un jeune homme charmant.....

— Bravo ! a dit Mme Vangaramenghen, faites-le venir par le télégraphe, car je ne me donnerai pas de repos avant d'en avoir fini avec cette petite sotte. » Ma tante a cependant voulu parler au père avant de me dépêcher cette merveilleuse nouvelle. Le père a fait beaucoup de questions. Ma bonne tante a répondu victorieusement ; elle a donné en même temps une foule de noms et d'adresses dans le cas où l'on voudrait poursuivre les renseignements. Le tout a semblé convenable, j'ai été mandé en hâte, je suis arrivé hier au soir, comme tu sais ; je dîne aujourd'hui chez ma tante ; ensuite nous nous rendons dans une maison tierce, j'ignore encore laquelle ; je *la* vois, *elle* me voit, nous nous trouvons ravissants, c'est

certain d'avance ; je l'aperçois à travers l'éclat d'un million, elle salue en moi la liberté, donc nous sommes fous l'un de l'autre et dans un mois au plus, Mlle Vangaramenghen est devenue Mme Alphonse de Montpollin.

— Gauthier a disparu, dit tristement Xavier.

— Non, on mettra Gauthier de Montpollin d'abord, pendant quelque temps. Mais, en conscience, mon cher ami, comment veux-tu que j'aille offrir à une femme d'un certain monde de s'appeler tout simplement Gauthier?... un nom que portent dix mille personnes.

— D'autres, cependant, l'ont trouvé suffisant, dit doucement le jeune homme ; c'est celui qui, dans ta province, rappelle d'anciens et précieux souvenirs. Ta mère s'en est contentée et, pendant vingt-deux ans, la mienne aussi l'a porté joyeusement...

— Oui, mais quand il s'est agi de l'échan-

ger contre le titre de vicomtesse de Bois-Rougès, elle n'a pas laissé échapper l'occasion. »

Xavier secoua la tête. Il pensait au saint et profond amour qui avait uni ses parents et les paroles d'Alphonse le blessaient.

« Ce n'est point la vanité qui a déterminé le choix de ma mère, dit-il.

— Eh bien, reprit Alphonse un peu sèchement, la vanité, je l'espère, aidera celui de Mlle Vangaramenghen, et je trouve que c'est bien ainsi. »

Xavier ne répondit rien. Possesseur d'un titre fort légitime et d'un des plus beaux noms du Poitou, il n'aurait pas cru délicat de poursuivre la discussion sur ce terrain que lui avaient fait cependant aborder sa loyauté de caractère, son amour pour sa mère et son respect pour l'héritage d'honneur qui accompagne un nom longuement vénéré. Au bout d'un moment, il reprit d'une voix grave :

« Alphonse, ce que tu me dis de cette jeune fille me donne confiance que tu seras heureux. Elle est belle et riche, c'est très-bien : mais ce qui me frappe le plus, c'est qu'elle est courageusement chrétienne. Si, comme cela paraît probable, elle devient ta femme, je pense que tu ne remplaceras pas la belle-mère dans le combat?

— Oh! pour cela, non, je te le jure. Te voilà qui te tourmentes pour elle, ma foi! Eh bien, sois tranquille, mon ami. Je la laisserai être chrétienne et dévote même tout à son aise, elle fera tout ce qu'elle voudra. Je ne m'occuperai point de ses idées, elle n'aura rien à dire. Parbleu! puisque je connais le côté désagréable de son caractère, si je l'épouse quand même, c'est que cela me convient.

— Ah! tu appelles cela le côté désagréable?...

— Enfin, celui qui lui cause des désagréments, si tu veux que je tourne ma phrase

ainsi. Je ne m'en plaindrai pas, au contraire ; je dirais même qu'il ne me plairait pas d'avoir une femme esprit-fort.

— Tant mieux, dit Xavier en se levant. Je reviendrai demain, à la même heure, je te trouverai sans doute. Si, cependant, tu étais sorti, rappelle-toi que je suis rentré chez moi à cinq heures. Je quitte le ministère à quatre.

— Tu vas donc toujours à tes bureaux?

— Toujours. Par exception, je suis libre aujourd'hui.....

— Mon cher, tu me paralyses. A ton âge et avec ta fortune, t'astreindre à un pareil ennui.....

— Je ne le regrette nullement, loin de là, j'en suis enchanté. S'il me fallait vivre dans l'oisiveté, j'en mourrais.

— Mais on doit savoir s'occuper.

— Il faut parler mieux, il faut dire que l'on doit savoir travailler, répondit Xavier en souriant et serrant une dernière fois la

main que le bel Alphonse avait placée dans la sienne. Adieu, à demain, soit ici, soit chez moi. Je vais t'annoncer à ma mère et à ma sœur, mais sans fixer de jour, afin de te laisser libre...

— Je le crois bien, juge donc! il va falloir que je me multiplie. Courir ici, courir là, chez ma tante, chez les présentateurs, chez ma fiancée... Heureusement je suis agile, tu sais, toujours comme autrefois... quand j'escaladais les murailles et regagnais en courant la diligence... Te rappelles-tu?...

— Oui, cria Xavier en essayant de dégager son bras qu'Alphonse avait saisi, oui, je me rappelle tes exploits. De grâce, laisse-moi, Alphonse, je suis déjà en retard.

— Est-ce que tu as en bas un ronge-heure?

— Oui, mais cesse tes plaisanteries. Sérieusement, il me faut partir. Je suis attendu à un rendez-vous d'affaires.

— Va donc, esclave du devoir, et pense à moi ce soir.

— Je te le promets » dit Xavier qui s'élança enfin dans l'escalier.

Alphonse rentra dans sa chambre, s'étendit de nouveau dans un fauteuil, alluma un cinquième cigare et, posant ses pieds sur les chenêts, il demeura ainsi, suivant du regard la petite fumée bleuâtre qui s'échappait de son pur havanais et entremêlant cette contemplation de réflexions de ce genre.

« Ce diable de Xavier, quel original! Un charmant garçon, il n'y a pas à dire le contraire! Distingué, gentilhomme jusque dans le bout des ongles!... C'est incroyable! Avoir un beau titre, vingt-cinq ans, soixante mille livres de rente, et passer son temps à gratter du papier dans un ministère ou à faire la morale à une foule de petits malotrus... quand il devrait avoir une vie si agréable!... S'en aller en fiacre ou en omni-

bus comme un pauvre hère, quand il pourrait avoir trois coupés au lieu d'un. Enfin ! c'est le cas de dire que, dans ce monde, il y a des gens de tous les goûts... »

Pendant ce temps, Xavier, roulant au gré d'un cheval efflanqué, s'entretenait mentalement de ce qu'il venait d'entendre.

« Pauvre Alphonse ! pensait-il. Quel triste caractère ! Il n'est pas méchant, pourtant, il s'en faut ; car, avec son éducation, être resté honnête, c'est beaucoup ; je dirai plus, c'est admirable. Mais enfin, jamais sa pensée ne va plus loin que son cigare, sa chasse ou son vêtement. Sans fortune, il n'a pas su se créer une position. Il a déjà essayé d'arriver à plusieurs ; toutes lui demandaient trop d'exactitude ou un travail au delà de ses désirs, ce qui n'est pas étonnant, puisqu'il ne veut rien faire. Puisse-t-il trouver, ainsi qu'il y compte, un avoir tout acquis ! Et encore ! à quel puéril usage l'emploiera-t-il ? Pourvu, surtout, qu'il rende

cette jeune fille heureuse! Pauvre enfant, jetée au premier venu comme un fardeau dont on se débarrasse parce que, dans une famille sans foi, elle a su être forte et garder la loi de Dieu! Ah! la Providence ne l'abandonnera pas. Certes, si elle devient la femme d'Alphonse, j'userai de toute mon influence pour l'aider à faire pénétrer une idée sérieuse dans cette intelligence vide et un rayon de vrai amour chrétien dans ce cœur si léger. Mais, quelle triste situation sera la sienne! Alors même qu'elle ne sera pas contrariée, vivre dans l'isolement de l'âme, devant un mari indifférent, qui, plus tard, détruira peut-être une à une, sans même y songer, toutes les convictions que, péniblement, elle, la malheureuse femme, cherchera à mettre dans le cœur de leurs petits enfants!... C'est ainsi que se font aujourd'hui beaucoup de mariages, même quand la mère est là pour préparer l'avenir de sa fille ; à plus forte raison quand elle a

disparu et que la malveillance d'une étrangère remplace sa tendresse. On voit de tristes choses dans ce monde... »

Il ne put s'empêcher de soupirer puis, changeant le cours de ses réflexions, il tira de sa poche un portefeuille et en sortit une lettre qu'il relut afin de se bien pénétrer de ce qu'elle renfermait.

« Six mille francs d'appointements ! Ce serait bon, cela, pour ce cher Étienne. La vieille grand'mère aurait son petit café et les sœurs des robes neuves. Ce ne serait pas trop de luxe, ma foi ! Quel malheur qu'ils soient tous si fiers ! Ma mère qui aurait tant de plaisir à les soigner, vieux et jeunes, n'ose pas en approcher. Étienne et Alphonse, quel contraste ! »

Les yeux de Xavier retournèrent sur le billet déplié entre ses mains.

« Cher Xavier, disaient ces quelques lignes, je m'adresse à toi avec toute la confiance d'un ami. Une place est vacante au

ministère de la Justice, elle donne droit à des appointements de six mille francs. Je ne me plains pas, loin de là, de la part qui m'est faite. Mais, tu le sais, les travaux si nobles du barreau laissent toujours incertain le côté matériel des choses, et dans ma position, je ne puis négliger cette question. On m'assure que tu connais la marquise de Valbret de Maulouars, belle-sœur du ministre actuel et qu'un mot de cette sainte femme pourrait avoir une grande influence sur la décision de son parent. Oserais-je donc te prier de plaider ma cause près d'elle ? Je ne puis la remettre en meilleures mains que les tiennes, mon ami. Je serais allé te le dire de vive voix si je n'étais retenu par une affaire importante qui me demande beaucoup de travail. Excuse-moi donc et crois-moi ton bien profondément dévoué,

« Étienne Le Mahouet. »

« S'il en est encore temps, nous gagnerons la bataille, » murmura Xavier en souriant d'avance au bonheur avec lequel il courrait dire : « Nous avons réussi. »

Mais, à ce moment, le cheval s'arrêta : le jeune homme vit qu'il était rendu dans la rue de Sèvres, devant un bel hôtel.

II

OBLIGÉ D'ATTENDRE.

Xavier congédia la voiture et, franchissant le porche de cette riche maison, s'engageant dans un escalier aussi large que facile à monter, il vint sonner à la porte qui donnait sur le palier du premier étage. Un vieux domestique en livrée ouvrit et s'écria :

« Ah! Monsieur le vicomte, Madame la marquise n'est point encore rentrée. Ce maladroit de concierge vous a laissé monter inutilement.

— Je ne lui ai pas même parlé, dit Xavier très-vivement déçu. Je croyais être sûr de trouver Mme de Valbret. »

Une voix partit du fond du vestibule :

« C'est M. le vicomte de Bois-Rougès ! »

Et un autre domestique, également âgé et de bonne mine, s'approcha avec empressement.

« Madame la marquise est sortie pour jusqu'à trois heures, dit-il. Elle a écrit à Monsieur le vicomte pour le prier de remettre à ce moment la visite qu'il voulait bien lui faire. C'est moi qui ai porté, hier, la lettre à la poste.

— Je n'ai rien reçu, dit Xavier.

— Est-il possible ! est-ce désagréable ! » gémirent les deux bons vieux pendant que Xavier reprenait :

« Cela ne fait rien, c'est un très-petit malheur, l'essentiel est que je puisse voir Mme de Valbret aujourd'hui. Je reviendrai à trois heures et, si elle n'est pas encore de retour, je l'attendrai.

— Si Monsieur voulait entrer tout de suite ? dit un des domestiques.

— Non, merci. Cela me donne une heure. Je vais aller un moment à côté. »

Un sourire d'intelligence, passant respectueusement sur les lèvres des deux vieillards, prouva qu'ils croyaient comprendre.

« Quand Monsieur voudra, tout à son service, » dirent-ils pendant que le jeune homme descendait en leur faisant de la main un geste d'adieu et de remerciement.

« Quelle bonne figure, hein! Pierre, dit l'un d'eux en refermant la porte.

— Ah dame! Si tous étaient comme cela, le monde serait meilleur, répondit l'autre en retournant essuyer les plats d'argent qu'il avait dû quitter.

— Ne trouves-tu pas qu'il ressemble un peu à notre pauvre petit M. Jean?

— Pauvre cher petit ami! M. de Bois-Rougès est bien gentil, c'est vrai, mais pas encore autant que l'était notre pauvre chéri. Je ne peux pas y penser, il me semble toujours le voir dans sa robe blanche, avec ses

yeux fermés. Un ange, quoi! en le regardant, on n'était plus sur la terre. »

Et le vieillard passa à plusieurs reprises sa main sur ses paupières, puis il finit par dire :

« Tiens, essuie l'argenterie, toi, Jacques, moi je ne peux plus, je cours risque de la ternir. »

Mais Jacques ne le pouvait pas davantage; les mêmes larmes mouillaient le visage des deux vieux serviteurs, des deux humbles amis pleurant le fils unique de leurs maîtres.....

Xavier s'était rendu *à côté*, comme il l'avait annoncé, c'est-à-dire qu'il venait de s'agenouiller dans la chapelle des fils de saint Ignace, et priait avec ferveur, les yeux fixés sur les dalles étincelantes qui recouvrent les corps des religieux martyrs. Un demi-jour mystérieux enveloppait le sanctuaire, un vague parfum d'encens s'y répandait encore. De ces voûtes enlacées, de

ces murs aux saintes effigies, de ces autels couverts de fleurs, de ces couronnes vermeilles, de ces pierres sépulcrales qui chantent la douceur et la gloire dans la mort, le calme et la force venaient à l'âme.

Heureux ceux qui savent se dérober à l'activité du dehors, pour se réfugier un moment dans cette enceinte bénie, comme dans une île fraîche et ombreuse conservée par la Providence au milieu des flots d'un torrent !

Xavier ne quittait pas du regard les plaques de marbre où se lisent les noms qu'une haine impie a faits grands pour l'éternité : Olivaint', Clerc, de Bengy, Ducoudray, Caubert.....

« O mon Dieu ! répétait-il, vous ai-je bien compris ? Se peut-il que vous me permettiez de prétendre à un tel honneur ? Ah ! ce sont les vertus de ma mère que vous récompensez en moi. Ayez pitié de ma faiblesse !... »

Il y avait une demi-heure environ qu'il

s'absorbait dans sa méditation quand il en fut distrait par le bruit d'une chaise glissant sur le pavé de la chapelle. Il s'aperçut alors qu'il n'était plus seul devant l'autel dédié aux martyrs. Une jeune fille venait de s'agenouiller à quelques pas de lui. Les mains croisées sur le dossier d'un prie-Dieu, elle tenait la tête levée pour regarder les trois bienheureux qui, debout au fond du rétable, dressent leurs croix victorieuses. La lueur d'un cierge d'ex-voto jetait un reflet enflammé sur son visage. Hélas! les tristesses de la vie avaient sans doute touché cette jeune existence, car des larmes coulaient de ces yeux fixés sur l'image des martyrs et une expression où la fierté, l'amour et la douleur semblaient se réunir, donnait une poétique grandeur à ces traits déjà beaux par eux-mêmes. Ainsi devaient être Cécile et Agnès quand, dans les catacombes, elles allaient se prosterner devant les corps sanglants de leurs frères morts

pour la foi ; elles devaient apparaître comme des anges de pureté, de courage et d'espérance.

Xavier ne put s'empêcher d'être frappé d'une sorte d'étonnement mêlé d'admiration. Il crut cette jeune fille étrangère et la pensée de la Pologne avec ses enfants héroïques se présenta d'abord à son esprit. Mais, dans l'exil, les filles de la Pologne sont pauvres et portent le deuil de leur patrie ; la jeune chrétienne, au contraire, était mise avec une élégance qui décelait autant la fortune que les joies apparentes, les joies qui ornent le vêtement tout en laissant saigner le cœur.....

« Voici une âme qui souffre, » se dit Xavier. Puis il ajouta :

« Si elle combat, mon Dieu, donnez-lui la force : et que ses larmes lui obtiennent ce qu'elle est venue vous demander ici. »

Il s'éloigna sans bruit, craignant de troubler à son tour une fervente prière et,

jugeant le moment à peu près arrivé, il retourna chez la marquise.

« Madame n'est point rentrée, dit le vieux Pierre. Cela commence à nous tourmenter car elle est toujours si exacte...

— Il n'est pas encore trois heures, rassurez-vous, mon ami, dit Xavier. Je suis revenu un peu d'avance dans la crainte de me faire attendre par Mme de Valbret.

— Ah! reprit le vieillard en laissant un sourire s'épanouir sur son honnête figure. Alors, c'est que Jacques a mal entendu l'heure qui a sonné chez les bons Pères. Et, voyez-vous, Monsieur le vicomte, nous avons toujours peur quand Madame fait des courses au loin, car il arrive tant de malheurs dans ce Paris et notre chère dame commence à n'être plus jeune! »

Tout en parlant ainsi, le valet de chambre ouvrait la porte du petit salon, avançait un fauteuil, relevait un store devenu inutile. Quand, enfin, tout lui sembla bien disposé,

il s'inclina et se retira en disant : « J'espère que Monsieur le vicomte n'attendra pas longtemps. »

Resté seul, Xavier prit une brochure abandonnée sur la table, la feuilleta ; il en fit autant d'un numéro de l'*Union* laissé à demi ouvert ; puis, enfin, il se mit à regarder autour de lui, examinant cet appartement où bien des fois déjà il avait été reçu, ces objets qui souvent s'étaient trouvés sous ses yeux sans qu'il y prît une attention particulière.

Le petit salon de la marquise était une pièce octogone, haute d'étage et donnant au Levant. Sa tenture sombre faisait ressortir un portrait de Velasquez ne le cédant en beauté qu'à un Corrége placé sur le panneau voisin. Sur trois autres pans des murailles tombaient des tentures d'Aubusson voilant des portes qui donnaient, une dans le vestibule, une autre dans le grand salon de réception, et la troisième dans la chambre de

Mme de Valbret. Une cheminée ornée d'un lambrequin armorié et une croisée occupaient deux autres des plans. Enfin, devant le huitième, était placé un vieux fauteuil de cuir, lourd, vulgaire, et qui aurait paru singulièrement hardi dans un tel voisinage si une petite escabelle recouverte de tapis indiens ne l'avait exhaussé avec respect et si une plaque en cèdre maintenue sur son dossier n'avait porté ces mots : *Le 12 mai 1647, en visitant le marquis Hugues de Valbret, saint Vincent de Paul s'est assis dans ce fauteuil.* Les traditions de famille ajoutaient que l'apôtre de la charité avait rendu cet honneur au gentilhomme dans un rustique pavillon de chasse et que le résultat de leur entretien avait été la fondation d'une église dans un hameau privé jusqu'alors de secours religieux et qui dépendait des domaines du marquis.

Les autres meubles qui se trouvaient dans le petit salon étaient nombreux mais assez

disparates. On comprenait que le sentiment qui les avait rapprochés n'était pas le goût, mais le culte des souvenirs. Ainsi une table de Boule, d'un admirable travail, supportait une écritoire en bois très-ordinaire. Une pendule de Sèvres laissait une petite Madone en plâtre cacher deux de ses merveilleuses fleurs. Des miniatures, dues au pinceau des maîtres du genre étaient posées dans de précieux écrins à côté d'une foule d'objets d'une valeur nulle et quelquefois d'une fraîcheur douteuse. Une âme vivait, on le sentait, au milieu de ces débris, de ces reliques dont les plus anciennes racontaient des grandeurs, et les dernières, les plus humbles, ne rappelaient que des tendresses et peut-être des douleurs. On aurait pu s'en convaincre si l'on avait tenté d'ouvrir la porte attenant au salon de réception. On aurait vu avec quel soin cette porte était fermée comme une barrière entre les relations générales et ces intimes pensées qui, dans le petit

salon, donnaient à chaque chose un langage et un attrait. La porte introduisant dans la chambre de la marquise était ouverte, au contraire, et, derrière la tenture qui la dissimulait, on entendait gazouiller un oiseau, douce et innocente distraction gardée à ce foyer solitaire. Mais, un objet demeurait frappant entre tous dans cet appartement qui semblait ainsi élu pour garder les traces du passé. C'était un tableau suspendu au-dessus du fauteuil dont s'était servi saint Vincent de Paul. Ce tableau était-il un portrait ? Ne pouvait-on le prendre plutôt pour la traduction d'une vision ? Il représentait un jeune homme couché sur un lit funèbre. La tête était d'une beauté aristocratique et céleste à la fois. Les yeux étaient clos, les mains jointes : la pensée du ciel avait fait errer sur les lèvres un sourire que la mort y avait fixé. Ce jeune homme était revêtu de la robe dominicaine et une croix de bois reposait sur son cœur. Une indéfinissable

impression saisissait devant cette image, trop calme pour être mélancolique et, cependant, imposante jusqu'à la majesté. A cette œuvre, nulle signature. Pourtant, la main qui l'avait tracée était savante ; mais, devant ce modèle, le peintre s'était lui-même oublié. Sur le bas du cadre étaient gravées trois dates : *12 avril 1840 — 8 décembre 1861 — 20 mai 1863*. Des couronnes de roses en ornaient les coins supérieurs et, de chaque côté, sur des crédences de chêne, s'épanouissaient les derniers chrysanthèmes de la saison.

Xavier était venu se placer devant ce tableau et son visage portait l'empreinte de l'émotion qui l'avait déjà saisi dans la chapelle des martyrs.

« Jean, murmurait-il, je vous ai peu connu ; j'étais encore un enfant quand vous vous êtes éloigné. Et, pourtant, je ne vous oublierai jamais. Je me souviendrai toujours de votre dernier baiser et, surtout, de vos

dernières paroles. Vous m'aviez pris sur vos genoux, vous me disiez en souriant : « Soyez sage, Xavier, soyez sage, même petit. Il y en a tant qui sont fous, même grands. » Vous aviez raison. Le nombre des insensés est infini, dit l'Écriture. Vous saviez cela, vous, à vingt ans..... Priez pour moi, maintenant, aidez-moi. Montrez-moi comment, dans le ciel, les amitiés restent puissantes..... »

Il demeura longtemps à regarder cette figure angélique ; puis, il se rassit et soupira :

« Mon pauvre Étienne ! Chaque minute qui s'écoule emporte peut-être une partie de ses avantages. »

A ce moment, la pendule sonna trois heures et demie ; mais, à ce moment aussi, le bruit de la porte d'entrée retombant sur elle-même se fit entendre. Xavier se leva en disant presque haut :

« Enfin ! »

III

L'AGILITÉ D'ALPHONSE.

Depuis longtemps, M. de Bois-Rougès devait prendre patience. Arrivés avec lui au moment où son épreuve semble terminée, laissons-le voir s'il n'a pas espéré trop promptement, et retournons près d'Alphonse. Nous avons quitté ce dernier alors qu'étendu dans le moelleux fauteuil bleu, il se chauffait les pieds et, sincèrement, oh ! en toute loyauté, il plaignait son cousin d'être si peu soucieux du bien-être. Il passa une heure environ à retourner dans sa pensée le compliment qu'il tâcherait d'adresser à

M[lle] Vangaramenghen..... ou bien à sa belle-mère? A la belle-mère d'abord, il est surtout important de conquérir ses suffrages. Mais, cependant, puisqu'elle veut marier sa belle-fille à tout prix?... Tiens, c'est une réflexion, cela. Décidément, il vaut mieux chercher à plaire à la jeune fille.

Ce point important décidé, Alphonse s'interroge pour savoir où il irait bien passer d'une manière agréable les trois heures qui le séparent encore du tête-à-tête à lui assigné par la baronne de Grénaff, sa tante et chère auxiliaire.

Depuis quinze jours déjà Novembre a jeté sur la nature son voile humide et mélancolique : il n'est plus de promenades au bois. D'ailleurs Alphonse comprend que, surtout à la veille d'un mariage, on ne doit pas faire certaines dépenses sans raisons.

« Xavier économise par goût, moi par nécessité, murmure-t-il avec un peu d'humeur. Voilà en quoi nous différons. »

Il sonne. Un garçon de l'hôtel paraît.

« Montez-moi les journaux d'hier, » dit Alphonse.

Le domestique en apporte une dizaine.

« Monsieur pense-t-il avoir besoin longtemps des journaux ? demande-t-il en posant sur la table cette riche collection.

— Cinq minutes, » répond le jeune homme.

Cette durée d'examen, modeste cependant, ne fut pas atteinte. Dans le premier journal qu'il déplia, Alphonse vit l'annonce d'un concert donné par deux acteurs dans une salle particulière, voisine du Palais-Royal. Les billets étaient offerts pour un prix modéré.

« Voilà mon affaire, » dit-il.

Puis, continuant de lire : On commencera à deux heures et demie précises.

« Peste ! il ne me reste qu'une heure pour m'habiller et me rendre jusque-là. »

Aussitôt il s'empressa de procéder à sa

toilette et, soit dit en passant, cette toilette devant servir pour la présentation du soir, Alphonse y mit un soin digne d'un réel succès. Quand, à plusieurs reprises, la glace l'eut assuré qu'il était d'une élégance irréprochable et qu'on ne pouvait lui souhaiter ni meilleure grâce, ni un genre plus parfait, il sortit et, pour ne pas être trop en retard, il résolut de prendre, non une voiture, hélas! les remisages étaient vides, mais « le char accessible à tous, » comme parle le poète, l'omnibus pour l'appeler par son nom, l'omnibus dont il ne faut pas dire de mal car, s'il est le plus vulgaire des moyens de transport, il en est aussi parfois le plus complaisant et le plus facile à atteindre.

Tout en gémissant sur l'obligation où il se voyait de recourir à quelque chose de si peu distingué, tout en formant pour les temps futurs des projets où les coupés de Belvallette étaient mis en comparaison avec les calèches de Binder, Alphonse gagna le

bureau qui s'ouvre sur le boulevard, et demanda :

« Palais-Royal. »

Malédiction ! le numéro 53 lui fut remis et l'appel commençait au numéro 14. Alphonse rejeta avec mépris le carton qui lui donnait un rang parmi les solliciteurs et prit à grands pas le chemin de la rue Lepelletier.

« Je trouverai la voiture, pensait-il, et pourrai peut-être en profiter. Quant à rester là, dans cette foule insensée, merci ! »

La masse roulante apparaissait dans la rue Notre-Dame-de-Lorette. On la voyait de loin, faisant osciller le groupe qu'elle portait sur son faîte et se dressant au-dessus des équipages voisins comme autrefois les éléphants de Pyrrhus devaient surgir du milieu des rapides coursiers. Tout à coup, elle ralentit sa marche. C'est qu'une femme âgée, vêtue de noir et portant un sac dont le poids semble lourd, réclame son hospita-

lité. Mais la rue est encombrée, l'omnibus ne peut s'arrêter que lorsqu'il est un peu moins entouré et, bien que la pauvre femme se hâte, elle n'avance pas facilement. Enfin, il ne lui reste plus que la rue à traverser. Un coupé se montre ; pour éviter ce nouvel obstacle, elle essaie de courir. A ce moment un jeune homme sort de la rue de Châteaudun et, de loin, lève comme un appel le jonc qu'il tient à la main. Le conducteur répond par un signe négatif. Mais, d'un coup d'œil, le jeune homme a embrassé la scène, il a tout compris, il bondit.... Ciel ! quelle agilité ! Il est certain que, sous ce rapport, la nature l'a merveilleusement doué. En deux pas il a franchi la distance, en un seul le haut marchepied. Il est entré, il est assis... et les doigts tremblants de la vieille femme ne font encore qu'effleurer la barre de fer.

« Complet, » crie le conducteur en faisant apparaître la plaque décourageante.

— Ah! soupire la pauvre femme, mon Dieu! »

Un rire, mêlé de niaises réflexions, éclate parmi quelques occupants de la voiture, mais sans que le jeune vainqueur prenne part à cette basse gaîté? C'est tout au plus si sa lèvre s'est plissée dans un dédaigneux sourire. Il jette par une des fenêtres ouvertes le bout de cigare qu'il tient entre ses doigts et, sans plus s'occuper de sa victime ni de son voisinage, il tire de sa poche le *Figaro* du jour. Mais une voix indignée s'est fait entendre tout au fond de l'omnibus :

« Arrêtez, conducteur, arrêtez sur-le-champ. »

La voiture qui s'ébranlait pour se remettre en marche, s'arrête de nouveau. Un jeune homme pâle, grave, et de la tournure la plus distinguée, s'est levé. Il passe, les sourcils froncés, entre les rieurs qui murmurent sourdement et l'agile promeneur qui le regarde avec une certaine impertinence

comme s'il se sentait offensé du parti que prend cet inconnu. C'est que tous ont compris le motif de cette résolution soudaine. Debout sur le marchepied, le jeune homme attend que la vieille femme se soit approchée de nouveau. Il lui tend une main respectueuse et, quand il l'a introduite dans la voiture, il la salue et s'éloigne. Le conducteur le rappelle.

« Votre correspondance ? »

— C'est vrai, répond-il en tendant le billet, j'oubliais de vous la remettre. »

La vieille femme se retourne à ces mots. Ils la confirment dans la pensée que le voyageur n'avait pas achevé son trajet. En effet, il marche en se pressant. Tant qu'une distance à chaque instant augmentée permet de le voir, la vieille femme le regarde. Lui ne songe point à conserver ainsi le souvenir de celle qu'il vient d'aider si charitablement. Il ne le pourrait même guère, car elle n'a fait que passer devant lui et un voile épais

enveloppe sa tête. Sous ce voile on aperçoit de longues boucles de cheveux blancs ; on devine plutôt qu'on ne les voit des yeux brillants et des traits aquilins. De là à un examen détaillé, il y a loin et puis qui songe à s'occuper d'une pauvre vieille de cette condition ? Les vêtements qu'elle porte sont d'une rigoureuse propreté, mais d'une humilité complète. Ils se composent d'une robe d'étoffe très-commune et d'un châle noir serré sur ses maigres épaules. Elle appartient donc à l'innombrable famille des petits et des nécessiteux. Pourtant, lorsqu'elle a dit « Merci » à celui qui l'aidait à franchir le marchepied, sa voix avait un timbre d'une distinction étrange ; et, quand elle a ôté un de ses gants de laine pour chercher dans son porte-monnaie une petite pièce difficile à saisir, elle a découvert une main d'une blancheur et d'une finesse rares parmi les femmes obligées à des labeurs quotidiens. Maintenant que le jeune homme charitable

a disparu, c'est vers son agile adversaire qu'elle porte son regard. Alphonse ne s'en met point en peine, il est absorbé par un article de son journal favori. Il sourit.

« Ce diable de Villemessant, pense-t-il, il est incroyable, ma parole ! »

Il lui faut pourtant interrompre cette agréable lecture. La voie s'est élargie tout à coup ; à droite, jaillissent des fontaines ; à gauche, une colonnade abrite les promeneurs. Voici le Palais-Royal avec ses splendeurs dégénérées, avec ses néfastes souvenirs. Pourquoi cette demeure paraît-elle avoir eu le triste pouvoir d'enfanter des rivalités coupables ? De là sont partis jadis quelques-uns des coups sapant nos vieilles fidélités. Mais, dans la politique comme dans la légende, les flèches retournent souvent contre ceux qui les envoient. Hélas !... Quittons du regard ce palais vide aujourd'hui de ses vrais hôtes et retournons à nos voyageurs.

L'omnibus s'est arrêté. Alphonse descend le premier et s'élance dans la rue Saint-Honoré où l'attendent les derniers efforts des chanteurs. Plusieurs autres personnes se pressent dans la voiture pour descendre aussi. La vieille femme s'est également levée, mais voilà qu'elle aperçoit un petit portefeuille oublié dans le fauteuil qu'elle se dispose à quitter. Elle le prend, l'ouvre ; il contient quelques notes au crayon et une vingtaine de cartes portant un nom et une adresse. Une dame assise en face se penche vers elle et lui dit :

« Ce portefeuille appartient au jeune homme qui vous a précédée. Je le lui ai vu sortir de son vêtement. Il faut le donner au conducteur.

— C'est inutile, répond la vieille femme, je me charge de le faire remettre à l'adresse qui s'y trouve indiquée. »

Elle glisse le portefeuille dans le sac dont

elle est chargée. Puis, à son tour, elle sort de l'omnibus.

Elle attend ; les voitures se succèdent ; toutes sont remplies.

« Vous avez demandé Vaugirard, lui dit une femme debout près d'elle et qui gémit à chaque déception.

— Hélas ! oui, répond-elle.

— Eh bien ! vous avez le temps d'attendre.

— C'est ce dont je doute, au contraire, » murmure-t-elle en sortant discrètement de ses vêtements une montre à boîte épaisse, ciselée dans le style Louis XVI et garnie de rubis. Cette montre était un admirable bijou. A ce moment, elle marquait trois heures et quatre minutes.

« Il est impossible de compter sur ces voitures, soupire la vieille femme. Ce pauvre enfant va m'attendre. Une autre fois je ferai atteler. »

Au même instant, un remise traverse la place. Elle le voit, l'appelle, et s'y installe, regardant cette rencontre comme un secours providentiel. Elle donne une adresse au cocher et y ajoute sans doute une généreuse promesse, car, dérogeant à toutes les habitudes de ses semblables, il fouette son cheval et part au galop.

IV

PROJETS.

« Enfin ! c'est Madame la marquise ! dit le vieux Pierre en ouvrant à sa maîtresse la porte derrière laquelle, plus d'une fois, il avait prêté une oreille inquiète. Nous commencions tous à trouver le temps long. Madame doit être très-fatiguée ?

— Pas trop, merci, mais je suis bien en retard. Monsieur de Bois-Rougès ?...

— Il est depuis une heure dans le salon...

— Pauvre enfant ! allez vite lui dire que je suis de retour et que je le rejoins. »

En achevant ces mots, Mme de Valbret

entra dans sa chambre. Une jeune fille, portant le costume des paysannes bressoises était agenouillée devant la cheminée et excitait un feu capable de faire oublier les rigueurs de tout un hiver.

« J'allais te sonner, Françoise, dit la marquise. Donne-moi tout de suite ma robe de chambre. »

En un instant, elle échangea contre un riche peignoir les vêtements qu'elle portait. Elle jeta sur ses cheveux blancs un bonnet du matin garni de point de Malines et, montrant à la jeune fille le sac qu'elle avait posé sur un guéridon :

« Tu trouveras là un vêtement de modèle, dit-elle. Taille seulement les manches un peu plus longues. Ah ! reprit-elle, attends un peu. »

Elle ouvrit le sac dont s'emparait déjà la jeune fermière élevée au titre de femme de chambre, et en sortit un portefeuille qu'elle plaça dans son secrétaire.

« Il faudra te presser, ajouta-t-elle. J'ai promis que le vêtement serait essayé après-demain.

— Ne dois-je pas, pour ce soir, changer les nœuds de la robe de Madame? demanda la jeune fille.

— Non, non; ceux qui s'y trouvent seront bien suffisants. Occupe-toi du paletot, c'est beaucoup plus urgent. »

Et la marquise ouvrit la porte qui donnait accès dans le petit salon.

« Mon cher enfant, excusez-moi, dit-elle en serrant les mains de Xavier et le faisant asseoir près d'elle. Je m'avoue grandement coupable, mais, vous le savez, la meilleure des volontés vient se heurter parfois contre des obstacles imprévus.

— Je serais vraiment désolé, Madame, répondit Xavier, si je devais supposer que la pensée de me faire attendre ait pu vous préoccuper le moins du monde et vous causer peut-être quelque dérangement.

— Pas du tout; d'ailleurs, me voici. Ne pensons plus au passé et occupons-nous du présent. Donnez-moi d'abord des nouvelles de ma vieille amie. Je dis vieille par la durée de notre affection, car elle est bien de vingt ans ma cadette.

— Vous la rajeunissez un peu, je crois, dit Xavier en souriant. Dans tous les cas, elle va fort bien, ainsi que ma sœur, et je suis chargé de vous offrir les respectueuses tendresses de l'une et les hommages de l'autre.

— Portez ceci de ma part à la reine Marguerite, dit la marquise en étendant la main vers une image en papier de riz couverte de petites figures chinoises. Hier, j'ai reçu quelques objets de ce genre. C'est le Père Gerbault qui me les envoie de Canton.

— Que vous êtes bonne! dit Xavier. Marguerite viendra vous remercier. Quant à moi, je me présente aujourd'hui en solliciteur.

— Vraiment ! s'écria la marquise. Ah ! mon cher enfant, combien vous me faites plaisir ! Soyez certain d'avance que mon concours le plus dévoué vous est acquis.

— J'ai osé compter sur cette grande bienveillance, Madame. Je viens remettre entre vos mains l'avenir d'un de mes meilleurs amis.

— Cette simple parole suffit pour que je m'engage à lui accorder mon plus chaleureux appui. Qui se ressemble s'assemble, Xavier. Vos amis doivent être dignes de vous-même.

— Vous feriez grand tort à celui-ci en me le comparant, Madame, dit le jeune vicomte avec émotion. Moi, si Dieu m'a gardé de m'égarer dans des voies fâcheuses, je ne dois guère m'en prévaloir. Je serais bien ingrat si je pouvais méconnaître les bienfaits dont la Providence a entouré ma jeunesse et mon éducation. J'ai eu la douleur de perdre mon père, c'est vrai. J'ai senti

cruellement le vide de son absence, mais enfin, je n'ai point eu à supporter les résultats de ce grand malheur. Vous savez quels soins tendres et intelligents ma mère a sans cesse pris de moi. Près d'elle, près de mes maîtres, j'ai été comme enveloppé dans une saine atmosphère. On m'a si bien appris à goûter les plaisirs honnêtes et élevés que je n'ai pas même eu envie d'en chercher d'autres. Facilitées par la fortune, toutes choses sont venues au-devant de mes désirs. Ceux que j'aime et qui m'entourent sont doués des plus belles qualités du cœur et de l'esprit : ils sont bien portants ; je n'ai point à m'affliger à leur sujet. En vérité, la vie a été pour moi comme une pente douce où j'ai glissé, poussé vers le bien par des mains chéries. Tandis que celui dont je vous parle, Madame, a dû lutter depuis ses plus jeunes années contre toutes les douleurs. Après avoir vu souffrir ses parents pendant toute son enfance, il est devenu orphelin. Il avait

quinze ans quand la mort de sa mère a achevé de le faire chef de famille. Une grand'mère infirme et deux sœurs, nées tardivement, voilà tout l'héritage qu'il a recueilli. Eh bien ! à force de courage, d'ordre et de travail, il est parvenu à placer ses petites sœurs au Sacré-Cœur et à donner à sa grand'mère le bien-être que réclame un âge avancé joint à un état maladif. Il a dû s'ouvrir lui-même sa route et il ne l'a pas fait sans de rudes combats. Dans les bureaux où, quelquefois, il a cherché un gain plus lucratif, dans les Écoles où il lui a fallu acquérir le savoir nécessaire, il a fait de tristes connaissances. Il s'est vu entouré d'impies et de libertins. Il a eu à subir toutes les railleries, tous les faux raisonnements, tous les conseils séducteurs des disciples et, parfois, la haine de certains maîtres qui ne pardonnaient pas à un jeune homme de vingt ans de rester devant eux moral et hautement chrétien. Jamais rien

n'a pu le faire sortir de la voie droite qu'il s'était tracée. Il avait la foi pour force, la pensée de ses sœurs pour égide, l'amour de sa pauvre aïeule pour unique douceur. C'était assez. Voici douze ans qu'il passe par toutes les épreuves : il est demeuré tel qu'il était lorsque, sur les bancs de Vaugirard, nous apprenions ensemble grec et latin. Nous nous aimons chèrement et j'avoue que, si votre bonne protection parvenait à lui obtenir la place qu'il désire, je ne sais lequel de nous deux serait le plus heureux et le plus reconnaissant.

— Vraiment, dit la marquise, je prendrais le tiers de cette reconnaissance envers moi-même si je pouvais aider de si nobles efforts. Allons, mon cher enfant, poussez un peu de mon côté cette écritoire. Je vais tracer quelques notes sous votre dictée et immédiatement écrire à mon beau-frère, car je ne verrai monsieur de Biran que demain. Il ne faut pas attendre jusque-là ; il peut suffire

d'une heure de retard pour tout perdre. Je suis de l'avis de ceux qui rangent la diligence au nombre des auxiliaires les plus puissants. Toutefois, je ne vous engage pas à donner à votre ami de trop vives espérances. Je n'ose penser que ma seule recommandation détermine le choix de mon beau-frère. Il existe entre nous certaines divergences d'idées qui laissent subsister l'affection, sans doute, mais qui gênent parfois l'influence. Je puis aider, non accomplir. Voyez donc, mon bon Xavier, si ce jeune homme ne connaîtrait pas une seconde route pour arriver jusqu'à monsieur de Biran. Nous agirions de concert.

— Hélas ! Madame, dit Xavier, je crains comme vous les concurrents. Je ne verrai point mon ami aujourd'hui, il doit commencer maintenant à plaider dans une affaire fort grave, qui se prolongera sans doute pendant les premières heures de la nuit.

— Il est avocat ?

— Oui, Madame. Sa profession est belle et indépendante. Je suis convaincu qu'il lui en coûte beaucoup d'y renoncer. Mais qui accepte le dévouement accepte nécessairement le sacrifice.

— Cependant, j'aurais bien aimé savoir quelles sont ses relations. Écoutez, il me vient une pensée qui pourra, je crois, résoudre toutes les difficultés. Je vais écrire à mon beau-frère en lui recommandant chaleureusement votre ami et surtout lui demandant de ne point s'engager avant de me voir demain. Ce soir je reçois quelques personnes. Vous m'amènerez ce jeune homme, je serai heureuse de lui promettre de vive voix mon concours. Nous causerons ensemble, il me donnera lui-même les renseignements qui peuvent aider à le faire réussir.

— Que vous êtes bonne ! dit encore M. de Bois-Rougès. Je vais courir chez lui prévenir sa vieille mère que j'irai le chercher ce

soir. Je serai bien heureux de vous le présenter.

— Ne soyez pas si prompt, reprit en riant la marquise, tandis que Xavier se levait avec empressement. Vous oubliez un détail sans lequel il me devient difficile de désigner mon protégé. Je veux parler de son nom.

— Quoi ! je ne l'ai point dit ?

— Non, mon cher ami.

— Je suis donc bien distrait ! Mon récit m'emportait...

— Je le pense. Mais j'ai l'oreille encore fine, j'ai la mémoire encore sûre...

— Ah ! Madame, s'écria Xavier, je me révolte devant de telles assurances. Je me disposais à écrire l'adresse, mais non, non, je ne le puis plus. Je vais seulement vous la dire et encore à demi-voix. »

Et, tandis que la marquise se penchait pour bien saisir les paroles que Xavier prononçait en feignant des ménagements soigneux, il murmura :

« Monsieur Étienne Le Mahouët, 20, rue de Babylone.

— Étienne Le Mahouët ? dit Mme de Valbret en relevant brusquement la tête.

— Oui, répondit Xavier étonné. Est-ce que vous le connaissez, Madame ?

— J'ai vu quelque part ce nom-là, reprit la marquise sans répondre directement à la question de M. de Bois-Rougès. Il faut absolument m'amener ce jeune homme ce soir. Venez avec lui dès qu'il sera libre. Vous êtes peut-être étonné, Xavier, en apprenant que je vais recevoir un certain nombre de personnes sans en avoir donné avis à votre excellente mère. Mais oyez l'explication pour la redire à ma vieille amie.

— Elle n'en a nul besoin, Madame.

— Si, je veux qu'elle sache bien que je ne l'oublie jamais. Voici comment la chose est advenue. Ma petite nièce de Broz est arrivée dernièrement à Paris ; elle ne doit y passer que peu de jours avant de rejoindre

son mari qui, vous le savez, est attaché à l'ambassade d'Autriche. Habituellement, quand elle revient ainsi de visiter ses parents, elle descend chez son beau-père. Mais monsieur de Broz est retenu dans sa terre par une goutte invincible. La pauvre enfant qui se faisait une fête de revoir ses connaissances est accourue me conter sa peine si gentiment que je n'ai pu me refuser à remplacer le beau-père, au moins pour une fort simple réception. J'ai donc demandé à madame de Broz sa liste d'invités et, faisant abstraction de mes propres sympathies, je lui ai préparé un rendez-vous pour ceux qu'elle désire voir. Elle est enchantée; moi, je le serais moins si je ne considérais surtout le plaisir que je lui fais. Parmi ceux qui, ce soir, la visiteront chez moi, plusieurs me sont inconnus, quelques-uns me sont indifférents, quelques autres ne me conviennent guère. Encore madame de Broz m'a-t-elle fait prévenir qu'elle avait pris la liberté

d'ajouter plusieurs invitations à celles dont je m'étais chargée. Je voudrais bien la gronder de se montrer si enfant gâtée, ajouta la marquise en souriant. Mais, je la connais, elle va s'excuser si joliment que, d'avance, je me résigne à tout approuver. J'aime mieux que les choses se passent ainsi, continua-t-elle avec un soupir. Je vous le dis à vous, mon enfant. J'aurais trop de chagrin si des invités joyeux, nombreux, se retrouvaient ici sans que ce fût uniquement par suite d'un acte de complaisance. »

En achevant ces mots, elle leva les yeux vers le portrait du jeune moine.

« Nous les laisserons tous s'amuser là, reprit-elle en étendant la main vers le grand salon et nous viendrons ici causer un moment de nos projets.

— Oui, répondit Xavier, puisque vous le permettez, Madame, nous viendrons ici, afin que, de vos bontés pour un orphelin, quelqu'un paraisse se réjouir avec nous. »

A son tour, il regarda le doux visage du religieux.

« Ah! oui, s'écria la marquise, je sens qu'il est toujours auprès de moi, comme un second ange gardien!... »

Elle tendit à Xavier une main tremblante d'émotion. Il la prit et y posa respectueusement les lèvres.

« A ce soir donc, Madame, » dit-il en se levant.

La marquise inclina la tête et, comme Xavier soulevait la portière d'Aubusson, elle lui adressa un sourire pour adieu.

Le jeune vicomte descendait quand il entendit une voix de femme prononcer le nom de la marquise de Valbret.

« Elle est chez elle, » répondit le concierge dont la loge se trouvait placée sous le tournant de l'escalier.

Un frôlement de robe de soie annonça aussitôt l'approche de la visiteuse. En effet, au moment où Xavier allait atteindre les

dernières marches, une femme sortit de l'enfoncement ménagé dans le vestibule et posa la main sur la rampe. Xavier recula pour lui faire place et se découvrit ; puis, tout à coup, tandis que la visiteuse passait en le remerciant par un modeste salut, il s'inclina profondément : il venait de reconnaître la jeune fille qu'il avait vue prier et pleurer dans la chapelle du Jésus.

A cette même heure, loin de là, dans une rue laide et malpropre, mais à laquelle le voisinage des Champs-Élysées donnait un vernis de quartier élégant, Alphonse sonnait chez sa tante, la baronne de Grénaff. Une servante dont les cheveux frisés étaient ornés d'un nœud de ruban, l'introduisit dans le salon. Une femme y était assise sur une petite causeuse et lisait, tout en tenant étendus devant le feu ses pieds chaussés de pantoufles algériennes. En entendant les pas

d'Alphonse et sa voix qui la saluait d'un « Bonjour, ma tante, comment vous portez-vous ? » elle étendit la main dans le vide et dit :

« Bonjour, mon ami. A l'instant je suis à toi. Donne-moi une minute, car, vois-tu, je n'en puis plus, je suffoque, c'est déchirant ! »

Alphonse s'assit tranquillement, après avoir serré la main qui attendait la sienne. La baronne continua de lire pendant qu'Alphonse promenait ses regards sur les meubles qui remplissaient le salon. Presque tous étaient beaux de cette beauté passagère qui emprunte une valeur et un charme à la mode d'un moment, mais s'évanouit avec elle et, comme toutes les choses superficielles, ne supporte pas l'épreuve du temps. Quelques riches faïences, une coupe en rhodonite ornée de figurines délicieusement ciselées rappelaient qu'aux jours de la splendeur, de précieux souvenirs avaient été offerts à la

femme du général autrichien. Nul visiteur ne pouvait en ignorer l'origine car, d'habitude, on ne passait pas dix minutes chez Mme de Grénaff sans apprendre que ces faïences lui avaient été données par la reine de Bavière, près de laquelle elle avait rempli pendant six mois le rôle de dame d'honneur. On savait encore plus promptement que la coupe lui venait de l'Impératrice d'Autriche, oui, de l'Impératrice elle-même, charmée des soins pris par la baronne pour organiser un bal dans une petite ville où la souveraine avait passé pendant que le général de Grénaff se trouvait y surveiller des expériences militaires. Hélas ! les plaisirs de chaque jour, de chaque heure dont, si facilement, la baronne aurait pu jouir, avaient été singulièrement gênés par l'humeur sérieuse de son mari, homme de sens et de très-noble caractère. Il mourut. Une liberté complète fut rendue à celle qui, plus d'une fois, s'était déclarée esclave et opprimée.

Mais ! ô ironie des jeux du sort ! l'heure qui brisa la chaîne ferma la porte par laquelle la prisonnière aurait voulu sortir. Cette porte était spacieuse, elle donnait entrée dans les hauts cercles de la cour ; la clé en était confiée à ce génie puissant qu'on nomme la fortune. Et voilà que, lorsqu'il eut achevé de coucher le baron dans une tombe digne de lui, le génie s'envola et la porte resta close. Dans ce changement de position, Mme de Grénaff eut au moins le bonheur de ne pouvoir s'en prendre à personne, ce qui lui épargna les tentations de ressentiment. Des rentes viagères et de beaux appointements formaient presque en entier les revenus du baron. Le maigre héritage qui, par suite de ses dernières intentions dut se diviser entre ses deux sœurs et sa femme porta à chacune un témoignage d'affection. Quand une succession laisse subsister chez tous les légataires le respect et la reconnaissance pour les volontés du mort, on peut

la regarder comme admirablement partagée. Il en fut ainsi de celle de M. de Grénaff et la modicité même des fonds en litige contribua à amener ce paisible résultat.

Cependant, la baronne ne put se résoudre à rester à Vienne dans une déchéance qui aurait fait cruellement souffrir son amour-propre. Elle ne voulait pas se résigner non plus à retourner en province, sur le bord de l'Anjou, partager avec sa sœur, la mère d'Alphonse, une vie monotone et des soins prosaïques. Elle résolut de gagner Paris, d'y fixer son séjour habituel et de dépenser en voyages le peu d'argent qu'elle parvenait à ménager. Adroite, elle trouvait le moyen de transformer elle-même ses toilettes, de manière à paraître convenablement dans les salons qu'elle fréquentait. Spirituelle, instruite par sa propre expérience d'une foule de détails sur la société et les habitudes autrichiennes, ne se faisant point scrupule de tirer de son imagination ce que la réalité

aurait refusé au pittoresque de ses récits, elle avait une de ces conversations puériles, oiseuses, mais faciles et amusantes, très-appréciées dans le monde. Elle aimait passionnément la lecture et dévorait tous les romans nouveaux, ce qui l'aidait à en esquisser elle-même de fugitifs dans ses souvenirs. Sachant tirer parti de ses déceptions, elle se faisait plaindre sans compromettre sa dignité ; elle voyait alors les invitations se multiplier d'autant plus qu'elle n'était nullement absolue sur le choix de ses amis, pourvu que leur position fût convenable et qu'elle trouvât chez eux de nombreuses réceptions.

Comment se faisait-il qu'elle n'eût point encore songé à produire autour d'elle, dans des cercles si bien élargis, un neveu fort désireux lui-même de jouir de quelques distractions ? Deux raisons se présentaient pour répondre à cette question. D'abord, Alphonse aimait véritablement la campagne et n'au-

rait point échangé volontiers son *far niente* des champs pour un séjour occupé à Paris. Nous avons vu dans sa conversation avec Xavier où se portaient ses rêves et comment, au moment de saisir l'opulence, il tournait volontiers ses regards vers la propriété tourangelle. L'idée de venir à Paris s'amuser, toutes les fois qu'il en aurait envie, résumait pour lui ce que la grande ville peut offrir de ressources. Voilà ce qui était résulté de la mort d'un père, de l'intelligence d'une mère dont la foi était aussi endormie que les idées étroites : et, enfin, des leçons d'un petit collége laïque de province. Heureusement une âme droite et une grande simplicité avaient préservé le pauvre jeune homme de trouver le poison à la place du vide.

La seconde et principale raison qui expliquait la négligence de Mme de Grénaff, c'est que d'ordinaire, les gens qui s'aiment beaucoup eux-mêmes ne sont nullement pressés

de s'occuper des autres. Autour de l'égoïste, mille bonnes petites raisons s'enlacent pour lui former comme un invisible rempart. Il est là, retranché, appelant parfois à se présenter devant lui ces motifs qui lui servent de défenseurs et le plus souvent se laissant garder par eux sans même songer à les faire comparaître.

Alphonse n'avait pas l'habitude de sonder bien profondément les questions morales. Cependant, un certain sentiment de la vérité ne lui avait pas échappé à ce sujet. Comment aurait-il pu s'y soustraire? A toutes les fois qu'il était venu à Paris, sa tante et ses cousins de Bois-Rougès l'avaient entouré des plus affectueuses attentions; tandis que, dans ce jour solennel où nous le voyons reçu par Mme de Grénaff, il peut constater que, chez cette chère tante, il va dîner pour la première fois. Aussi, pendant qu'elle achève d'apprendre les aventures des héros de son roman, Alphonse promène-t-il sa

pensée de l'émouvante entrevue qui se prépare pour le soir même, au menu qu'il espère rencontrer chez une femme habituée aux délicatesses parisiennes.

Enfin, frappé à la fois par les rigueurs de novembre et les reflets sombres d'une cour, le jour cesse complétement. La baronne doit abandonner le drame qui l'intéressait si vivement. Elle jette la brochure de côté et s'écrie :

« Ah ! j'en ai la tête fatiguée. Voyons, petit, parlons de toi. Que dis-tu de ma trouvaille ?

— Ma tante, vous êtes comme les fées.

— Sept cent mille francs de dot et un château.

— Un château ! Vous viendrez passer la belle saison chez nous ?

— Mais, bien entendu, s'empressa de répondre la baronne.

— Ah ! nous serons bien heureux de vous recevoir. Maintenant, vous qui connaissez

Mesdames Vangaramenghen, faites-moi la leçon, de grâce. Il ne faut pas que je me présente dans de mauvaises conditions.

— Sois tranquille. J'ai préparé le terrain. Il est convenu que tu es très-impressionnable, ce qui te nuit au premier abord.

— Mais cependant, ma tante, dit Alphonse légèrement piqué, cependant...

— Ne vois-tu pas que c'est très-adroit? Si l'on te trouve déjà bien en pensant que d'ordinaire tu es encore mieux...

— Est-ce qu'il me faudra prendre l'air timide?

— Absurdité! L'air timide! tu veux donc que l'on te croit un stupide? Il faut tâcher, au contraire, de faire valoir tes avantages.

— Valsera-t-on? s'écria Alphonse.

— Je ne le pense pas. Tu es donc un beau valseur?

— Ah! ma tante, un Vestris.

— C'est bien dommage alors, dit la ba-

ronne en riant. Tu aurais fait admirer ton agilité.

— N'en plaisantez pas, ma tante. Sans elle, aujourd'hui, j'étais un homme perdu. J'ai livré bataille, j'ai gagné la victoire, j'ai escaladé la muraille, je me suis emparé de la place forte...

— Que dit-il? reprit M[me] de Grénaff. Je ne suis pas un Œdipe, mon ami.

— Eh bien! ma tante, une vieille femme affreuse, une Meg transformée en sorcière de Paris, une des trois Parques, certainement, ayant pris une heure de vacances, avait osé jeter les yeux sur la place que je convoitais pour me rendre à une délicieuse audition. Elle touchait presque à la voiture. Mais, on n'arrête pas l'éclair dans sa course. Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu..... D'une voix pleine de colère, mon ennemie m'a voué aux dieux infernaux. Moi, calme dans mon triomphe, j'ai détourné la tête et je l'ai abandonnée à ses rêves de vengeance... »

Mme de Grénaff riait et haussait les épaules.

« Fou, dit-elle, tu es toujours le même. Mme Vangaramenghen te trouvera bien amusant. En attendant, donne-moi ton bras, le dîner est servi. »

La salle à manger ressemblait à une serre tant les herbes souples et traînantes, les branches vertes, les plantes de toutes sortes, ornaient les consoles, tombaient du plafond, se groupaient dans des vases, tournaient autour des colonnettes du buffet. Aucune de ces plantes n'était précieuse : à la beauté, la quantité suppléait. On devinait, sous cette profusion, le goût du luxe qui, forcément restreint, cherchait à se satisfaire à peu de frais.

« On se croit dans l'Eden, dit gracieusement Alphonse en jetant un regard sur ces humbles dépouilles des jardins d'alentour.

— Seulement, dans celui-ci, il est permis de goûter à tout, » répondit la baronne en

passant à son neveu une assiette de potage.

Alphonse avait faim : il se sentait prêt à faire grandement honneur à cette autorisation. Cependant la baronne découvrait un plat où quelque chose de sombre, quelque chose de connu, de très-connu, apparaissait aux yeux de l'invité.

« Aimes-tu le bouilli, Alphonse ?

— Mais... oui, ma tante, oui, beaucoup.

— Moi aussi, je l'adore. Depuis que je suis à Paris, j'en mange tous les jours. Il est tendre, il est fin... N'est-ce pas qu'il est exquis ?

— Exquis, ma tante.

— Eh bien ! tu n'en as pris qu'un tout petit morceau. Sers-toi plus largement, mon ami. Ici, tu es comme chez toi.

— Je le vois bien, pensait Alphonse.

— Si tu voulais y mêler un peu de caviar ? J'en ai de remarquable, il vient de chez Ortoff. Donnez le flacon, Madeleine, celui qui est au fond de l'office.

— Ma tante, de grâce, ne prenez pas la peine.....

— Laisse donc, tu vas te croire en Russie. En as-tu goûté quelquefois ?

— Une fois, j'avoue que j'aime mieux rester en France.

— Ah! s'écria la baronne, charmant, charmant! on n'a pas plus d'esprit. N'atteignez pas le flacon, Madeleine. Donnez-moi seulement les épices.

— Quoi! ma tante, de cette main qui fut un jour baisée par un archiduc...

— Cette main va mouiller ces belles mâches, en attendant que, bientôt, elle signe ton contrat.

— C'est à vous que je devrai mon bonheur. Je ne sais pas vraiment comment je parviendrai jamais à vous témoigner ma reconnaissance.

— Mon Dieu, mon pauvre enfant, je suis enchantée de cette bonne fortune, je te l'assure. Tu pourras être fier de ta femme, car

Renée est jolie à ravir. Pour parler bien franchement, sa belle-mère a eu des torts. Moi qui aime beaucoup Mme Vangaramenghen, qui la trouve ravissante, j'avoue qu'elle a été quelquefois un peu loin. Que veux-tu? Elle avait été gâtée dans sa propre famille ; elle a régné dans son ménage en souveraine très-absolue. Trouver tout à coup une belle-fille charmante, riche et instruite, qui vous tient tête, ce n'est pas précisément gai. Cependant, les motifs qui ont causé des troubles.....

— Ma foi, dit Alphonse, ils n'en amèneront pas chez moi, je ne m'occuperai point de ces questions.

— Oh! la bonne parole! Tâche de faire comprendre ceci à Mlle Vangaramenghen. Je le lui dirai de mon côté.

— Nous habiterons le plus souvent la propriété.

— Tu n'aimes pas Paris?

— Si, comme délassement. Nous y

viendrons quand la chasse sera fermée.

— Je suis convaincue qu'autour de son château, Renée visite les pauvres.

— Ah ! cela m'est bien égal pourvu qu'elle ne m'oblige point à les visiter avec elle.

— Et qu'elle doit donner...

— Elle donnera, ma foi. Je ne lui refuserai pas quelques centaines de francs quand elle m'apporte une fortune.

— Mon cher ami, dit Mme de Grénaff, tu parles d'or. Renée va savoir tout cela. Je trouverai bien le moyen de me glisser près d'elle. Je ne serais pas étonnée qu'en vous quittant ce soir, vous pussiez emporter la parole l'un de l'autre. Maintenant, laisse-moi te faire une dernière recommandation. Je vais te conduire dans une maison que, d'habitude, je ne fréquente pas beaucoup. C'est un salon un peu de l'ancien régime. On y est toujours grave et discret. Ne te laisse pas trop aller à ta verve....

— Compris, soyez tranquille, » dit

Alphonse en posant délicatement une pierre de sucre dans la tasse de Gien placée devant lui. Puis il y versa le café qu'en son honneur, Mme de Grénaff avait fait ajouter aux mets de ce dîner sans cérémonie.

V

RENÉE.

Cependant Xavier de Bois-Rougès avait laissé la marquise de Valbret disposée à prêter à ses projets le concours le plus actif. Elle resta un instant immobile et silencieuse comme si elle suivait une idée, puis elle sonna son valet de chambre.

« Pierre, dit-elle, descendez à la loge prévenir que je ne veux plus recevoir avant l'heure du dîner.

— Oui, Madame la marquise, » répondit le vieillard en s'inclinant.

Il sortit et se dirigea vers l'escalier. Au

moment où il ouvrait la porte d'entrée, il se trouva en face de la jeune fille qu'avait rencontrée M. de Bois-Rougès.

« Madame de Valbret est ici, dit-elle, je désire la voir.

— Madame ne reçoit pas aujourd'hui, » répondit le valet de chambre, rigide observateur de tout ordre donné. Mais la jeune fille, repoussant doucement la porte que le vieillard tenait à demi fermée :

« Laissez-moi entrer, Pierre, dit-elle. Vous ne me reconnaissez pas. Je suis... »

Elle n'eut pas le temps d'achever. Un cri partit du fond du vestibule :

« Renée !...

— Ah ! dit la jeune fille pénétrant librement alors et courant se jeter dans les bras de la marquise, je vous revois donc enfin !...

— Que le bon Dieu me pardonne ! C'est Mlle Renée ! » dit Pierre, s'approchant timidement comme pour s'excuser.

« Elle-même, mon ami. Mais de grâce, Madame, faites que nous demeurions seules pendant les courts moments dont je puis disposer.

— Je n'appartiens plus qu'à vous, ma chère fille. Hâtez-vous, Pierre, je ne veux pas qu'on laisse monter qui que ce soit. »

Le vieux domestique ferma derrière lui la porte qui était restée entr'ouverte.

« Eh bien ! dit Mme de Valbret, qui donc vous accompagne, Renée ?

— Personne.

— Personne !

— Dieu merci. Je vais tout vous expliquer. »

La marquise prit la jeune fille par la main, l'entraîna dans sa chambre et la fit asseoir près du foyer. Alors Renée ôta la toque posée sur son front.

« Ah ! murmura-t-elle, j'étouffe ! »

Mme de Valbret regarda un moment cette belle tête dégagée de la bande de velours

qui lui formait une sombre couronne et, la saisissant dans ses deux mains, elle lui donna un long baiser. A cette caresse presque maternelle, la jeune fille éclata en sanglots. Il semblait que son âme se détendît.

« Que je suis heureuse, disait-elle, de me retrouver enfin près de vous ! Hélas ! pourtant, aujourd'hui je viens sans elle...

— Notre chère Fanny est rendue là où nous irons tous, dit doucement la marquise. Ayez du courage, mon enfant. Aussi bien, il nous est parfois meilleur d'être précédés au ciel par ceux que nous aimons. Nous n'avons pas eu la puissance de les retenir en arrière : ce sont eux maintenant qui trouvent celle de nous entraîner en avant.

— Vous avez raison, dit Renée. Mais, quand le chemin est rempli d'épines, nous sentons davantage qu'ils ne sont plus là pour nous soutenir et nous guider.

— La Providence mesure les épreuves à la force et celui qui sait espérer sait vaincre.

Vous souffrez, Renée. Qu'avez-vous ? Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit depuis que vous avez quitté le Sacré-Cœur ? »

Renée secoua la tête.

« Mes lettres auraient-elles été fidèlement envoyées ? dit-elle. J'en doute. Il est triste à mon âge d'avoir besoin de prudence. C'est pourquoi je regarde comme une grâce du ciel d'avoir pu me dérober pendant quelques heures à l'esclavage dans lequel je vis.

— Mais, mon enfant, comment vous trouvez-vous seule ? Ceci me cause un profond étonnement.

— Tenez, dit Renée, je vais tout vous exposer peu à peu. Mon récit en deviendra moins long et vous saisirez mieux les choses. Oh ! mon Dieu ! reprit-elle en joignant les mains, depuis que j'ai quitté le couvent, voici la première fois que je puis parler à cœur ouvert !

Il y a quatre ans que je ne vous ai vue, chère Madame. Dans cette visite, la dernière

que j'aie faite avec ma marraine, cette pauvre chère tante prononça une parole que je ne compris pas bien alors : « Je ne me plains pas de ma triste santé, dit-elle, seulement je voudrais vivre encore cinq ou six ans. » En parlant ainsi, elle me regarda. Je sais maintenant ce que demandait cette prière. En vous quittant, ma tante toussa beaucoup. « Vous avez eu tort de sortir, » lui dis-je. Elle me répondit : « Je ne reverrai pas Madeleine d'ici à longtemps puisqu'elle va partir pour la campagne. Quand je suis avec elle, les heures fuient, nous rajeunissons toutes les deux de trente ans.

— Pauvre Fanny ! soupira la marquise, j'en pouvais dire autant. C'était avec une joie toujours nouvelle que je retrouvais cette douce intimité qui nous avait rapprochées pendant nos jeunes années. Le mariage n'était pas encore venu emmener l'une de nous dans la Bresse et l'autre au fond de la Touraine. Plus on connaît la vie, plus on

tient à ces amitiés d'enfance formées au moment où le cœur sait si bien se donner.

— Elle vous parlait beaucoup de moi, n'est-ce pas?

— Toujours. Surtout depuis qu'elle était devenue veuve, vous étiez son unique souci.

— Elle était si bonne! Ses dernières paroles ont encore été pour moi. Le lendemain du jour où nous vous avions vue, elle se trouva si malade que je fis demander le médecin. Il ne constata rien d'inquiétant dans son état. Je fus reconduite au couvent le soir même. Deux jours après on m'envoya chercher en toute hâte. Une congestion pulmonaire s'était déclarée, ma tante mourait dans d'affreuses souffrances. Elle murmura : « J'aurais dû te préparer, je ne pensais pas si vite... » Elle ne put continuer, elle étouffait. Une heure après elle n'existait plus. Pour la seconde fois, j'avais perdu ma mère..... »

La jeune fille s'interrompit Les larmes

lui brisaient la voix et la marquise n'était guère moins émue.

Au bout d'un moment, Renée continua :

« Mon père était absent, il avait conduit en Suisse sa femme et ses enfants. Il ne revint à Paris qu'un mois plus tard. Il accourut aussitôt me voir et se montra très-affligé de la mort de ma tante, ce qui me fit un véritable bien. Puis, il me demanda si je désirais être mise dans une des pensions en renom ou bien rester au Sacré-Cœur. C'était ma tante qui avait choisi pour moi le Sacré-Cœur. Elle avait exigé que l'on m'y placât si l'on tenait à ce que sa fortune me fût conservée. Jusqu'alors j'avais ignoré que ma tante eût fait de mon séjour au couvent une condition d'héritage. Combien je bénis cette sage prévoyance qui avait trouvé le moyen de me léguer à la fois les biens de la terre et ceux du ciel ! Je démontrai facilement à mon père que, dans aucun pensionnat laïque, il ne rencontrerait des femmes du

grand monde, riches et savantes, embrassant par dévouement le rôle d'institutrices et transmettant alors à leurs élèves cette distinction que ne donne aucune étude et qui est le fruit, non du travail, mais de la première éducation. Je lui nommai parmi mes compagnes des filles de grande maison et d'autres dont la fortune faisait bruit. Au bout de peu de temps, j'avais gagné la cause de mon cher asile et il était convenu que, ma belle-mère ayant l'habitude de voyager pendant les vacances, je suivrais chaque année celles de mes compagnes que les religieuses conduisent au bord de la mer. Mon père termina cet entretien en m'apprenant que ma marraine avait tenu fidèlement sa promesse et que sa mort me faisait héritière de son château et de cinq cent mille francs. En outre, j'ai les biens de ma mère et l'avenir doit doubler le chiffre de ce que je possède maintenant. Pardonnez-moi ce détail, il faut que vous le connaissiez.

« Je demeurai plus de trois ans sans regagner la maison paternelle. Je n'en étais pas exclue cependant. Au renouvellement de l'année ou bien quand revenait un anniversaire aimé de mon père, j'allais passer quelques heures près de lui. Dans ces occasions, je profitais toujours des sommes assez fortes qu'il me faisait toucher pour offrir des présents à ma belle-mère ainsi qu'à ses enfants. Moi et mes dons nous étions fort bien reçus, et pendant longtemps, je conservai sur l'intérieur où je vis aujourd'hui, toutes sortes d'illusions.

« Le lendemain du jour où j'avais atteint mes dix-neuf ans, je reçus une lettre de mon père m'annonçant que, vingt-quatre heures plus tard, il viendrait me chercher définitivement. Dans plusieurs lettres précédentes, il m'avait fait pressentir cette résolution que mon âge suffisait d'ailleurs à motiver. Il regrettait cependant de me retirer du couvent d'une manière aussi brusque et

s'en excusait fort gracieusement près de la supérieure, Mme de Lussieu.

« En lisant la lettre parfaitement courtoise que lui adressait mon père, la supérieure poussa un long soupir et me dit : « L'heure est venue, mon enfant. »

Je lui répondis très-émue :

« Ma Mère, j'éprouve un chagrin profond, en me séparant de vous, mais je ne vous dis pas adieu, je reviendrai souvent vous visiter. Et, d'autre part, je rentre avec confiance dans la maison de mon père. Je n'y trouverai pas, il est vrai, la tendresse et les conseils d'une mère. Mais Mme Vangaramenghen m'a toujours traitée avec bienveillance et je sais que mon père m'aime profondément. Ah! si ma chère tante vivait encore! Mais elle ne sera pas là pour m'accueillir. »

La supérieure soupira de nouveau.

« Renée, reprit-elle, les grands et chers souvenirs ne nuisent pas à nos cœurs même

quand ils les déchirent. Ce que je crains pour vous, ce n'est pas le passé avec ses douleurs, c'est le présent avec ses difficultés et l'avenir avec ses dangers.

— Que voulez-vous dire ? » lui demandai-je tout étonnée. Elle me répondit :

« J'ai souvent prié votre tante de sortir, ne fût-ce qu'avec moi, de l'extrême réserve dans laquelle elle se renfermait quand il s'agissait de votre famille : « J'ai besoin d'étudier davantage pour ne pas juger faussement, » disait-elle. Mais cette étude détaillée qu'elle tenait à faire avant de se prononcer lui échappait sans cesse puisqu'elle était toujours souffrante : elle ne pouvait donc toucher les choses qu'en passant, et, pour ainsi dire, à la surface. Il est résulté de cette prudence exagérée une incertitude qu'elle m'a fait partager et qui suffit à me jeter dans la crainte sans que je puisse rien définir. Elle avait cru s'apercevoir que votre père était très-dominé par sa femme, d'au-

tant plus que les préoccupations de sa maison de banque lui font une nécessité de trouver calmes et joyeuses les heures de repos qu'il cherche à son foyer. Votre tante répétait souvent : « Je voudrais pour Renée que Mme Vangaramenghen n'eût pas seulement pris le nom de sa mère, mais qu'elle en retraçât les vertus. » La dernière fois que je la vis elle ajouta en vous regardant : « Faites-la bien forte, bien courageuse, dans le cas où je viendrais à disparaître avant les heures de combat. » Je voulus la faire s'expliquer. « Il est trop tard aujourd'hui, me répondit-elle, dans ma prochaine visite je vous dirai tout. » Cette visite attendue par moi avec une sorte d'anxiété, n'a jamais été faite : la mort s'est placée entre ma sollicitude et ces tardives expansions. De tout ceci, Renée, je ne puis conclure à aucun fait : par conséquent, vous faire aucune recommandation. Seulement, j'éprouve une vague inquiétude. Vous allez vous trouver dans un milieu évidem-

ment léger, peut-être peu délicat; et, pour vous aider à marcher dans les chemins incertains qui s'ouvrent devant vous, nul guide ne vous attend. Vous ne pourrez souvent prendre conseil que de vous-même. Voyez donc combien vous devez vous résoudre à joindre la prudence au courage, la douceur à l'intelligence pour demeurer victorieusement chrétienne dans une famille où votre foi ne paraît devoir trouver qu'un écho affaibli. Gardez-vous surtout des séductions de la vanité et des jouissances, même de celles qui ne vont pas jusqu'à devenir dangereuses, mais qui sont vides. Si vous savez vous occuper d'une manière utile et considérer dans chaque chose quelle en sera la fin, je réponds de vous, quelles que soient les conditions faites à votre vie. Ensuite, priez beaucoup : vous trouverez dans la prière la lumière et la force. Je vous laisse préparer votre départ, vous n'avez pas trop de temps. »

Elle m'embrassa et me quitta. Je montai dans la chambre que j'occupais depuis que je n'étais plus complétement soumise aux règlements des classes. Là, je me mis à genoux devant mon crucifix et je pris ma tête entre mes deux mains. Vous dire ce que j'éprouvais me serait difficile. Les paroles de Mme de Lussieu venaient de m'ouvrir des perspectives soudaines et je me débattais dans une angoisse d'autant plus douloureuse qu'elle s'enfonçait dans le vague. Quoi! cette maison paternelle vers laquelle je me dirigeais avec tant de confiance gardait pour moi des piéges! D'abord je pleurai amèrement, mêlant à mes inquiétudes le regret de celle qui n'était plus. Ensuite je priai. Je me rappelai que sainte Thérèse, orpheline aussi, s'était jetée aux pieds de la sainte Vierge en lui demandant de remplacer la mère qu'elle venait de perdre. Je fis comme elle. Quand je me relevai, j'avais repris un peu de calme et je pus me mettre à réfléchir.

Au milieu des pensées confuses qui se heurtaient dans ma tête, deux choses seules s'accusaient nettement : ma volonté de rester fidèle à Dieu, n'importe à quel prix; puis l'affection que me portait mon père et celle que moi-même j'avais pour lui. Je résolus d'appuyer sur ces deux solides fondements toute ma petite citadelle, sentant qu'en m'inspirant toujours de la foi et de l'amour filial, il me deviendrait plus facile de savoir comment me retrancher ou combattre selon les occasions. Je ne me le dissimulais pas, c'était signer ma propre immolation, c'était changer en vie de renoncement ces années de la jeunesse que je voyais s'écouler si douces et si joyeuses pour toutes mes compagnes. Je ne voulus pas, cependant, me laisser aller à des regrets. Je tâchai de bien comprendre, au contraire, que si Dieu m'appelait plus promptement au sacrifice, il me faisait une grande faveur. Je fus surprise moi-même de voir combien, ayant mis l'ordre,

la résolution et l'abnégation dans mon âme, j'y avais amené en même temps la paix.

Ce fut mon père qui vint me chercher le lendemain. L'impression que j'éprouvais de quitter ma chère maison, les bonnes Mères et toutes mes compagnes, jointe aux pensées qui me poursuivaient depuis la veille, me donnait l'air très-fatigué. La première parole de mon père fut celle-ci : « Mon Dieu, que tu es pâle ! »

Puis il ajouta un peu amèrement :

« Cela t'afflige donc bien de revenir près de nous?

— Non, lui répondis-je. Au moment de quitter la maison où j'ai reçu tant de soins et de marques d'affection, je ne puis m'empêcher d'être émue et vous seriez le premier, cher père, à me reprocher d'en sortir avec indifférence. Mais, je ne regrette nullement de vous accompagner et je dirais même que, déjà depuis quelque

temps, j'attendais que vous voulussiez bien me le permettre.

— C'est vrai, murmura mon père, tu as dix-neuf ans. Peut-être aurais-je dû te ramener plus promptement chez moi. »

Je ne répondis pas : les larmes m'étouffaient, et, par un effort violent, je les empêchais de monter à mes paupières. J'embrassai les religieuses présentes dont plusieurs pleuraient sans avoir besoin, elles, de chercher à se contraindre. Enfin, je demandai à me rendre à l'infirmerie pour dire adieu à une petite élève de quinze ans qui me portait une tendresse touchante. Mon père tira sa montre : « Je vais être en retard, » dit-il.

Je sentis qu'il fallait commencer à entrer dans la voie que je m'étais tracée; ôtant de mon cou un médaillon qui me venait de ma tante et renfermait une fleur de la Sainte-Baume :

« Vous le remettrez de ma part à Cécile,

dis-je à Mme de Lussieu, je n'ai pas le temps de le lui porter moi-même et, pourtant, je veux lui donner cette dernière preuve d'affection. »

En prenant le médaillon, la supérieure me serra la main : je vis qu'elle m'avait comprise. Je montai dans notre coupé, mon père annonça que le lendemain il enverrait chercher mes bagages, la voiture s'ébranla, je fis encore un signe d'adieu..... Une partie de ma vie, la plus heureuse sans doute, était terminée.

Quand nous arrivâmes, ma belle-mère était au salon. Le jour de mon retour se trouvait être précisement celui où elle recevait. Je n'en fus pas fâchée et me fis conduire dans l'appartement qui m'était destiné. Mon père, ayant regagné son cabinet de travail, je restai seule. Je regardai longuement les objets qui m'entouraient et qui, presque tous, me rappelaient de chers souvenirs. Enfin l'on vint m'annoncer que le dîner était servi. Je me hâtai de descendre.

L'accueil que me fit ma belle-mère me parut froid, quoique gracieux. Elle devait se rendre le soir même à un bal. La conversation ne toucha qu'à des choses indifférentes et, fatiguée, je demandai promptement la permission de me retirer.

Le lendemain, avant le déjeuner, mon père me fit appeler dans son cabinet, et, me présentant un portefeuille :

« Renée, me dit-il, depuis que tu as atteint l'âge de dix-huit ans, tu es en droit de toucher tes revenus. Ils se montent à trente cinq mille francs. De cette somme, j'ai eu à déduire treize mille francs dépensés tant pour les frais de ton séjour au pensionnat que pour l'entretien de ta propriété et des réparations faites à l'une de tes fermes. C'est donc une somme de vingt-deux mille francs qui t'appartient : la voici, mon enfant. »

Je restai toute saisie. Dans mon ignorance des lois, je croyais n'être appelée à

toucher mes revenus qu'au moment où je deviendrais majeure. Moi qui, depuis deux jours, avais roulé tant de questions dans ma tête, je me trouvais placée à l'improviste devant l'une des plus délicates.

« Qu'as-tu donc? dit mon père, tu ne me réponds rien.

— Je suis surprise, dis-je alors en l'embrassant. Je m'attendais si peu à voir de l'or tomber ainsi dans mes mains ! Toutefois, je me demande, cher père, s'il ne vous serait pas agréable de conserver ces vingt mille francs. De grâce.....

— Pas du tout, dit mon père avec un sourire qui valait un remerciement. Je n'ai pas besoin d'emprunter à ma petite Renée. Mes affaires vont à merveille. Dispose donc à ton gré de ce qui est à toi, ma fille.

— Mais, lui dis-je, si vous voulez que je jouisse de mes rentes, il me paraît nécessaire que j'apporte quelque avoir dans les

dépenses d'une maison dont maintenant je fais partie. »

Mon père haussa les épaules :

« Je suis riche, dit-il, je n'ai pas besoin que mon enfant paie une pension chez moi. »

J'insistai :

« Cependant, par délicatesse pour Mme Vangaramenghen ? »

Il réfléchit un moment, puis, comme indécis :

« Alors, traite cette question avec ma femme, dit-il. Si je consens à ce que tu lui en parles, c'est uniquement pour te mettre plus à l'aise, Renée, pour te rendre plus indépendante et pour éviter que tu ne remplaces une pension régulière par des excès de générosité. »

Il me serra dans ses bras et je regagnai ma chambre, emportant mon petit trésor.

J'avais le cœur plein d'une douce joie. Mon père venait de se montrer si délicat, si

affectueux pour moi, si bien disposé à me créer chez lui une position facile et digne à la fois... Et puis, j'avais dans les mains vingt-deux mille francs ! Vous, chère Madame, qui ne vivez que pour faire des heureux, pensez quels rêves surgissaient dans mon esprit !... Je parus au déjeuner avec un visage si joyeux que mon jeune frère me dit :

« Comme tu as l'air content ce matin ! Est-ce que tu vas venir te promener avec nous ?

— Oui, lui répondis-je, et nous irons acheter pour toi un beau jouet. »

Il battit des mains et courut trouver sa petite sœur qui s'élança au-devant de moi pour obtenir à son tour une promesse. Ils folâtraient tous les deux en me tenant les mains. Leur joie, la satisfaction que je lisais sur le visage de mon père, la politesse assez vide mais enfin parfaitement correcte de ma belle-mère, tout me semblait de bon au-

gure. Je me rassurais et je me surprenais à espérer le bonheur...

Dès que le repas fut achevé, je priai Mme Vangaramenghen de m'accorder un moment d'entretien.

« C'est que je suis fort pressée, me dit-elle. Je n'ai plus qu'une heure pour m'habiller et me rendre au bois. »

Je lui dis le plus brièvement possible que mon père m'avait remis une somme d'argent me permettant de pourvoir à quelques-unes des dépenses journalières et que je la priais de juger elle-même dans quelle mesure je pouvais y participer.

« Combien vous a donné votre père ? » me demanda-t-elle.

Madame, comment se fait-il qu'il y ait en nous de ces impressions étranges qui deviennent des révélations ? On voit un visage et l'on sent que, derrière son regard, il y a une pensée qui sera sympathique. On entend une parole et, sans que l'on sache

pourquoi, cette parole fait tressaillir. A la question si simple, si juste même de ma belle-mère, j'éprouvai comme un choc. « Qu'importe ? lui répondis-je. Dites-moi sans crainte combien je puis vous offrir ? »

Elle s'enfonça dans le fauteuil où elle était assise et, plongeant dans mes yeux un regard perçant, elle me dit :

« Vous avez quel âge, exactement ?

— Dix-neuf ans.

— Depuis quand ?

— Depuis trois jours. »

Sa lèvre se plissa dans un sourire et elle murmura : « Je comprends... »

Elle posa ses coudes sur les bras du fauteuil, appuya sa tête sur le dossier, joignit les mains et se mit à songer. Il n'était plus souci de toilette ni de promenade. Elle avait l'air d'élaborer dans son esprit des calculs singulièrement difficiles. Sans oser l'interrompre, je me demandais comment une question si ordinaire pouvait amener des

réflexions si ardues ; enfin, au bout de plus d'un quart d'heure, elle me dit :

« Je ne comprends pas que votre père accepte de vous une pension.

— Il me permet cependant de lui en offrir une, répliquai-je d'une voix très-ferme, il vous prie d'en fixer le chiffre et je tiens à profiter de son autorisation. »

Elle sourit encore en secouant la tête.

« Alors, dit-elle, par an vous me donnerez mille francs.

— Mille francs ! répondis-je. Mais vous n'y songez pas, Madame. Cette somme est complétement insuffisante. Vous me permettrez de la quintupler.

— Pas du tout, reprit-elle très-vivement. J'ai dit mille francs, veuillez considérer cet arrangement comme terminé et n'allez pas insister auprès de votre père pour donner à sa maison le caractère d'une hôtellerie.

— Ah ! Madame !... m'écriai-je. »

Il me sembla que mon visage devenait

comme du feu et, malgré moi, des larmes vinrent à mes paupières.

« Ne vous fâchez pas, reprit Mme Vangaramenghen. Mon Dieu, que vous êtes susceptible !

— Je vous demande pardon, lui dis-je en adoucissant ma voix autant que je le pus, je n'aurais jamais pensé que mes paroles reçussent une telle interprétation. Qu'il en soit fait selon votre désir. Je vous remettrai mille francs par an. »

Elle se leva et s'apprêtait à sonner sa femme de chambre pour s'habiller, quand je l'arrêtai d'un geste.

« Un dernier mot, lui dis-je, car je ne voudrais pas résoudre moi-même cette autre question sans vous en prévenir. Je vous serais très-reconnaissante si vous vouliez bien m'autoriser à introduire parmi les domestiques une femme de chambre que je choisirais pour mon service personnel. »

Les yeux de ma belle-mère reprirent un

moment leur expression vague ; mais, cette fois, la décision fut plus prompte à se manifester.

« Non, dit-elle, je ne le veux pas. Ma maison est organisée, je m'oppose à ce que le nombre des domestiques en soit augmenté. Je dirai à l'une de mes femmes de chambre de vous servir en même temps que moi. Je vais m'en occuper et, quand j'aurai décidé quelle est celle qui devra vous être plus spécialement attachée, je l'enverrai prendre vos ordres. Puisque vous tenez à régler ces détails, vous solderez les deux tiers de ses gages. »

Je la remerciai et je sortis de chez elle le cœur glacé. Cependant, je ne pouvais pas dire qu'elle eût un caractère froid. Elle savait, quand elle le voulait, sourire avec un charme inexprimable, s'exprimer avec une grâce sans égale, captiver tout un groupe sous son regard et sous sa parole. Je l'avais vue se révéler ainsi pendant

quelques-unes des visites que j'avais faites à la maison paternelle, je l'avais comparée quelquefois à une fée jouant le rôle d'une grande dame, je ne l'avais pas aimée, non, mais je l'avais admirée par moments. Et, depuis que ma vie se trouvait liée à la sienne, depuis que j'étais obligée de descendre avec elle dans des questions familières, de toucher à ce qui fait les relations et l'intimité du foyer, je sentais se dresser en moi une défiance qui était loin de m'inviter à la sympathie. Je comprenais parfaitement que ma tante et Mme de Lussieu eussent conçu des inquiétudes sans pouvoir les définir.

Je montai dans mon appartement poursuivie par cette seule pensée : « Pourquoi réduit-elle à si peu le chiffre de ma pension ? » L'injuste et blessante parole qu'elle avait osé me jeter ne pouvait me laisser croire en elle à des sentiments bien vifs de tendresse et de générosité. En outre, j'étais

profondément affligée du refus qu'elle opposait au dessein que j'avais formé de placer près de moi une personne de mon choix. Je sentais qu'elle allait me tenir sous un contrôle perpétuel. Les deux pensées qui m'avaient déjà consolée me vinrent encore en aide : « Dieu me soutiendra, me dis-je et mon père m'aime. »

Elle s'interrompit :

« Comme il est déjà tard ! soupira-t-elle. Il faut pourtant que, bientôt, je sois de retour dans la chapelle du Jésus. Je voudrais me hâter davantage et, malgré moi, mon âme tant comprimée se laisse aller à s'épancher longuement.

— Parlez, parlez, ma Renée, répondit la marquise en lui serrant la main. Vous avez le temps de causer avec votre vieille amie. Vous voulez mes conseils, ne craignez donc pas de me donner tous ces détails au milieu desquels je peux saisir une lumière.

— Non, dit Renée tristement, j'ai encore

trop de choses à vous apprendre pour continuer à étendre mes récits. Il faut que j'abrége, l'heure me l'ordonne. »

Elle poursuivit :

« Je vous disais donc que je rentrai chez moi sous le coup d'une impression très-pénible. Au bout d'une heure, la femme de chambre annoncée parut. C'était une fille d'origine flamande. Ma belle-mère, née, comme vous le savez peut-être, à Oudenarde, pouvait l'entretenir devant moi dans sa langue maternelle sans que j'en comprisse un seul mot. En outre, sa toilette et son maintien m'avaient choquée dès la veille. Le matin même je l'avais rencontrée ; elle descendait de la lingerie en ayant à la main une brochure d'un aspect fort douteux. Le mot de Mme de Lussieu : « Vous vous trouverez peut-être dans un milieu peu délicat » me revint en mémoire. Et mon cœur se souleva à la pensée qu'il me fallait admettre dans les rapports secondaires, il est vrai,

mais constants d'un service personnel une des personnes les mieux faites pour vérifier cette triste prédiction.

Le soir, ma belle-mère fit part de nos arrangements à mon père qui approuva tout. Puis elle se plaignit d'un commencement de rhume et déclara qu'elle renonçait à se rendre aux Italiens. Mon père offrit de m'y conduire. Je n'eus pas la peine de refuser. Mme Vangaramenghen fit observer que je n'avais pas encore l'habitude de veiller, que je lui avais paru un peu fatiguée, que, si elle n'était pas là pour prendre soin de moi, je ne saurais peut-être pas bien me garantir du froid dans les couloirs... Mon père accepta donc pour cette fois d'être seul.

Il y avait une demi-heure que j'avais regagné ma chambre quand j'entendis frapper à ma porte. Je fus très-surprise en voyant entrer ma belle-mère. Je lui avançai un fauteuil, elle me remercia et, m'enveloppant

d'un de ces regards caressants qu'elle sait si bien prendre au besoin :

« Vous désiriez peut-être vous reposer de bonne heure, me dit-elle, je crains fort de vous déranger. »

Je l'assurai que j'étais prête à lui donner tout le temps qu'elle souhaiterait et je fis de mon mieux pour l'accueillir gracieusement.

« Je veux seulement vous dire quelques mots, reprit-elle, je viens vous prier de me rendre un léger service.

— Assurément, répondis-je, vous pouvez compter sur ma meilleure volonté.

— Je n'en doute nullement. »

Elle me prit la main. Je m'avouais tout bas que la tendresse de ce début ne me plaisait pas plus que les froideurs de notre entretien du matin. Ma belle-mère continua : « Je ne toucherai que dans huit jours la somme que votre père me donne habituellement pour ma toilette et pour celle des enfants et je viens vous prier de me prêter

d'ici à ce moment le montant d'une note que j'ai promis de solder demain matin.

— Si je le puis, je le ferai volontiers, » répondis-je. Je sentais que mon visage s'altérait. Il me semblait que je posais les pieds sur un terrain mouvant.

« Voici, » dit ma belle-mère en tirant d'un carnet une feuille sur laquelle se lisait le nom d'une des couturières en grand renom. Je pris la note, je jetai un regard sur le total.

« Dix-sept mille francs ! m'écriai-je.

— Eh quoi ! ce chiffre vous surprend ? dit ma belle-mère avec un petit rire argentin. Ah ! ma pauvre enfant, on voit bien que vous sortez de pension. »

Je demeurai absolument interdite.

« Vous comprenez, reprit-elle, que je ne veux pas risquer de mécontenter votre père en le priant de m'avancer, même pour huit jours, la somme dont j'ai besoin. Jamais, depuis notre mariage, le moindre nuage ne

s'est élevé entre nous ; et, bien qu'il m'en coûte de vous demander cet acte de complaisance, je suis prête à faire tous les sacrifices plutôt qu'à me voir, pour la première fois, infliger un blâme par ce cher Adrien que je tiens tant à rendre heureux en tout... »

Ces paroles firent cesser mon hésitation. J'ouvris mon secrétaire et je remis à ma belle-mère les dix-sept mille francs demandés.

« Vous me jurez de me garder le secret ? dit-elle.

— Oui, Madame, répondis-je d'une voix étranglée, je tiens autant que vous à ce que mon père n'ait pas à souffrir.

— Merci, Renée » dit-elle. Puis elle m'embrassa. Ce baiser me donna froid.

Restée seule, je me couchai, mais je ne pus dormir. Je repassais dans mon esprit tout ce que, depuis deux jours, j'avais pu constater dans la maison paternelle et ce

que je savais du passé de Mme Vangaramenghen. Plusieurs fois, ma tante m'avait raconté comment mon père, veuf depuis trois ans et souffrant de son isolement, avait rencontré aux eaux de Spa cette jeune et jolie personne, fille d'un grand manufacturier d'Oudenarde. Parée de toutes les grâces mondaines, elle était parvenue à lui plaire et à lui faire surmonter la répugnance qu'il manifestait pour une seconde union. Elle était riche et mon père, en l'épousant, avait compté sur une dot qui lui permettait d'entreprendre des spéculations grandioses. Mais, six mois après le mariage, la dot, non encore payée, avait sombré avec les deniers paternels dans la ruine de la manufacture. On pouvait se demander si, au moment où la fiancée engageait ses promesses de fortune, le tout n'était pas déjà singulièrement compromis. Eh bien ! mon père ne voulut pas douter de l'honneur de celle qui avait reçu son nom. Il se trouvait dans

une position terrible, obligé de faire face avec ses seules ressources aux entreprises commencées. C'est à ce moment que ses cheveux ont blanchi. Une augmentation subite sur je ne sais quelle valeur lui apporta une aide inattendue. Il sortit victorieusement de cette lutte et, depuis, ses biens ont toujours prospéré. Mais enfin, il avait souffert pour cette femme, il avait porté sans se plaindre le poids de sa ruine, elle le savait, et je la voyais dissiper secrètement, en le trompant, l'or qu'il avait la générosité de lui prodiguer. Je comprenais pourquoi elle avait réduit la somme que je voulais lui offrir ouvertement. Il lui fallait me laisser le moyen de fournir aux dépenses qu'elle dissimulait. J'étais indignée... N'avais-je pas eu tort de lui faciliter ce paiement ? D'autre part, pouvais-je accepter de voir naître par ma faute le trouble et le chagrin dans le ménage de mon père ?... Oh ! être seule, sans expérience, devant de pareils tour-

ments !... Je sentais la fièvre me saisir, ma tête brûlait. Quand le jour revint, il me fut impossible de me lever.

Je fis dire à mon père que j'avais la migraine. Chacun s'empressa. Je refusai tous les remèdes ; personne ne pouvait me donner le seul qui m'aurait fait du bien.

Le soir, je me trouvai mieux. Mon père me dit :

« Tu ne m'avais pas prévenu que tu étais sujette à de telles crises. Si cela se renouvelle, je te ferai consulter. »

Je le laissai dans son erreur. Pauvre père !...

Le lendemain se passa d'une manière assez indifférente. Seulement, le soir, je me rendais dans la salle à manger quand j'entendis mon père dire :

« Ce sont des gens charmants. »

Et ma belle-mère répondre distinctement :

« Et où voulez-vous que je la conduise,

la pauvre enfant, avec ses goûts de pensionnaire et ses airs de couvent? »

Mon entrée dans l'appartement mit fin au dialogue.

Remontée chez moi, je me regardai dans la glace.

« Quel air me trouve-t-elle donc? pensais-je. Des personnes tout aussi distinguées qu'elle ne m'ont jamais fait d'observations à ce sujet. »

Ce furent alors mes vêtements que j'examinai, et je dus reconnaître qu'ils étaient fort simples.

« J'y pourvoirai, me dis-je, je ne veux pas que mon père soit peut-être humilié de me voir si peu au niveau de l'élégance qu'il semble goûter. »

Le lendemain était un dimanche. Accompagnée, à mon grand ennui, par la domestique flamande, je me rendis de bonne heure à l'église, je me réfugiai dans le premier confessionnal que je vis, je repris un peu

de force dans les exhortations du bon prêtre, puis j'entendis la messe et je reçus la sainte communion.

Quand je rentrai, je trouvai mon père qui se dirigeait vers le salon pour lire les journaux.

« Quoi ! tu es déjà sortie ? me dit-il.

— C'est aujourd'hui dimanche, répondis-je.

— Mais, reprit-il, à Paris, il y a des messes jusqu'à une heure. Tu aurais dû te faire renseigner.

— Je le savais, dis-je alors. Mais je tenais à approcher de Notre-Seigneur pour lui demander de vous voir toujours heureux. »

Une surprise mêlée d'une sorte d'émotion passa sur son visage. Il murmura :

« Merci, mon enfant. »

Et il m'embrassa.

Au déjeuner, je m'aperçus que ma belle-mère venait de se lever. Elle était encore

en peignoir, et nous sortîmes de table à plus d'une heure. Un dernier espoir me restait.

« Elle est enrhumée, » me disais-je.

Quand je me trouvai seule avec les enfants, je pris la petite fille sur mes genoux.

« Odile, lui dis-je, est-ce que tu ne vas jamais à la messe? »

Elle se mit à rire.

« A la messe! répondit-elle. Ah! mais non, grande sœur, j'aime bien mieux aller aux Tuileries. »

Le petit garçon avait entendu la question, il accourut.

« Moi, j'y suis allé une fois, dit-il. C'est bien amusant quand tout le monde baisse la tête. »

La petite fille se redressa.

« Je veux y aller alors, cria-t-elle. Si maman ne veut pas m'y conduire, j'irai avec ma bonne.

— Ta maman refuse donc de t'y mener? demandai-je encore.

— Elle n'y va jamais, dit le petit Paul, elle va toujours au bois. »

Madame, je ne puis vous dire l'effet que me fit cette révélation. A côté de ces deux innocents, tristes victimes de l'impiété de leur mère, se dressa devant moi l'image de mon père, abandonné à l'influence de cette femme sans conscience. Je posai à terre ma petite sœur, je courus dans ma chambre et j'éclatai en sanglots. Le matin j'avais demandé à Dieu de rendre mon père toujours heureux. Il me semblait que je venais d'entendre sa réponse. Je lui jurai d'être la gardienne de ce bonheur et de lutter sans relâche contre tous les maux qui menaçaient ce père chéri, et dont le plus terrible, l'indifférence religieuse, l'avait déjà frappé.

Les paroles de ma belle-mère, avec leur pitié dédaigneuse, ne me quittaient pas l'esprit. Dès le lundi matin, je me rendis au

Louvre, et j'achetai des vêtements d'un goût très-discret mais d'une parfaite élégance. Le soir, plusieurs personnes devaient partager notre dîner. Je me fis coiffer et habiller avec soin, je mis quelques bijoux venant de ma mère, et je descendis au salon où, déjà, se trouvaient les invités.

Quand j'entrai, les regards de mon père et ceux de ma belle-mère valurent une exclamation.

Je n'avais cherché qu'à tenir convenablement ma place au milieu des habitudes de notre maison. J'avais, sans y songer, dépassé mon but, et je venais de toucher deux amours-propres contraires. Mon père était radieux. Il se hâta de me présenter à chacun en répétant : « C'est ma fille aînée » avec un accent d'orgueil joyeux qui m'allait au cœur. M[me] Vangaramenghen était pâle, elle avait les lèvres serrées, elle me jetait des regards presque menaçants. Tout d'abord, je me sentis confuse, presque repen-

tante. Je me rappelai le conseil de Mme de Lussieu : « Gardez-vous des séductions de la vanité. » Je sentais ces séductions se présenter. Je fus au moment de me renfermer dans un silence complet. Mais, comprenant qu'effacer Mme Vangaramenghen c'était déjà la vaincre, je mis mon cœur plus haut qu'une misérable jouissance de vanité ou qu'une défiance exagérée, et je me laissai être moi-même sans hardiesse comme sans contrainte. Puisque l'occasion m'en était donnée, je voulais que mon père sût qu'une femme chrétienne ne le cède en rien à une femme sans foi, même dans ces choses extérieures que le monde recherche et que Dieu ne défend pas quand elles demeurent dans une juste mesure.

Je réussis, paraît-il, car la vieille Mme de Paulus dit tout à coup :

« Mon cher Monsieur, je vous tiens pour le père le plus favorisé des cinq parties du monde. »

Mon père lui répondit en lui baisant la main :

« Je voudrais vous appeler bonne, et j'ai la grande joie de ne vous trouver que juste. »

Ma belle-mère se leva sur-le-champ et se mit au piano. Personne ne m'avait encore demandé si j'étais musicienne. Je me contentai donc d'écouter et d'applaudir.

Mme Vangaramenghen ne sut pas même dissimuler sa colère. Le lendemain, elle me dit :

« Eh bien! si *vos* religieuses vous voyaient?

— Et quand elles me verraient? lui répondis-je. En quoi suis-je coupable?

— Oh! en rien, reprit-elle. Je veux dire seulement que vous vous émancipez vite et volontiers. »

A partir de ce moment, il y eut entre nous quelque chose d'inavoué, d'indéfini. Vous savez comment, dans l'atmosphère, on

sent approcher un orage. J'éprouvai la même impression, et, malgré tous mes efforts, il me semblait impossible qu'un choc tardât à se produire.

Il vint encore plus tôt que je ne le supposais. Le vendredi suivant, mon père reçut à déjeuner deux banquiers qu'il connaissait peu et tenait à traiter avec cérémonie. Je m'étais informée du menu, voulant prendre mes précautions. Soit erreur véritable, soit calcul, on m'avait trompée. Le déjeuner tout entier se composait d'aliments gras. Je refusai donc les mets qui me furent servis et dis tout bas au valet de chambre de me faire préparer un œuf. Ma belle-mère avait l'oreille au guet, elle saisit l'ordre que je donnais et dit tout haut :

« Voici la première fois qu'à notre table nous recevons un pareil affront. »

Cette femme est la ruse même. J'avoue que je ne suis pas capable de la suivre sur ce terrain. Je devine bien ses méchancetés :

mais je ne sais pas les prévenir. L'accent avec lequel elle disait *nous* ne pouvait m'échapper. Elle voulait que mon père entrât de force avec elle dans le rôle d'offensé. Mon père, mortifié de ce qui se passait devant ces deux étrangers, me jeta un regard très-mécontent. Je crus que les larmes allaient me gagner. Pendant que je mangeais l'œuf que j'avais demandé, ma belle-mère me dit encore deux ou trois paroles mordantes.

Je répondis simplement :

« Je regrette beaucoup, Madame, de ne pas pouvoir me conformer à vos désirs. »

Après le déjeuner, mon père emmena ces messieurs dans son cabinet; ma belle-mère et moi, nous restâmes donc en tête-à-tête. Elle me dit âprement :

« Mademoiselle, je vous prie, une autre fois, de ne pas chercher à nous donner des leçons devant témoins. »

Je lui répondis en me serrant les mains

tant je prenais sur moi pour conserver une voix calme :

« Madame, je n'ai pas cherché à vous donner des leçons, j'ai seulement rempli un devoir. Je n'avais pas la liberté de violer ma conscience, et vous aviez parfaitement celle de faire servir des mets différents. »

Ne voulant pas continuer la discussion, je remontai chez moi. Deux heures plus tard, mon père me fit appeler. Je suppose que M[me] Vangaramenghen cherchait à l'exciter contre moi, car, pendant que je descendais, j'entendis qu'elle disait :

« Ah ! mon pauvre ami, vous n'êtes pas au bout. »

Puis la porte du cabinet de mon père se referma, et, quand j'entrai, je le trouvai seul.

Il avait l'air très-courroucé ; mais, en voyant mon visage où les larmes avaient laissé des traces, il se contenta de hausser les épaules et me dit :

« Pour une fois en passant, tu aurais bien pu faire comme les autres.

— Mon père, dis-je, si, pour une fois en passant, quelqu'un me proposait de grandement vous offenser, que devrais-je répondre? »

Madame, je ne puis vous dire le changement que ces simples paroles produisirent en lui. Il me regarda fixement, puis se tourna brusquement vers son bureau. Il était très-ému et voulait me le cacher. Au bout d'un moment, il me dit du ton le plus affectueux :

« Vois-tu, ma femme n'y avait sans doute point songé. Tout cela n'est guère dans nos habitudes. Mais, sois tranquille, mon enfant, ce qui s'est passé ce matin ne se renouvellera pas. Je vais donner moi-même des ordres au maître-d'hôtel. »

Je me jetai dans ses bras et je fondis en larmes.

« Qu'as-tu? s'écria-t-il.

— C'est que suis heureuse.

— Ah! dit-il en riant, si tu pleures de joie, c'est très-bien. »

Voici comment se termina la première lutte. Je bénis Dieu de tout mon cœur, mais vous comprenez dans quelle irritation ce dénoûment fit entrer ma belle-mère.

Dès lors, il fut bien avéré qu'il y avait dans la maison deux partis opposés. Chaque jour amenait un conflit plus ou moins important. Il me fallut refuser de me rendre au salon en l'absence de mon père, devant lequel personne n'aurait osé tenir des conversations trop faciles. Mais, dès qu'il ne se trouvait plus dans le cercle des visiteurs, on reprenait d'étranges libertés. Il me fallut repousser les invitations de celles-ci, les conseils de celles-là. Chère Madame, combien il est menteur ce voile doré jeté sur ce qu'on nomme la société mondaine, cette société brillante, fastueuse, qui nous entoure, qui se mêle à nous sans cesse, qui se com-

pose de gens nés dans nos familles, se disant nos amis! Ah! quand on déchire ce voile, quand on ne fait même que le soulever un peu!... Encore le sens de beaucoup de choses m'échappait-il absolument; mais j'en avais assez compris pour voir que je devais chercher à m'isoler.

Que de fois j'ai pensé à vous! Mais je vous croyais à la campagne. Vous écrire me paraissait difficile. Dans mes visites au Sacré-Cœur, j'étais toujours accompagnée par mon père, et ni moi ni Mme de Lussieu n'osions demander un moment d'entretien plus confidentiel. Dans mes sorties de chaque jour, j'étais suivie par cette fille flamande, dont la discrétion n'était pas à réclamer.

Voici quelle a été ma vie depuis six mois.

J'ai porté cette chaîne à Paris, à Vichy et jusque dans ma propriété de Touraine où nous avons passé près de deux mois.

— Pauvre enfant ! chère petite martyre ! » dit la marquise en attirant la jeune fille dans ses bras. Renée leva le doigt vers les aiguilles fleurdelisées qui s'avançaient inflexibles.

« Laissez-moi finir, dit-elle. J'abrége beaucoup, et pourtant l'heure m'effraie.

Quand ma belle-mère vit que je me faisais respecter de tous et écouter volontiers par mon père, elle changea de tactique. La sape ne lui réussissait pas, alors, tous les jours, elle eut recours à l'assaut. Dès que mon père rentrait de sa maison de banque, elle courait à lui, pleurait à chaudes larmes, et commençait l'exposé d'un nouveau grief contre moi. Les choses les plus indifférentes, dont je ne m'étais pas même aperçue, devenaient matière à récriminations ! Elle terminait toujours en disant :

« Avant que Renée fût ici, nous étions si heureux ! »

Peu à peu, l'ennui et la fatigue obtinrent

ce qui s'était refusé à de faux raisonnements. Après s'être irrité contre sa femme, ce qui redoubla les larmes et les crises nerveuses, mon père finit par regretter le temps où il trouvait autour de lui une tranquillité et un bonheur apparents. Quelquefois il me le fit sentir. Je n'aurais eu qu'un mot à dire pour me venger, car, de ces dix-sept mille francs, empruntés pour huit jours, je n'avais plus entendu parler, et je savais par les enfants que, depuis peu, Mme Vangaramenghen avait acheté une parure de perles. Mais j'avais promis de me taire, et, d'ailleurs, j'aurais trouvé indigne de moi-même d'en arriver à une délation. Ma belle-mère le sentait bien, pour qu'elle osât me traiter de la sorte, en me sachant entre les mains une arme si puissante. Ensuite, je songeais quel chagrin mon père éprouverait, dans quel courroux il entrerait, quelle désunion se mettrait pour longtemps dans son ménage, s'il venait à connaître ce fait misé-

rable ; et je vous assure que j'étais prête à faire tous les sacrifices pour qu'il l'ignorât toujours...

Cependant, harcelé, il avait déjà exprimé plusieurs fois le souhait de me marier de bonne heure. A ce projet, ma belle-mère applaudissait, moi je frémissais. S'il est triste de souffrir dans la maison paternelle, quelle doit être la vie d'une femme malheureuse à son propre foyer ! Bien des fois j'avais examiné mon âme devant Dieu et j'avais reconnu que j'accepterais volontiers de fonder une famille. Mais, alors, le mariage se présentait à ma pensée comme l'union de deux cœurs se portant mutuellement au bien, étant pénétrés l'un pour l'autre de confiance et de tendresse, partageant la même foi et les mêmes espérances. Je m'avouais avec effroi que mon père ne porterait pas si loin ses désirs dans l'époux qu'il me choisirait.

Je supposais que cette grande question

resterait en suspens jusqu'au printemps prochain. Tout à coup, les choses se sont précipitées d'une manière terrible.

Il y a quinze jours, un incident qu'il serait trop long de vous raconter en détail est venu de nouveau nous forcer, moi à lutter, mon père à me soutenir. Il s'agissait des lois dominicales. Cet incident a déterminé subitement notre départ de la Touraine. Mon père et moi, revenus à Paris les derniers, avons trouvé Mme Vangaramenghen dans un tel état d'exaspération que mon père, poussé à bout, a déclaré qu'il voulait me marier sans aucun retard. Il s'est ouvert de sa résolution aux quelques amis qu'il a pu rencontrer dans un moment où Paris ne s'est pas encore repeuplé. Il pensait que ses recherches trouveraient ainsi des auxiliaires.

Hélas ! il n'a que trop bien réussi. Au bout de six jours, il a reçu une lettre d'un banquier d'Anvers lui demandant ma main pour son fils aîné. Ce banquier était préci-

sément l'un des convives devant lesquels j'avais refusé de violer l'abstinence du vendredi. Nous avions rencontré son fils à Vichy. Ce jeune homme est très-bien, sa famille est fort distinguée, sa fortune superbe, son avenir brillant, car son père va lui céder la direction de leur maison de banque. En outre, la demande était exprimée dans les termes les plus respectueux et les plus flatteurs pour moi.

Mon père eut un mouvement de joie. « Je n'aurais pas osé tant espérer, s'écria-t-il. Renée, tu es fiancée. »

Nous étions seuls. Il me tendit la lettre. Je la parcourus et enfin mes regards tombèrent sur la date qui suivait la signature. Il me sembla que des doigts de fer me saisissaient au visage, je vis tous les meubles tourner, j'étendis en avant des mains crispées qui rencontrèrent heureusement la main de mon père, car je ne pouvais plus me soutenir.

« Grand Dieu ! qu'as-tu ? » dit-il.

Et, d'une voix qui parvenait à peine à sortir de mes lèvres, je répondis :

« Je refuse. »

Cette parole jeta mon père dans une colère dont le souvenir me glace encore. Il devint d'une pâleur de marbre. Tandis que j'étais tombée dans un fauteuil où je croyais à tout moment défaillir, il restait devant moi, silencieux, les bras croisés et les yeux étincelants. Enfin, se calmant un peu :

« Veuillez vous expliquer, » dit-il.

M'expliquer ! Pauvre père ! Moins à lui qu'à tout autre, j'aurais voulu livrer le secret de ma décision. Pendant les heures trop rares que nous avions passées ensemble, combien d'idées fâcheuses, d'erreurs et de préjugés n'avais-je pas découverts en lui ! Hélas ! j'avais dû m'avouer qu'à la suite de cette femme trop aveuglément aimée, il était descendu déjà bien loin dans l'oubli de son âme et de Dieu. Moi

seule, avec beaucoup de temps, je pouvais réagir contre cet entraînement déplorable, je pouvais, goutte à goutte, faire tomber la vérité dans ce cœur qui n'était pas si endurci, qu'à la longue il ne se laissât un peu pénétrer. Si je m'éloignais, c'était abdiquer toute influence, c'était renoncer pour toujours à l'espoir de ramener mon père dans la voie du bien. Tant de fois je m'étais promis de ne jamais faillir à cette tâche ! Les reproches de mon père pouvaient me briser, mais ma foi et mon cœur parlaient encore plus haut que sa colère.

Je lui répondis :

« Je ne veux pas me marier à l'étranger.

— Folie ! dit-il, en haussant les épaules. Il n'y a pas six mois, vous étiez encore enfermée entre les quatre murs d'un couvent et voilà que vous allez ruiner votre avenir par suite de vos sympathies pour telle ou telle contrée ? »

Il se mit à marcher à grands pas ; puis,

tout à coup, se tournant vers moi, il dit : « Vous reviendrez sur cette sotte idée.

— Non, jamais, » répondis-je.

Mon accent, probablement, ajoutait à mes paroles, car mon père se plaça de nouveau immobile devant moi. Enfin il me dit : « Montez dans votre chambre et veuillez y rester jusqu'à demain, midi. Vous me donnerez alors une réponse définitive. Mais, si vous persistez dans votre refus, comme je veux (et il appuya sur ce mot), je veux que d'ici à quelques semaines vous soyez mariée, vous ne vous en prendrez qu'à vous s'il vous faut accepter un parti moins avantageux que celui-ci. »

J'inclinai la tête et me levai en chancelant.

Le lendemain, à midi, je descendis chez mon père.

« Eh bien ? dit-il.

— Ah ! de grâce ! m'écriai-je, ne me demandez pas de m'expatrier.

— C'est bien, reprit-il, je vais répondre que toutes les considérations sérieuses et la volonté d'un père n'ont pu l'emporter sur les attraits que recèle Paris. »

Puis il ajouta d'un ton glacial :

« Je ne connaissais pas encore bien votre caractère et je me demande si je n'ai pas été trop lent à croire que, plus d'une fois, les autres aient pu en souffrir. »

Oh ! que cette parole me fut cruelle ! Mon père inclinait vers mon accusatrice, il regrettait de s'être montré juste envers moi, alors que, par amour pour lui, je m'oubliais moi-même !....

Des larmes roulaient sur les joues de la marquise. Renée poursuivit :

« Au déjeuner, Mme Vangaramenghen n'eut pas la délicatesse de laisser de côté la question agitée entre mon père et moi. Mécontente d'un refus qui éloignait mon départ, heureuse en même temps de l'irritation de mon père contre moi, elle me tour-

menta pendant plus d'une demi-heure, faisant valoir l'un après l'autre, tous les biens que je rejetais. Parler ainsi devant mon père, c'était mettre l'huile sur le feu. Mais voilà qu'au moment où nous sortions de table, on vint annoncer à ma belle-mère la visite d'une de ses amies, la baronne de Grénaff, habituée à s'introduire ainsi familièrement chez elle. Ma belle-mère la rejoignit dans le salon. Elle la mit sans doute au courant de nos orages car, une heure plus tard, mon père me fit appeler de nouveau. Son visage avait perdu son expression courroucée.

« Allons, dit-il, voici un nouveau prétendant que je t'annonce, mais il est loin de te présenter les mêmes avantages que le premier. Mme de Grénaff a un neveu, âgé de vingt-quatre ans, fort bien, dit-elle, spirituel et parfaitement élevé. Il habite ordinairement la campagne qu'il aime beaucoup, ce qui dénote des goûts tranquilles. Il se plaît aussi à Paris où les meilleures relations lui

sont acquises. Il est de très-bonne famille mais ne possède pas de fortune. Mme de Grénaff a avoué à ma femme que, frappée de la merveilleuse analogie que tes goûts et ton caractère offrent avec ceux de son neveu, elle avait souvent rêvé de vous voir unis ; mais la différence de dot lui faisait craindre par délicatesse de nous entretenir de cette pensée. Cependant, enhardie par les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons, elle vient de nous confier son désir. Je veux bien surmonter la répugnance que j'éprouve à te marier à un homme sans fortune, mais, remarque-le, tu ne triompheras pas si facilement des privations que tu rencontreras dans une position amoindrie par ta faute.

— Je ne tiens pas à l'argent, murmurai-je.

— Alors, je vais écrire à quelques personnes dont Mme de Grénaff m'a donné l'adresse. Si les renseignements me conviennent, j'inviterai la baronne à faire venir son neveu et à te le présenter. »

Il sortit de mes lèvres un *oui* qui me fit frissonner. Il me sembla que, par cette parole pourtant soumise encore à bien des conditions, je venais de lier ma vie. Mon père m'embrassa et me dit :

« Ne sois pas si effrayée, je n'engagerai ma parole et la tienne que lorsque nous aurons vu M. de Montpollin. »

Les renseignements demandés sont arrivés promptement. Mon père m'a remis les lettres. Elles se ressemblent toutes. Elles vantent l'esprit de ce jeune homme, affirment sa bonne réputation et s'étendent particulièrement sur sa parfaite éducation. Ces mots : « courtoisie, manières exquises, » reviennent à chaque ligne. C'est tout ce que je peux savoir.

— C'est déjà quelque chose, dit la marquise. Ordinairement, une grande délicatesse dans les procédés suppose un peu de cette même délicatesse dans les sentiments. Cependant, aujourd'hui, on interprète quelquefois

si étrangement ces mots : éducation parfaite !

— Hélas ! c'est ce que je pense, soupira la jeune fille. Et, pourtant, de cet homme complétement inconnu je serai la fiancée demain ; car, d'après ce que l'on dit, son extérieur ne doit pas être si défavorable qu'à première vue j'aie lieu de repousser son alliance. »

Tout à coup, fondant en pleurs :

« Quel mariage ! s'écria-t-elle, quel mariage ! oh ! si je pouvais fuir, me réfugier au Sacré-Cœur ou dans mon château !... »

Elle ferma un moment les yeux comme accablée, puis elle reprit :

« La Providence, en laquelle je me confie, ne m'abandonnera pas.

— N'en doutez pas, ma pauvre enfant ! dit Mme de Valbret.

— Déjà, dit Renée en joignant les mains, je regarde comme un bienfait du ciel que cette entrevue si décisive ait lieu chez vous et sous vos yeux.

— Sous mes yeux ? Chez moi ? Que voulez-vous dire, mon enfant ?

— Quoi ! s'écria Renée au comble de l'étonnement, vous ignorez que ce soir, chez vous, nous devons rencontrer Mme de Grénaff et ce M. de Montpollin ?

— Eh bien ! ma fille, dit la marquise, rendez grâces de ceci à Mme de Broz. Elle m'a fait consentir à recevoir Mme de Grénaff et un sien parent dont je n'ai pas même demandé le nom. Mais je ne savais pas qu'elle eût adressé une invitation à votre famille. Est-elle prévenue que ce jeune homme vous recherche ?

— Non, certainement. Mme de Grénaff et mon père ont voulu profiter d'une rencontre fortuite.

— Mme de Broz vous connaît donc ?

— Beaucoup. M. de Broz est parent éloigné de mon père. Ils ont toujours conservé ensemble des relations et, quand Mme de Broz a passé par Paris pour se rendre dans sa

famille, elle a fait de la musique avec Mme Vangaramenghen et avec moi.

— Tout s'explique.

— J'ignorais alors qu'elle fût votre nièce. C'est cette invitation, reçue hier, qui m'a fait connaître votre retour à Paris et pour venir vous trouver, j'ai pu heureusement profiter de la présence d'une de mes cousines de Belgique. Ce n'était pas au milieu d'une brillante réunion que je voulais vous revoir d'abord. Il me fallait être seule, parler du passé joyeux, du présent redoutable, vous ouvrir mon cœur.....

— Ah ! chère enfant, que vous avez bien fait !

— Ma cousine est bonne, continua Renée, elle me gardera le secret. Elle m'a conduite à la chapelle du Jésus et doit revenir m'y chercher. Je vous quitte, chère Madame, je suis déjà en retard. »

La marquise sonna.

« Attendez une minute, Renée, dit-elle, je vais vous faire accompagner.

— A quoi bon ? la chapelle est si près !

— Non, dit Mme de Valbret, tandis que la jeune Bressoise se montrait discrètement, voici ma femme de chambre que je mets à votre service. »

Et, serrant une dernière fois la jeune fille dans ses bras :

« Renée, dit-elle, que Dieu soit béni pour me permettre de veiller un peu sur votre avenir! Quoi que l'on fasse, quoi que l'on dise, souvenez-vous (je vous le recommande au nom de notre chère Fanny, ma sœur d'affection et votre seconde mère), souvenez-vous, dis-je, de ne laisser surprendre aucune réponse avant que je vous donne mes avis. Ce soir je prendrai à part ce jeune homme, je le ferai causer et, avec ma vieille expérience, je distinguerai bientôt quelles sont ses idées et ses habitudes. Pour vous, renfermez-vous dans ces simples paroles : « Je répondrai

demain. » Adieu, mon enfant chérie, au revoir dans quelques heures.

— Ah ! dit Renée, je m'en retourne le cœur presque léger. Vos paroles soulèvent ce poids qui m'étouffait. Je ne suis donc plus seule devant l'angoisse et peut-être le danger. Maintenant que votre affection se dresse à côté de moi, j'espère !... »

Ses yeux étaient encore mouillés de larmes, mais un sourire passait sur ses lèvres, quand elle quitta Mme de Valbret.

VI

UNE VISITE.

Devant l'embarras de choses multipliées qui s'enlacent, se pressent et semblent au moment de se heurter dans quelques instants insuffisants pour les contenir, quel est le parti le plus salutaire à prendre ? C'est, assurément, de conserver toujours un grand calme et de n'agir que peu à peu avec une sage mesure. De même que, sur certaines plages, dans ce que l'on croirait tout d'abord n'être qu'un pêle-mêle de rochers, un rayon de soleil suffit à montrer un chemin facile à suivre : ainsi, la lumière de l'ordre, en éclai-

rant un esprit attentif, lui fait trouver, au milieu d'entreprises confuses en apparence, la voie par laquelle on peut marcher d'un pas sûr et atteindre heureusement, un à un, tous les buts vers lesquels on se dirige. L'action réglée, tranquille, mais incessante! c'est le caractère que présentent les opérations divines au sein des mondes vivants et harmonieux ; c'est aussi, dans un esprit humain, le signe d'une vraie liberté, d'un jugement sérieux et d'un respect trop rare pour cette richesse suprême qu'on nomme le temps.

Cet art de gouverner chaque heure de la vie peut être un don spécial fait par la Providence à une nature privilégiée; plus souvent, il s'acquiert. En vivant, c'est-à-dire en voyant tomber des illusions, l'âme s'instruit, s'affermit, se débarrasse d'une foule de vains désirs; elle est comme un terrain où les orages, de temps en temps, arrachent ce que les tièdes brises ne parvenaient pas à enle-

ver. L'ordre prend alors racine dans ce terrain dégagé; et, s'il peut croître librement, il ne tarde pas à produire des fleurs et des fruits admirables.

La marquise de Valbret avait toujours eu un sentiment profond de cette vérité. En la méditant souvent, elle était arrivée à posséder si bien l'intelligence de la vie, que, non-seulement elle utilisait chaque instant, mais encore elle savait l'amener à produire son résultat le plus fécond. A vrai dire, cette direction attentive de soi-même suppose un grand esprit d'abnégation, car elle ne laisse place ni au caprice, ni à un repos exagéré. Toutefois, l'œuvre n'est pas si aride qu'on pourrait le croire. La paix du cœur, la connaissance joyeuse des œuvres accomplies, les espérances éternelles se cachent sous l'apparence un peu rude du sacrifice : et, peu à peu, les fruits ainsi obtenus deviennent si doux, qu'on oublie les quelques épines au travers desquelles on doit les cueillir.

Mme de Valbret était attendrie, ébranlée, par les touchantes confidences qu'elle venait de recevoir; en outre, elle était très-fatiguée par les visites que, dans un lointain quartier, elle avait faites à ses pauvres, chez lesquels, bien souvent, elle se présentait, vêtue pauvrement elle-même pour trouver plus facilement le chemin de leur confiance et mieux garder l'anonyme demandé par sa foi et son humilité. Quelques heures seulement devaient s'écouler avant que, redevenue la grande dame à la fois gracieuse et magnifique, elle ouvrît ses salons où dix générations illustres avaient passé, léguant à leur dernière descendante leur courtoisie avec leur dignité. Cependant, elle ne s'assit, elle ne pencha la tête sur sa main qu'afin de réfléchir un moment. Quand Mlle Vangaramenghen était venue la surprendre, elle suivait une idée : elle revint à cette idée aussitôt qu'elle se retrouva seule, fortifiée dans son projet par la pensée que, si faible qu'il

parût, un acte de bonté attirerait la bénédiction divine sur la grande question qui devait se résoudre le soir même : ainsi voit-on des vapeurs légères monter vers le ciel pour retomber ensuite en bienfaisante rosée.

Au bout de quelques minutes, la marquise se leva donc en murmurant :

« Oui, cela vaut mieux. De cette manière, rien ne me sera dissimulé. Dans un cœur, même parfait, l'amitié n'est pas toujours clairvoyante. Un regard jeté dans l'intérieur d'une famille en dit souvent plus long que bien des explications. Je ne dois pas laisser échapper l'occasion que j'ai de faire cette démarche. Si, comme je le crains, nous échouons près de mon beau-frère, je saurai mieux de quel côté tourner de nouvelles recherches, ayant pu juger par moi-même du milieu dans lequel ce jeune homme a vécu. »

Elle quitta son peignoir et reprit les vêtements qu'elle avait déposés en rentrant. Puis elle sonna. Le valet de chambre parut.

« Servez-moi sur-le-champ un peu de Malaga et quelques biscuits, dit Mme de Valbret.

— Eh quoi! s'écria le vieillard en joignant les mains, Madame la marquise retourne chez ses pauvres!... Si loin!... A la nuit!...

— Ne vous tourmentez pas ainsi, Pierre, dit Mme de Valbret. Je ne vais que chez des voisins. Hâtez-vous de m'apporter ce que je vous demande. »

Ces mots rappelèrent le valet de chambre à son empressement accoutumé; car, en voyant sa maîtresse reprendre à cette heure tardive les livrées de la charité, son regret avait totalement paralysé son zèle. Il reparut bientôt, portant un flacon et des gâteaux sur un plateau d'argent où les écussons des Valbret et des Rocheguimier unissaient leurs merlettes.

« Madame la marquise dînera donc plus tard aujourd'hui? soupira-t-il.

— A vrai dire, mon bon Pierre, je ne sais pas même si je pourrai dîner.

— Madame ne dînera pas !... »

La voix de Pierre ne soupirait plus, elle gémissait.

« Dans tons les cas, reprit la marquise, je serai certainement de retour avant l'arrivée de Mme de Broz. Vous direz à Françoise de me préparer la toilette que je lui ai désignée. »

Elle mangea deux biscuits, puis elle retira de son secrétaire le portefeuille qu'elle y avait placé et sortit, suivie par le regard désolé de son vieux Pierre.

« Comme il fait noir ! se disait-elle en marchant. Je le regrette. J'aurais mieux aimé voir tout cela au grand jour. »

Elle prit la rue Velpeau, tout illuminée par les reflets éclatants de l'étalage voisin, et s'engagea dans la rue de Babylone, ainsi nommée par contraste, sans doute, car cette rue est trop paisible pour rappeler les fastes

antiques, et trop bien occupée pour mériter le moins du monde les bibliques réprobations.

La marquise ne fit pas un bien long trajet. Moitié en comptant les portes, moitié en s'aidant des pâles lueurs d'un reverbère, elle parvint à distinguer la maison qui portait le numéro 20, et en franchit l'entrée.

« Monsieur Le Mahouët? demanda-t-elle au concierge.

— Il est sorti, il ne rentrera pas avant sept ou huit heures.

— Mais il y a quelqu'un chez lui?

— Sa grand'mère.

— A quel étage?

— Au quatrième, la porte au fond.

— Merci. »

Et, sans tenir compte du soupir qui, instinctivement, sortit de ses lèvres, elle se mit en devoir de gravir l'escalier. Elle tira doucement le cordon un peu usé qui retombait près de la porte indiquée. Cette porte s'ouvrit pendant qu'une voix de femme disait :

« C'est déjà fini, Monsieur! »

La personne qui parlait ainsi s'interrompit et resta interdite à la vue de la marquise.

« Monsieur Le Mahouët est sorti, paraît-il, » dit celle-ci, qui, dans la pénombre de la porte, n'apercevait que les voiles d'une coiffe morbihannaise.

Le visage encadré dans la blanche auréole s'avança et la marquise jugea qu'il appartenait à une paysanne d'une quarantaine d'années.

« Oui, Madame, répondit la servante, Monsieur est au palais.

— Pourrais-je entretenir un moment Madame sa grand'mère ?

— Je le pense. Veuillez entrer, je vais m'en informer. »

La marquise pénétra dans un vestibule éclairé par une veilleuse. Les murs en étaient ornés de natures mortes dessinées au fusain. Mme de Valbret ne pouvait s'empêcher de

sourire; dans la parure donnée à l'entrée de cette pauvre demeure, elle reconnaissait la main de Xavier de Bois-Rougès dont elle avait souvent encouragé le talent d'amateur.

La servante reparut au bout d'un moment.

« Madame veut-elle bien se donner la peine de me suivre? » dit-elle.

Elle détacha la luciole et précéda Mme de Valbret dans les sinuosités de l'étroit labyrinthe qui portait le nom de corridor. Enfin, elle écarta le battant mobile d'une double porte témoignant du soin avec lequel on avait cherché à préserver du froid la chambre voisine, et demanda :

« Qui dois-je annoncer?

— Mme Geoffroy, » dit Mme de Valbret, se bornant à porter, dans cette circonstance comme chez ses pauvres, le nom de baptême du marquis.

Elle fut introduite aussitôt dans une pièce

assez vaste d'où s'échappait une douce chaleur. Au fond de cette pièce, dans un grand fauteuil à roulettes, une femme était assise ou plutôt étendue. Ses pieds, à jamais immobiles, reposaient sur des tabourets. Une de ses mains soutenait un écran, et, de l'autre, elle protégeait sa vue subitement éblouie par la clarté d'une lampe dont la servante venait d'enlever l'abat-jour.

Elle sourit à la marquise et lui dit :

« Veuillez m'excuser, Madame, si je ne me lève pas pour vous saluer. Vous le voyez, ce n'est pas la bonne volonté qui me manque.

— C'est à moi de m'excuser près de vous, Madame, répondit la marquise en approchant la chaise que la servante lui avait avancée. A cette heure tardive il n'est plus d'autres visiteurs que les amis, et je crains fort d'être indiscrète.

— Otez cette lampe, Anne-Marie : elle nous aveugle, » interrompit l'infirme.

La marquise se dit tout bas :

« Quel contretemps ! tout va retomber dans le crépuscule. »

Mais, heureusement, la Morbihannaise ne recouvrit pas la lampe. Elle la posa sur une haute console, derrière la vieille dame, dont les yeux affaiblis se trouvèrent ainsi délivrés sans que son visage échappât tout à fait aux regards de la marquise.

« Vous n'êtes pas indiscrète, Madame, reprit l'infirme. Vous êtes la très-bien venue à cette heure-ci comme à tout autre. Seulement je regrette de ne pas vous faire un meilleur accueil. Si j'ai bien entendu, c'est à Madame Geoffroy que j'ai l'honneur de parler ?

— Une de vos voisines, Madame, répondit Mme de Valbret. Je demeure rue de Sèvres, tout près d'ici.

— Je m'en félicite, dit l'infirme en s'inclinant légèrement.

— Madame, reprit la marquise, vous voyez en moi une obligée de M. Le Mahouët,

venue pour lui offrir ses vifs remerciements, et s'acquitter près de lui d'une restitution... »

A ce dernier mot, la vieille dame regarda la marquise avec une profonde surprise, puis, tout à coup, une sorte d'angoisse passa sur son visage.

« Madame, répondit-elle, vous faites erreur. Personne ne nous doit rien.

— Je vous demande pardon.

— N'insistez pas... avec moi du moins, reprit-elle d'une voix sévère. Je sais que ma famille n'a aucun débiteur. Si vous avez traité avec mon fils d'une affaire que j'ignore, veuillez prendre patience, vous vous en expliquerez avec lui.

— Je ne peux pas attendre son retour.

— Parlons d'autre chose alors, s'il vous plaît. »

En disant ces mots, l'infirme posa une main sur le bras du fauteuil, et la marquise crut voir que cette main tremblait.

Une immense pitié passa dans son cœur. Il lui avait suffi des quelques mots échangés avec la vieille dame et même du geste par lequel celle-ci l'avait saluée, pour lui faire parfaitement comprendre que ses pauvres vêtements dissimuleraient bien sa fortune, mais ne cacheraient ni son rang ni son éducation aux yeux d'une femme habituée elle-même à des manières exquises. Pour ceux qui la connaissent d'enfance, on ne déguise pas la distinction. Sentant que, sous ce rapport, elle était devinée, la marquise discernait facilement, dans l'émotion née à ce mot « une restitution », l'inquiétude d'une fierté soupçonneuse se demandant ce qu'apportait cette femme inconnue en s'abritant sous le prétexte d'une obligation. Elle se hâta de dire :

« Souffrez du moins, Madame, que je vous apprenne quel objet je veux rendre à M. Le Mahouët. C'est un agenda contenant des cartes et des notes. Il l'a oublié ce ma-

tin dans un omnibus où je me trouvais moi-même. »

Un changement total se produisit sur le visage de l'aïeule.

« Ah ! Madame, s'écria-t-elle, vous avez pris la peine de rapporter vous-même ce portefeuille ! et si promptement ! Combien je vous suis reconnaissante ! »

Elle prit la main de Mme de Valbret et la pressa longuement dans les siennes. Ce serrement de main disait :

« Pardonnez-moi. »

Et le sourire attendri de la marquise répondait : « Noble misère, sois sans crainte. »

« Je n'aurais pas osé solliciter l'honneur de vous voir, reprit Mme de Valbret, si j'avais dû me borner à remettre ce carnet, mais je tenais à exprimer ma reconnaissance à M. Le Mahouët, et, forcée d'y renoncer, je n'ai pu résister au désir de vous féliciter d'avoir un fils si bon, si respectueux pour la vieillesse, si...

— Ah! vous êtes mère! » dit l'infirme dont les yeux rayonnaient. La marquise leva les siens vers le ciel.

« Oui, répondit-elle.

— Étienne a donc été assez heureux pour vous rendre service, Madame? » demanda l'infirme.

La marquise lui raconta quelle aide charitable M. Le Mahouët lui avait donnée le matin même.

« Il n'a fait que son devoir, répétait la vieille dame de plus en plus joyeuse. Je serais bien humiliée si je le supposais capable d'agir autrement.

— Il serait à souhaiter que tous lui ressemblassent, dit la marquise. Mais, il faut l'avouer, la jeunesse actuelle dégénère souvent de ses chevaleresques aïeux.

— Mauvais signe! dit la vieille dame en secouant la tête. Dans ma longue vie, j'ai vu plusieurs fois la société en péril. J'ai remarqué que, toujours, un certain abaisse-

ment dans les manières et dans le langage précédait ou suivait ces funestes moments. A mon avis, le sans-gêne ne peut venir d'une bonne source.

— Et j'ajoute qu'il n'a pas un meilleur résultat, dit la marquise. Quand on respecte bien les autres, on se respecte aussi soi-même, n'est-il pas vrai?

— Parfaitement vrai, répondit l'infirme. Ah! Madame, reprit-elle, que la visite dont vous voulez bien m'honorer m'est donc agréable! Je vous assure que, depuis longtemps, je n'avais pas goûté un si grand plaisir. Hélas! je dois renoncer à l'avantage de me présenter chez vous à mon tour, mais puisque, dites-vous, une courte distance nous sépare, laissez-moi espérer que, de temps en temps, vous me donnerez une petite marque de souvenir.

— N'en doutez pas, dit Mme de Valbret. Je reviendrai souvent, si vous me le permettez. »

Un coup léger, frappé à la porte, les interrompit.

« Entrez, » dit la vieille dame.

La servante bretonne s'avança et murmura :

« Est-ce que Madame ne veut pas prendre son potage ?

— Tout à l'heure, plus tard, Anne-Marie, dit l'infirme du ton avec lequel on repousse une soudaine importunité.

— Non, je vous en prie, dit Mme de Valbret en se levant. Si ma présence se change le moins du monde en indiscrétion, je vais me retirer.

— De grâce, Madame...

— Faites-vous servir alors, » dit la marquise en s'asseyant de nouveau.

Un instant après, la servante reparut, portant une très-petite soupière d'argent dans laquelle fumait le potage annoncé. Elle alluma une bougie et la posa sur la cheminée, de manière à ce que sa maîtresse fût

éclairée sans avoir besoin de recourir à la lueur de la lampe dont elle se plaignait souvent.

Tout en réitérant des excuses à la marquise, l'infirme s'était décidée à manger. Mme de Valbret profitait de la clarté du flambeau pour mieux voir son interlocutrice et les objets rassemblés autour d'elle.

La vieille dame avait dû être d'une beauté remarquable. Les années, les chagrins, les maladies, en courbant cette haute taille, en ridant ce large front, en creusant les lignes de cet ovale encore pur, n'avaient pu enlever au nez sa finesse aristocratique, ni altérer la grâce du sourire sur des lèvres pâlies sans être déprimées, ni éteindre la flamme de deux grands yeux noirs pleins d'esprit et de bonté. Des cheveux d'une blancheur de neige, séparés en simples bandeaux, se cachaient sous une mantille de dentelle noire, et une longue robe de chambre en laine également noire enveloppait un corps visible-

ment émacié. Dans la manière dont l'infirme relevait par moments la tête ou dont elle étendait la main, aussi bien que dans son accent, on sentait comme un vestige de l'habitude du commandement, de ce commandement sérieux et doux qui indique à la fois la femme chrétienne et la dame de qualité. Des vêtements de deuil la couvraient depuis longtemps : ses membres étaient pour toujours voués à la douleur et à l'immobilité : cependant, elle conservait dans tout son être le calme qui révèle le plus vrai, le plus difficile des courages, celui d'une invincible patience.

Pour qu'elle n'eût pas la peine d'étendre la main jusque sur la cheminée, un guéridon était placé à sa droite et supportait une petite corbeille à ouvrage, des livres, et enfin un crucifix, près duquel se rangeaient une statuette de Notre-Dame-des-Victoires et plusieurs photographies. Touchante inspiration du cœur ! A la vieille mère, privée

de tous les siens pendant une longue partie du jour, il fallait au moins l'image des chers enfants qui étaient forcés de s'éloigner; et, de leur souvenir, elle ne séparait pas celui des amis divins qui lui faisaient, eux, fidèle compagnie, l'aidant à porter le poids de l'épreuve, et recevant les vœux sans cesse renouvelés qu'elle leur adressait pour les bien-aimés l'entourant encore ou pour ceux qui, déjà, l'attendaient dans l'éternité.

Sur le guéridon elle avait posé le couvercle de la soupière d'argent. Un rayon de lumière permettait de voir une marque gravée sur la surface brillante. Était-ce un écusson ou simplement un chiffre? La marquise ne pouvait le distinguer, mais deux miniatures suspendues aux boiseries de la cheminée la faisaient incliner vers la première de ces suppositions. Dans l'une de ces miniatures souriait une jeune femme en toilette de cour du temps de Louis XV. Dans l'autre, un gentilhomme portait fièrement le

costume d'amiral. Déjà, la lampe avait montré à Mme de Valbret que le fond de l'appartement était occupé par le portrait en pied d'un homme en uniforme ; mais, forcée de s'asseoir aussitôt, elle n'avait pu l'examiner.

Subissant de plus en plus une influence à laquelle son cœur s'ouvrait joyeusement, elle pensait :

« On dit que le diamant conserve son éclat quel que soit le métal dont on l'entoure. Ce n'est pas juste. On devrait dire que, si le métal est sombre, le diamant brille d'autant plus. Ainsi, la pauvreté a visité cette famille, et je sens qu'elle lui donne une grandeur et des vertus qui s'y trouvaient probablement en germe, mais qui, certainement, ont dû se développer dans l'adversité. »

Elle pensait aussi :

« Dieu veuille que nous réussissions près de mon beau-frère ! car, maintenant que j'ai

pu juger des habitudes de cette maison, j'aiderais volontiers à recevoir l'emploi demandé, mais jamais je n'oserais en offrir moi-même un qui fût subalterne et je n'en connais pas d'autres pour le moment. »

La vieille dame, cependant, avait achevé de prendre son potage. Elle s'excusa encore en disant :

« Combien je suis confuse que le dévouement de cette bonne fille m'ait obligée à me montrer si sans-façon. Elle craignait que je ne fusse fatiguée, car mon fils ne doit rentrer ce soir que vers huit heures, et je l'attends toujours pour dîner.

— Sur ses cartes, qui m'ont guidée vers vous, j'ai vu qu'il est avocat, dit la marquise.

— Oui. Le cher enfant aurait mieux aimé porter l'épée que la toge. Il avait d'abord résolu d'entrer à Saint-Cyr. Mais, il y a dans la vie des circonstances avec lesquelles on ne discute pas... »

Un soupir passa sur ses lèvres.

« Vous avez du moins le bonheur de le garder près de vous, dit Mme de Valbret.

— Ah! Madame, la parole que vous prononcez résume toutes les joies qui me restent. Dieu seul peut savoir l'étendue de la tendresse qu'il témoigne à sa vieille grand'mère... car je ne suis que sa grand'-mère, Madame, vous devez bien le penser. »

La marquise inclina la tête.

« Entre lui et moi, pauvre enfant, reprit l'infirme, il y a deux tombeaux.

— Votre amour maternel ne s'est pas enseveli tout entier, dit la marquise. De chers liens vous attachent encore à ce monde.

— M'y attachent est le mot, car je m'étonne moi-même d'y demeurer. Voyez-vous, Madame, j'ai été comme le vieux chêne bien ébranlé, à moitié mort déjà, mais dont les derniers rameaux pouvaient encore servir à

protéger de pauvres petites plantes. Puis les petites plantes ont grandi, et, à leur tour, elles enlacent si bien le vieil arbre qu'elles l'empêchent de tomber à terre.

— Et, tout en l'enlaçant, elles trouvent en lui leur soutien, répondit gracieusement la marquise Vous avez donc plusieurs petits-enfants ?

— Trois. Mon Étienne, le chef de la famille dans l'acception la plus étroite de ce titre ; le droit d'aînesse, comme toute supériorité bien comprise, confère de rigoureux devoirs ; puis, deux petites-filles, l'une de quinze ans, l'autre de treize seulement. Elles ont dû me quitter, à mon grand regret. A mon âge et avec mes infirmités, je n'aurais pu leur suffire. Leur frère les a placées au Sacré-Cœur.

— Il a très-bien choisi, » dit la marquise, saisissant le sujet qui pouvait le plus facilement faire se manifester les opinions et les goûts de l'aïeule.

Elles parlèrent longuement de l'éducation, passèrent ensuite à des considérations sur la société et les habitudes actuelles, sur le niveau de la piété dans Paris; tous les sujets sérieux et surtout révélateurs furent abordés par Mme de Valbret.

Plus l'entretien se prolongeait, plus la marquise et la vieille dame se sentaient charmées l'une de l'autre. L'infirme, surtout, paraissait si heureuse, que la marquise, malgré sa fatigue, laissait volontiers le temps s'écouler. Enfin, voulant, avant de prendre congé, amener la conversation sur les aptitudes du jeune homme, Mme de Valbret demanda :

« M. Le Mahouët, si distingué, si bon, doit avoir un cabinet très-fréquenté?

— Pas autant qu'il le souhaiterait, dit l'aïeule. Étienne est jeune, peu connu. Comme vous devez le penser, il n'est pas de ceux qui acceptent de plaider toutes les causes. Il veut être convaincu avant de cher-

cher à convaincre. Il souffre facilement du larynx. Puis les incertitudes inhérentes à la profession d'avocat le fatiguent. Il voudrait bien échanger sa position, si noble qu'elle soit, contre une autre plus stable, plus calme, et qui nous permît de mettre dans notre vie une plus grande régularité. Peut-être d'ici à peu de jours aura-t-il réussi. Je l'espère bien, surtout depuis quelques heures.

— Serais-je indiscrète en vous demandant vers quel but nouveau se dirigent ses efforts? J'aimerais à le savoir, pour aider ses tentatives de mes plus ferventes prières.

— Il cherche à obtenir une place vacante au ministère de la justice.

— A-t-il beaucoup de protections?

— Une seule, mais qui sera toute-puissante. La marquise de Valbret de Maulouars, belle-sœur du ministre, promet de s'employer pour lui. Je voudrais le voir rentrer pour lui annoncer cette heureuse nouvelle. Il

n'aurait pas osé porter si haut ses espérances sans l'intervention d'un de ses amis qui s'est chargé de lui obtenir ce magnifique patronage. La marquise désire le voir ce soir même. Et il ne sait rien de tout cela ! Quelles bonnes surprises l'attendent ! Ah ! vraiment, reprit-elle en tendant de nouveau la main à Mme de Valbret, je pourrai dire que cette journée gardait pour moi bien des douceurs sur lesquelles je ne comptais pas... »

Mme de Valbret ne s'étonnait pas en entendant cette femme évidemment fière et discrète (elle l'avait bien vu à la manière dont avaient été repoussées ses premières ouvertures) descendre maintenant dans ces détails. La vive impression de sympathie qu'elle éprouvait devait être partagée, elle le sentait à l'accent pénétré de l'aïeule, et elle savait que, parfois, l'attrait qui pousse deux âmes l'une vers l'autre peut agir plus promptement que l'habitude des relations.

« Je ne désespère pas de faire un jour plus complète connaissance avec M. Le Mahouët, reprit-elle. En attendant je vais demander à Dieu qu'il bénisse son entreprise.

— C'est déjà la bénir que lui donner une protectrice comme la marquise de Valbret, dit la vieille dame. Vous devez le savoir, car le seul nom de cette femme admirable inspire le respect non-seulement dans notre quartier, qui est le sien, mais dans tout Paris. »

La marquise n'avait pas compté sur cette conclusion de ses paroles. Elle essaya de se lever. Mais, il ne lui devenait pas facile d'arrêter ce que, sans le vouloir, elle avait provoqué.

« Elle doit être moins âgée que moi de huit ou dix ans, continua l'aïeule. Je me souviendrai toujours d'avoir longtemps causé avec elle à un bal que donnait M. de Polignac. Elle était alors toute jeune mariée. Elle était belle comme un ange.

— Sous la Restauration ? dit Mme de Valbret saisie du plus vif intérêt. Il y a de cela bien longtemps ! Elle doit avoir, comme nous, vieilli et souffert.

— Je ne l'ai plus revue, dit l'aïeule. Peu de temps après, la conquête d'Alger m'enleva mon mari qui était colonel. Je me retirai alors dans ma famille pour élever plus paisiblement mes enfants. Hélas ! bientôt il ne me resta qu'une fille. Je revins plus tard à Paris avec elle, quand elle fut mariée à M. Le Mahouët. Bien des tristesses nous ont fixés ici, moi et mes petits-enfants ; je ne connais plus maintenant que par ouï-dire les personnes et les choses du dehors. Je sais cependant que cette jeune femme radieuse, favorisée de toutes les fortunes et de toutes les joies, a connu aussi le poids de la croix et qu'elle l'a porté avec un grand courage. Son père et sa mère ont été victimes du choléra. Son mari est mort par suite d'une chute de cheval. Elle avait eu

un fils après douze ans de mariage. Elle l'a perdu aussi, il était Religieux... »

La marquise, les mains jointes et serrées, écoutait, en proie à une poignante émotion. Entendre raconter sa propre histoire, avec une sympathique pitié, par ceux-là mêmes à qui l'on cherche à donner des consolations !... La vie garde parfois de ces rapprochements étranges qui s'accomplissent sous le doigt de Dieu...

La vieille dame reprit :

« On dit que le jeune de Valbret est mort sans avoir jamais fait une faute volontaire. De grandes grâces ont déjà été obtenues sur sa tombe, paraît-il. »

Puis, inclinant la tête, elle ajouta lentement :

« Être la mère d'un saint, ce n'est pas une petite gloire. »

Des larmes qu'il lui fut impossible de contenir, jaillirent des yeux de la marquise. L'infirme se redressa surprise, inquiète...

« Pardonnez-moi, dit Mme de Valbret, c'est parce que... moi aussi, j'ai perdu un fils.

— Mon Dieu ! dit l'aïeule, combien je regrette...

— Oh ! ne regrettez rien ! D'ailleurs vous n'avez pas rappelé un souvenir qui ne me quitte jamais. »

Il y eut un moment de silence. Partagée entre la compassion et la crainte de parler mal à propos, la vieille dame n'osait plus rien dire. Enfin la marquise reprit :

« Vos petites-filles se plaisent-elles bien au Sacré-Cœur ?

— Autant qu'elles peuvent se plaire où leur grand'mère n'est pas. Elles sont si affectueuses ! Voici Thérèse, la plus jeune », dit-elle en tendant à Mme de Valbret une des photographies placées sur le guéridon. Un joli visage, intelligent et mutin, se montra aux yeux de la marquise.

« Et voici ma Cécile, une petite femme déjà par la raison. »

La main presque transparente de l'infirme tendit un second cadre contre lequel un petit objet se heurtait par derrière. Mme de Valbret vit se dessiner un beau et calme visage où les charmes de l'adolescence se nuançaient d'une précoce gravité.

« C'est le portrait vivant de son frère, dit l'aïeule, répondant ainsi sans le savoir à l'impression de Mme de Valbret.

— Elle doit être charmante, à en juger par sa physionomie » dit la marquise.

Instinctivement, elle retourna le cadre pour mieux le présenter en le rendant à la vieille dame. L'objet qui retombait par derrière parut alors à ses regards. C'était un médaillon en lapis-lazzuli sur lequel du sable de diamants formait de petits myosotis. Le geste par lequel la marquise tendait le portrait à l'aïeule s'arrêta brusquement. Mme de Valbret feignit d'étudier le visage de Mlle Le Mahouët tandis que, repoussant le médaillon dans le creux de sa main gauche, c'était lui

qu'en réalité elle examinait. Un court moment lui suffit. Elle prit son parti : il lui fallait absolument le mot de cette énigme. Une idée subite, saisissante, venait de se dresser dans son esprit.

« Madame, dit-elle, oserais-je vous demander si ce médaillon a toujours appartenu à Mlle Le Mahouët ?

— Non » dit l'aïeule. Puis elle ajouta tristement :

« Je voudrais même bien qu'elle ne l'eût jamais possédé puisqu'il lui rappelle une séparation. Pourquoi me faites-vous cette question, Madame ?

— Parce qu'autrefois, il y a un demi-siècle, j'avais offert à l'une de mes amies un médaillon semblable. Pauvre Fanny ! elle n'est plus et je me surprends à la revoir dans tout ce qui me retrace notre amitié d'enfance. Nous étions ensemble au couvent.

— C'est également une amitié profonde que ce bijou symbolise ici, dit l'aïeule.

Cécile l'a reçu d'une jeune fille qu'elle aime tendrement et qu'elle ne reverra sans doute plus. C'était le gage de l'adieu.

— Cette jeune fille n'habite pas Paris ?

— Si, mais ce ne sont pas toujours les contrées qui séparent. »

Elle prit le cadre, le replaça sur le guéridon et rejeta le médaillon par derrière.

« C'est moi qui le mets ainsi » murmura-t-elle.

La marquise tressaillit. L'infirme avait courbé la tête et des pleurs brillaient à ses paupières. Oh ! les larmes du vieillard ! ces larmes que les dernières étreintes de la vie savent arracher encore à un cœur épuisé ! qu'elles sont navrantes !... Mme de Valbret saisit à son tour la main de l'aïeule et, mettant dans sa voix, dans ses regards, tout ce qu'elle put trouver de douceur :

« Tout à l'heure, dit-elle, j'ai pleuré. Et moi, je n'ai pas craint d'avouer la cause de ma tristesse. »

L'infirme posa la main sur ses yeux et, cédant à la fois à son propre entraînement et au charme qu'exerçait sur elle cette sympathique visiteuse, elle murmura :

« J'aurais voulu que mes enfants fussent heureux... »

La marquise se leva.

« Ayez confiance en Dieu, dit-elle. C'est lui qui a mis dans nos cœurs les ineffables sollicitudes de l'amour maternel. La Providence conduit tout, oh ! oui, reprit-elle avec effusion, elle conduit tout, mille fois mieux que nous ne saurions le faire. Adieu, Madame. De ces quelques instants passés près de vous, j'emporte une impression profonde.

— Revenez bientôt, je vous en prie, dit l'aïeule. Jamais, Madame, je ne pourrai vous recevoir assez souvent. Je ne sais pas depuis quand une visite m'avait fait tant de bien.

— Je reviendrai, dit la marquise en souriant, n'en doutez pas. »

Voyant que Mme de Valbret voulait abso-

lument prendre congé, l'infirme sonna pour la faire éclairer. Puis, quand elle eut entendu la porte se refermer, elle sonna de nouveau.

« Anne-Marie, dit-elle, il faudra faire entrer Mme Geoffroy toujours, toujours, entendez-vous bien, même si j'étais souffrante et assoupie. Ne craignez pas dans ce cas de me réveiller... Évidemment elle est comme moi, une victime des vicissitudes de la fortune » murmura-t-elle. Puis elle ajouta :

« Quel dommage que, ce soir, Étienne ait ainsi tardé ! »

Pendant ce temps, la marquise descendait assez péniblement l'escalier dont les lumières étaient rares et mal disposées. Enfin, elle se trouva sous le porche qui donnait accès dans la rue. Au moment où elle allait en franchir le seuil, un jeune homme entra et, entrevoyant dans l'ombre la silhouette d'une femme, souleva son chapeau...

« Il était temps que je sortisse, » pensa Mme de Valbret.

VII

LA SOIRÉE DE LA MARQUISE.

Une jeune femme petite et frêle allait, venait, s'empressait dans l'appartement de Mme de Valbret. Une toilette riche et de bon goût parait cette mignonne créature. On aurait dit qu'une des plus charmantes créations de Greuze s'était animée et, sortant de son cadre fleuri, venait jeter un défi à la beauté des graves aïeules qui la contemplaient en silence du haut des panneaux du grand salon. Sans beaucoup s'occuper cependant de ces solennelles effigies, la jeune femme portait souvent les yeux sur la pendule, étendait un

moment ses pieds devant le feu, puis se relevait, écartait les draperies qui voilaient les croisées et essayait de regarder dans la rue. Enfin, elle sonna. Le valet de chambre, revêtu de sa grande livrée de cérémonie, parut.

« Je n'y puis rien comprendre, dit la jeune femme. Vous m'assurez, Pierre, qu'il était cinq heures et demie lorsque M[me] de Valbret est sortie ?

— A peine, Madame. Et huit heures vont sonner ! Et M[me] la marquise n'a rien pris, qu'un biscuit !

— Mais devait-elle rentrer pour dîner à son heure accoutumée ?

— Hélas ! elle avait bien dit qu'elle se passerait peut-être de dîner aujourd'hui. Elle avait ajouté qu'elle se rendait chez des voisins. Je ne sais pas de qui elle voulait parler ; mais, sans les connaître, ces gens-là, je leur en veux... Peut-on fatiguer ainsi M[me] la marquise, à son âge !... »

Mme de Broz ne put s'empêcher de sourire. Le vieillard était évidemment l'aîné de cette maîtresse tant vénérée et la raison d'âge, qu'il évoquait sans cesse lorsqu'il s'agissait de préserver la marquise d'un souci ou d'une fatigue, lui aurait semblé absolument inacceptable si Mme de Valbret avait cherché à employer cette même raison pour modérer le dévouement et l'activité du bon serviteur.

La jeune femme reprit :

« Si ma tante a parlé ainsi, il ne faut pas vous inquiéter. Un retard prévu n'en est plus un, Pierre. Mouillez, s'il vous plaît, le pied des violettes que j'ai placées dans la coupe du Roi. »

Une véritable gerbe de violettes de Parme s'épanouissait en effet dans la coupe de porphyre que Louis XIII avait donnée un jour à ce même Hugues de Valbret dont saint Vincent de Paul avait serré la main. La jeune femme savait que Mme de Valbret avait une

préférence marquée pour ces modestes fleurs ; et, touchée de la bonté qui réunissait autour d'elle ceux qu'elle avait souhaité de revoir, elle voulait que la marquise pût, à son tour, jouir d'une attention délicate.

Le valet de chambre s'était hâté d'obéir. D'une main tremblante à force de respect il faisait tomber dans la coupe royale les quelques gouttes d'eau qui devaient aider les violettes à conserver leur fraîcheur. Il s'aperçut alors que cette large touffe n'était que la réunion d'une grande quantité de petits bouquets. Il se tourna vers Mme de Broz, indécis, étonné lui-même de la liberté qu'il songeait à prendre. Pourtant, le désir qui le saisissait au cœur était si grand !... Il s'enhardit.

« Madame, murmura-t-il, si j'osais vous prier de me permettre de porter un de ces bouquets dans le petit salon de Mme la marquise !

— Bien volontiers, si vous pensez que

cela puisse être agréable à Mme de Valbret. »

Joyeux, le vieillard saisit le bouquet qui se trouvait près de sa main et se retira, souriant presque aux fleurs qu'il emportait.

« Sont-elles jolies ! murmurait-il. Des violettes de Parme à cette époque de l'année !

Il pénétra dans le petit salon, posa sur un meuble le flambeau dont il s'éclairait et, joignant les mains devant le portrait du jeune moine :

« Mon maître, mon cher ange ! dit-il, cela est bien peu de chose et ce n'est pas même moi qui vous le donne. Ah ! si je savais où l'on en trouve et si je pouvais, vous en auriez tous les jours. »

Il plaça le bouquet sur une des saillies du cadre, puis il resta un moment contemplant le céleste visage sur lequel la clarté du flambeau jetait une lumière pleine de douceur. Enfin, il s'en alla en secouant la tête et murmurant :

« Cela ne m'étonne pas que Madame la marquise n'aime plus que le bon Dieu et les pauvres. »

Cependant Mme de Broz, toujours seule dans le grand salon, exprimait tout haut par moments ses regrets et son impatience.

« Ah! si j'avais su! Moi qui croyais lui ménager une agréable surprise en venant avant l'heure convenue!... »

Elle finit par ouvrir un piano d'Érard placé dans un angle du salon, elle frappa quelques accords, puis, s'asseyant devant le bel instrument, elle laissa ses mains courir sur le clavier : un brillant allegro lui revenait en mémoire. A l'allegro succéda un adagio de Beethoven. Est-ce parce que la gravité de ce nouveau morceau se prêtait mieux à une interruption? Peut-être. Toujours est-il que, pendant que la jeune femme faisait se succéder lentement les notes expressives, une voix dit tout à coup :

« Réellement, c'est admirable. »

Mme de Broz se retourna : la marquise, debout sur le seuil d'une des portes, lui souriait malicieusement.

La jeune femme s'empressa vers elle :

« Ah ! je désespérais de jamais vous revoir.

— Et moi, je n'aurais jamais osé espérer vous trouver ici à ce moment.

— J'avais si peur de céder encore à mes mauvaises habitudes en arrivant cinq minutes trop tard, que je suis venue une heure trop tôt.

— Voyez combien je suis punie de vous avoir crue incorrigible. Mais qu'est-ce donc que cela ? »

La marquise montrait du doigt les violettes dont le parfum l'avait frappée.

« Ce sont beaucoup de petites voix qui disent : Il y a dans ce monde quelqu'un auquel il nous serait bien doux de plaire. »

Mme de Valbret attira vers elle la jeune femme, et, la baisant au front :

« Vous êtes encore meilleure que charmante, » dit-elle.

Mme de Broz, toute couverte de satin et de dentelles, examinait avec une certaine curiosité le négligé de sa parente. Elle finit par dire :

« Ma tante, je voudrais bien savoir où vous avez trouvé ce costume ? »

La marquise ne put s'empêcher de rire. La haute glace du salon lui renvoyait son image. Elle pouvait juger par elle-même de l'impression qui devait saisir Mme de Broz.

« Eh bien ! dit-elle, mon costume est comme votre jeu, un prélude.

— Je me mourais d'ennui.

— Vous avez dîné ?

— Non vraiment. Je ne dîne jamais avant sept heures. Je comptais vous demander le pain de l'hospitalité.

— Quel enfantillage ! Comment, puisque je tardais ainsi, ne vous êtes-vous pas fait servir ? Venez vîte vous mettre à table, je m'habillerai ensuite. »

Pareille à la jeune princesse dont Mme de Grignan nous a laissé le portrait, Mme de Broz savait parler et manger en même temps. Quant à la marquise, ce soir-là, elle ne faisait guère ni l'un ni l'autre. Ses traits un peu pâlis portaient l'empreinte de la fatigue et son regard laissait deviner une certaine préoccupation. La jeune femme en fit la remarque.

« N'ai-je pas été indiscrète, ajouta-t-elle, en vous faisant sortir de vos habitudes tranquilles pour me ménager cette réunion ? Je suis tentée de me faire des reproches...

— Vous auriez grand tort, mon enfant, répondit vivement la marquise. Jouissez sans réserve de votre innocente distraction, et croyez que je suis heureuse de vous donner cette faible marque d'amitié.

— Vous êtes si bonne ! dit la jeune femme avec tendresse. Si j'étais toujours à Paris, vous finiriez par me convertir.

— Que vous êtes folle ! dit Mme de

Valbret en souriant. Si vous étiez vraiment à convertir, Marie, vous ne m'échapperiez pas si facilement.

— Sérieusement, je vais devenir meilleure par charité pour vous. Afin que, lorsque vous entreprendrez mon amendement complet, il ne vous reste pas tant à faire.

— J'accepte, à la condition cependant que vous viendrez passer huit jours en Bresse avec moi, pour que je juge mieux de vos progrès.

— Bien volontiers. Quel plaisir j'aurai à retourner en Bresse! s'écria-t-elle tout en égrenant de ses doigts délicats une grappe de raisin couleur d'ambre. Je jouerai de l'orgue pendant les offices. Votre église a un orgue, je suppose?

— Pas encore.

— C'est vrai, vous la faites rebâtir. Vous lui en donnerez un, n'est-ce pas?

— Certainement.

— J'irai l'inaugurer. Ah! si dans le pays,

je pouvais trouver une autre jeune femme, musicienne aussi…

— Vous en trouverez une.

— Vraiment ! Je croyais vous avoir entendu dire qu'à dix lieues à la ronde, vos voisines étaient d'une affreuse nullité sous ce rapport.

— Je l'ai dit en effet ; mais tout peut se modifier. C'est convenu. Pendant l'été prochain vous viendrez me voir à mon château, et vous vous y rencontrerez avec une jeune femme belle, gracieuse, aimable, à laquelle je déclarerai ne vouloir recevoir que de cette manière sa visite de noce.

— C'est une jeune mariée ?

— Ce n'est pas même encore une jeune mariée.

— Une jeune fille ! Je la connais ?

— Peut-être.

— Que vous m'intriguez ! Ma tante, je lis sur votre front quelque chose de mystérieux. De qui donc voulez-vous parler ?

— Cherchez dans les jeunes filles qui m'entourent. »

Mme de Broz resta un instant immobile, le sourire sur les lèvres, le regard perdu dans le vague, appuyée sur le haut dossier de sa chaise sculptée, tandis que sa main, négligemment posée sur la table, tenait encore un couteau de vermeil. La marquise attachait ses yeux sur elle avec une tendresse presque mélancolique. Elle était si jeune, si jolie, si candide! Mais elle était si frêle, si nerveuse, si délicate en dépit de sa vivacité!

« J'y suis, dit-elle tout à coup. Marguerite de Bois-Rougès...

— Ah! ne vous faites jamais prophète, répondit en riant Mme de Valbret. Vous n'avez pas la moindre disposition pour lire dans le secret des choses. »

Elle se leva et, arrêtant d'un geste la jeune femme qui voulait l'imiter :

« Je vous supplie de ne pas terminer si promptement, lui dit-elle. Voici encore quel-

ques gâteaux auxquels vous n'avez pas goûté. Je resterais à vous tenir compagnie si l'heure ne me faisait craindre d'être surprise bientôt par les premiers invités. Achevez tranquillement pendant que je vais m'occuper de ma toilette. »

Mme de Broz laissa donc la marquise s'éloigner et demeura seule à profiter des attentions de Pierre, qui les lui prodiguait en répétant entre ses dents :

« Madame la marquise n'a rien mangé! A peine un peu de consommé! A peine un petit morceau de chaud-froid! Si elle n'avait pas eu à faire les honneurs du dîner à sa nièce, elle n'aurait rien pris du tout, j'en suis sûr. Quand l'heure où l'on mange d'habitude est passée, l'appétit s'en va. Si Madame la marquise croit qu'elle pourra longtemps se soutenir en se soignant de cette manière!... »

Pendant ce temps, Mme de Valbret laissait la jeune Françoise boucler ses cheveux

blancs et les rejeter en grappes légères. Tout en se prêtant patiemment à ce soin, elle regardait avec une sorte de résignation la robe de velours et les dentelles étalées sur les meubles qui l'entouraient.

« Madame se trouve-t-elle bien ainsi ? dit enfin la femme de chambre en présentant à sa maîtresse un miroir de Venise à pied.

— Parfaitement.

— Madame ne m'avait pas dit quelle coiffure elle voulait. J'ai sorti celle qui est ornée de marabouts.

— C'est très-bien. »

Les derniers nœuds achevaient de se poser quand Mme de Broz fit demander à sa parente la permission de la rejoindre.

« Ah ! ma tante, s'écria-t-elle en entrant, je voudrais toujours vous voir ainsi ! »

Les yeux brillants de la jeune servante exprimaient le même vœu. Sous une parure riche comme le voulait son haut rang, grave et simple comme le demandait moins en-

core son âge que son cœur en deuil, la marquise de Valbret semblait être devenue une apparition majestueuse, telle qu'en rêvent quelquefois les peintres amoureux de la grandeur antique adoucie par l'onction du sentiment chrétien.

« Vous ressemblez à la sainte Monique d'Ary Scheffer, reprit Mme de Broz. Non, je me trompe : c'est à la sainte Félicité de Flandrin.

— Cherchez encore, dit la marquise. En étudiant toutes les écoles, vous finirez peut-être par trouver exactement. »

En parlant ainsi, elle lui tendit une petite clé de cuivre.

« Vous voulez bien me permettre d'atteindre vos bijoux? dit la jeune femme en plaçant la clé dans un meuble d'ébène.

— Et même de choisir ceux que je dois mettre ce soir.

— Ah! que vous êtes aimable! Je vais me livrer à de profondes réflexions. »

Ce fut néanmoins la marquise qui décida pour se borner à moins et en avoir plus promptement fini.

« Allons maintenant au salon, Marie, dit-elle, et tenez-vous pour avertie de ne manifester aucun étonnement et de ne faire aucune remarque, si, de temps en temps, vos invités disparaissent à ma suite, car je me crois appelée à donner ce soir plusieurs audiences particulières.

— Ma tante, je vous assure que vous devenez une énigme vivante. »

Elles s'assirent devant la grande cheminée, dont les reflets empourprés venaient s'ajouter à la clarté des lampes, pour remplir de lumière et de chaleur le vaste appartement. Sous ces rayons se coloraient les tapisseries de haute lisse, et un moment de vie paraissait rendu aux figures héraldiques qui se dressaient, fières et silencieuses, témoins séculaires des joies et des grandeurs de ceux qui s'étaient agités à leurs pieds et

avaient disparu tour à tour, ainsi que font les habitants de ce monde.

« Il faut pourtant que j'achève ma confession, dit la jeune femme en s'étendant nonchalamment dans son fauteuil. Je vous ai fait prévenir que je m'étais permis d'ajouter quelques noms à ceux que vous avez eu la bonté d'accepter. Je vais vous montrer ceux dont le souvenir ne m'est ainsi venu que plus tard. C'est la moindre des choses. »

Elle sortit de sa poche un petit carnet d'ivoire et lut à Mme de Valbret une liste de huit ou dix noms qui s'y trouvait écrite. A chacun de ces noms la marquise inclinait la tête pour approuver. Mme de Broz referma le carnet comme elle prononçait le dernier :

« Vangaramenghen, la famille entière, c'est-à-dire Monsieur, Madame et Mademoiselle. Ah! reprit-elle, je suis sûre que Mlle Vangaramenghen vous plaira. J'y ai beaucoup songé; je me réjouis de vous la présenter. C'est une jeune fille devant

laquelle on éprouve une véritable impression de respect. Elle est pourtant bien simple et bien aimable. Mais je ne sais pourquoi, elle domine rien que par un regard.

— Et ses parents? demanda la marquise.

— Son père est très comme il faut. Sa belle-mère (la jeune fille était née d'un premier mariage) sa belle-mère a un peu le genre à la mode du jour, mais elle est gracieuse, elle reçoit bien, elle est bonne musicienne.

— C'est parfait, dit Mme de Valbret. Je vous loue de toutes choses, mon enfant.

— Il ne faudra plus me reprocher d'être gâtée par mon mari, » reprit la jeune femme en tendant la main à la marquise. Celle-ci serrait dans les siennes cette petite main blanche et nerveuse, quand la porte s'ouvrit et la voix de Pierre jeta solennellement ce nom :

« M. le comte de Vaugrand.

— C'est vous, cher comte !

— Bonsoir, mon vieil ami, » dirent ensemble les deux femmes en faisant quelques pas en avant.

Les réceptions commençaient.

. . . .

Une heure après, le salon de Mme de Valbret offrait le spectacle à la fois le plus noble et le plus gracieux. De toutes parts s'échangeaient des saluts, des paroles aimables, de fines réparties. Des groupes se formaient, se dissipaient, puis se reformaient encore. L'animation commençait à venir sans que la réserve songeât à s'en aller. Dans ce milieu choisi on sentait vivre encore, librement, joyeusement, la vieille urbanité française qui, malheureusement, tend chaque jour à disparaître, emportant avec elle un des charmes les plus purs et les plus salutaires qu'aient goûtés les siècles passés. La petite dame de Broz, radieuse, allait de l'un à l'autre, se félicitant tout haut de la bonne

fortune qu'elle avait de revoir ceux dont elle était souvent séparée. La marquise ne voulait pas abdiquer, même en faveur de sa nièce, le droit de faire accueil à ceux qui se rassemblaient sous son toit, et, comme il arrive presque toujours quand un grand cœur, une belle intelligence et une éducation délicate donnent le ton dans une réunion, chacun se sentait charmé et éprouvait un plaisir d'autant plus doux qu'il était plus calme et plus élevé.

Sur une des sombres draperies des croisées se détachait la blanche figure de Renée Vangaramenghen. L'émotion dont la jeune fille ne pouvait se défendre la rendait aussi pâle que sa robe, et mettait une sorte de flamme dans ses yeux. Quelques rangs de perles, roulés dans ses cheveux bruns, composaient toute sa parure. Cette simplicité relevait encore son admirable beauté. Par moments, la marquise ne pouvait en détacher ses regards.

« La noblesse de son visage n'est qu'un faible reflet de celle de son âme, pensait-elle. Et dire qu'une telle enfant a été sacrifiée! Oui, mais Dieu est fidèle. »

Près de Renée était assise sa belle-mère qui avait parfaitement compris que, chez la marquise de Valbret, une toilette excentrique ne serait pas appréciée. Elle s'était donc bornée à une élégance raffinée sans être hardie. Elle causait avec la personne placée à sa droite, mais d'une manière un peu distraite; ses regards erraient dans le salon; enfin ils se fixèrent sur la porte qu'à chaque instant Renée regardait aussi.

Mme de Broz s'approcha de la jeune fille.

« Je voudrais vous présenter à ma tante, lui dit-elle. Vous auriez dû venir plus tôt. J'aurais souhaité qu'elle fît à loisir votre connaissance. J'attends qu'elle se dirige de ce côté pour vous nommer à elle. Qu'avez-vous donc ce soir? vous êtes pâle comme un lys?

— Je suis un peu fatiguée ; ce n'est rien.

— Elle a voulu sortir tantôt avec une de nos cousines de Belgique, interrompit Mme Vangaramenghen. Et vous savez, chère Madame, qu'une fois lancés dans Paris, les étrangers ne s'arrêtent pas facilement.

— Vous avez trop scrupuleusement rempli votre rôle de cicerone, dit Mme de Broz.

— Mais non, je vous assure » répondit Renée.

Elle se tut : la marquise, continuant à s'entretenir tour à tour avec ses invités, n'était plus qu'à deux pas. Mme de Broz l'appela doucement et, lui montrant la femme du banquier :

« Mme Vangaramenghen » dit-elle.

Le regard d'aigle de la marquise tomba dans les yeux un peu voilés de la brillante jeune femme : celle-ci se sentit mal à l'aise et dut faire un léger effort pour offrir à Mme de Valbret ses hommages et ses remerciements.

« J'ai déjà dit à Mme de Broz combien je lui savais gré de m'avoir procuré l'honneur de vous recevoir, Madame, » dit la marquise d'un ton assez gracieux et en même temps assez froid pour se maintenir dans la simple mesure d'une extrême politesse.

— Et voici Mlle Vangaramenghen dont, également, je vous ai parlé » reprit Mme de Broz.

La marquise se tourna vers Renée. Par ce mouvement elle échappait à l'examen de la belle-mère. De son regard et de celui de la jeune fille sortit un éclair de joie et de tendresse : sur leurs deux visages un large sourire s'épanouit en même temps.

« Voulez-vous me donner la main, Mademoiselle ? » dit Mme de Valbret.

Renée rit tout à fait en mettant sa main entre celles de la marquise. Celle-ci se pencha vers elle et lui dit tout bas :

« Souvenez-vous de ma recommandation.

— Soyez sans crainte, » répondit Renée.

Mme Vangaramenghen, séparée de sa belle-fille par Mme de Valbret, ne pouvait voir le serrement de main ni entendre les paroles qui s'échangeaient. Mais Mme de Broz, stupéfaite, se disait :

« Elles se connaissaient d'avance. Comment cela peut-il se faire ? Ma tante ne m'en a rien dit... et Mme Vangaramenghen ne l'avait jamais vue. Il y a quelque chose là-dessous, c'est certain. »

Tout à coup, une idée jaillit en elle comme une illumination.

« Cette énigme dont Mme de Valbret semble se jouer avec moi ?... cette jeune fille que, bientôt, je dois retrouver jeune femme belle et heureuse ?... J'y suis. Ah ! chère tante, vous conduisez si bien les choses que, sans le vouloir, sans le savoir, je remplis un rôle dans la scène ! J'ai très-bien saisi le mot : « Souvenez-vous de ma recommandation. » Donc, elle comptait voir Renée ce soir. Et c'est moi qui ai fait l'invitation sans l'en

prévenir... Je m'y perds, je m'y perds complétement. C'est égal; quand on tient le fil du labyrinthe, on peut être sûr de marcher dans le droit chemin. A nous deux, chère tante. Oh ! que c'est amusant ! voici la première fois que je me fais diplomate. »

Cette diplomatie était sans doute de trop jeune date pour ne pas laisser échapper un indice révélateur. La pâleur de Renée avait fait place à une rougeur fugitive : ses yeux s'étaient tout à coup abaissés sur ses mains. Entre les soyeuses draperies qui entouraient la porte, venait de s'encadrer le visage de Mme de Grénaff. Derrière elle, se redressant, marchait Alphonse dont la tête, coiffée à la Capoul, se voyait au-dessus des roses trémières qui s'épanouissaient près du front de la baronne. Les yeux de Mme de Grénaff firent en un instant le tour du salon ; aussitôt, tout en répondant aux empressements qu'elle trouvait sur la route, elle manœuvra de manière à gagner le coin où Mme Vangara-

menghen lui faisait signe du bout de son éventail. Elle avait repris le bras d'Alphonse. A mi-chemin, elle trouva Mme de Broz qui s'avançait vers elle.

« Combien je suis charmée de vous rencontrer cette année à Paris ! dit la jeune femme. Je pourrai au moins retourner à Vienne sans crainte, car tout le personnel de l'ambassade m'aurait fait bien mauvais accueil si je n'avais pu donner de vos nouvelles à chacun de ceux que votre départ a contristés.

— Dites-leur que « loin des yeux, près du cœur » est une maxime dont chaque jour je sens la vérité, répondit la baronne avec une voix attendrie. Vous le savez, Vienne demeure dans mes souvenirs comme éclairé par les rayons de ce beau soleil qu'on appelle le bonheur. Mais, avant de parler davantage de ceux que, plus heureuse que moi, vous allez revoir, permettez-moi de vous présenter mon neveu, M. de Montpollin.

— Je remercie Monsieur d'avoir accepté de vous accompagner ce soir » dit la jeune femme en souriant à Alphonse.

Un des mouvements automatiques, si fort en honneur dans la jeune fashion, vint assurer M[me] de Broz que le respect et la reconnaissance du bel étranger ne pouvaient être dépassés.

« Asseyez-vous donc, reprit la jeune femme.

— Je crois voir un fauteuil vide, là, près de M[me] Vangaramenghen, répondit la baronne frémissant à la pensée qu'elle pouvait être empêchée d'arriver de suite jusqu'à son amie.

— Je vous laisse en prendre possession puisque vous en faites choix. Je vous rejoindrai tout à l'heure. »

Alphonse tendait l'oreille pour ne pas perdre une seule des paroles que prononçait M[me] de Grénaff. Les neuf dixièmes des personnes présentes lui étaient inconnues : il

mourait de peur de commettre des erreurs fâcheuses. Enfin, il entendit ces mots solennels, ces mots qui lui ouvraient de si belles perspectives :

« Chère amie, c'est mon neveu. Alphonse, je vous présente à Mmes Vangaramenghen. »

Renée, redevenue pâle, s'inclina. Un charmant sourire se dessina sur les lèvres de la belle-mère.

« Ah! dit-elle, que c'est mal de nous avoir tant fait attendre le plaisir de connaître le neveu de ma meilleure amie! Vous me voyez grandement courroucée contre la baronne, Monsieur.

— Alors je la plains, Madame, répondit Alphonse, car il est des courroux qu'on ne doit pas facilement supporter. »

Mme Vangaramenghen sourit davantage. La baronne lui jeta un regard triomphant, tout en cherchant à rapprocher le fauteuil dans lequel elle venait de s'asseoir.

« Permettez que je vous aide, ma tante »

dit Alphonse. Il poussa le meuble et profita de ce mouvement pour dire dans l'oreille de Mme de Grénaff :

« Je suis ébloui, ma parole. »

Il était sincère.

« Je la verrai à travers l'éclat d'un million, » avait-il dit le matin même à Xavier de Bois-Rougès. En parlant ainsi, il avait compté sans la beauté calme et pure de celle dont il recherchait la main. Son impression fut telle que, pendant au moins six minutes, il oublia le million. La pensée lui en revint alors et lui parut de nouveau fort douce à caresser.

« Je ne vois pas M. Vangaramenghen, reprit la baronne.

— Il est là, à gauche, dans ce groupe où s'agitent sans doute des questions bien intéressantes. Mais je suppose néanmoins qu'il ne tardera pas à revenir près de nous.

— Mon neveu est un rural, un campagnard, un...

— Allons donc ! si j'étais Parisienne, vous humilieriez mon amour-propre national. »

Alphonse renouvela le salut qui peut se traduire ainsi : « Je suis confus... je suis tout de même enchanté... » et il lissa du doigt sa moustache effilée.

« Ma belle-fille, comme Monsieur, goûte volontiers les beautés de la nature, reprit Mme Vangaramenghen.

— Et de la Touraine à l'Anjou, la distance n'est pas telle que les aspects doivent beaucoup changer, » ajouta Mme de Grénaff.

La voie qu'Alphonse cherchait mentalement s'ouvrait par ces mots. Il s'y enfonça résolument.

« Est-ce dans la partie de la Touraine voisine du Baugeois que vous résidez, Mademoiselle ? demanda-t-il en s'adressant à Renée.

— Un peu plus loin, Monsieur, du côté de Chenonceaux.

— Sur les bords du Cher ! aux rivages pittoresques !

— Assieds-toi un moment, mon ami. »

Alphonse s'empressa d'obéir.

« La Touraine est un pays privilégié, n'est-il pas vrai, Mademoiselle ?

— Assurément, Monsieur, il est d'une grande fertilité. »

Pendant que le dialogue commençait ainsi, la baronne, s'abritant derrière son éventail, disait tout bas à son amie :

« Ah ! ma chère !... Ah ! j'en suis malade !... Ce pauvre enfant n'en peut plus... il n'en a pas dîné... J'avais fait venir pour lui des perdreaux de chez Noël, il n'y a pas même touché. »

Ceci ne fut pas entendu par Alphonse qui aurait sans doute trouvé que sa tante avait des défauts de mémoire par trop complaisants.

« Mais c'est qu'il est charmant, murmurait

la belle-mère. Les meilleures manières, beaucoup d'esprit...

— Vous ne voyez rien, vous n'entendez rien.

— Lancez-le donc un peu.

— Je n'ose pas. Songez donc, ici !...

— On peut bien rester sage sans être si fort collet-monté.

— Je le connais. Il vous ferait rire à en mourir.

— Je vous en prie, discrètement, tout bas... Ah ! je voudrais bien que quelqu'un mît un peu le feu dans la réunion. Ne trouvez-vous pas que mes réceptions sont beaucoup plus amusantes ? »

La baronne ne répondit pas. A la suite du général, elle avait jadis fréquenté jusqu'aux demeures royales. Elle avait appris à faire la différence des personnes et des goûts. Ce qui avait échappé à ses désirs n'avait pu fuir son expérience. Dans le salon de la marquise de Valbret elle retrouvait

cette atmosphère large et sereine où la dignité est constante, la gaîté honnête et l'esprit naturel. Quelque chose des splendeurs disparues semblait encore l'envelopper. Contre le sentiment agréable qu'elle en éprouvait, venait s'émousser la pointe d'une aveugle et présomptueuse vanité.

Alphonse, cependant, continuait à s'entretenir avec la jeune fille.

« Ah ! oui, la vie de château est pleine de charmes. Recevoir des amis, jouir d'une liberté qui n'exclut pas l'élégance, chasser comme des Nemrod, être des rois dans un petit domaine... visiter les pauvres, » ajouta-t-il tout à coup. Le souvenir des paroles de sa tante venait de surgir dans son esprit.

Renée leva sur lui un regard profond.

« J'ai toujours pensé que le rôle des châtelains devait un peu ressembler à celui des anges gardiens d'un pays, dit-elle.

— Mais... sans doute, Mademoiselle. Ces

braves fermiers... ces bons paysans... (quel diable de sujet ai-je abordé là! pensait-il)... on fait très-bien de leur prodiguer des secours, finit-il par trouver au fond de son embarras.

— La charité sera le grand remède apporté aux maux de notre époque, continua la jeune fille.

— Certainement, Mademoiselle. Ceux qui possèdent de la fortune ont bien le droit de consacrer chaque année une petite somme aux malheureux.

— Ce n'est pas un droit, c'est un devoir.

— Un devoir, c'est ce que je voulais dire.

— Pouvez-vous me faire une place près de vous deux? » demanda soudain la voix flûtée de Mme de Broz. Mme Vangaramenghen et la baronne auxquelles ces paroles s'adressaient, répondirent ensemble :

« Comment donc ! chère Madame !... »

Alphonse se leva comme un trait, avança le fauteuil que poussait la jeune femme.

« Je vous remercie beaucoup » dit celle-ci, le regardant avec une certaine curiosité. Elle pensait :

« Mme de Grénaff ne devrait pas retenir ainsi son neveu près de Mmes Vangaramenghen. Renée, j'en suis sûre, est mécontente. Si, dans trois minutes, il est encore devant elle, je lui demande son bras et je le promène pendant toute la soirée. »

Tout à coup, une idée lui traversa l'esprit.

« Allons donc ! je suis folle, répondit-elle à cet éclair fugitif. Ma tante est certainement au courant du futur mariage : et, quand je l'ai priée d'admettre ce soir chez elle le parent de Mme de Grénaff, elle a cru qu'il s'agissait du sénateur qui est déjà deux fois veuf et onze fois grand'père. C'est moi qui ai mis l'adresse sur l'invitation envoyée à ce jeune homme. Décidément, il me déplaît... Ah ! mais il m'agace. Que disiez-vous de la duchesse d'Alençon ? »

Par cette question, jetée au travers de ses

réflexions, elle essayait de se rattacher à la conversation que soutenait vaillamment la baronne.

« Je disais que la princesse était bien digne d'entrer dans la famille royale de France.

— Certes, vous avez bien raison. »

Un sourire de satisfaction accompagna cette réponse. Alphonse, n'osant prolonger davantage son entretien, venait de faire quelques pas vers le groupe que Mme Vangaramenghen avait indiqué.

Il n'eut pas le temps de s'en approcher. Un homme de haute taille et d'extérieur fort distingué lui barra le chemin.

« Je vous vois quitter la baronne de Grénaff. C'est vous sans doute, Monsieur, qui êtes M. de Montpollin ?

— Oui, Monsieur.

— Je suis M. Vangaramenghen. Je ne vous savais pas là. Causons un peu ensemble, si vous le voulez bien.

— Je suis tout à vous, Monsieur. »

Ils s'éloignèrent, suivis par le lorgnon d'or de Mme Vangaramenghen et par le regard anxieux de la baronne qui continuait néanmoins à parler à Mme de Broz de tout ce qu'elle avait connu d'Autrichiens et de Bavarois.

Renée sentait son cœur serré par une indicible angoisse. Dans ces quelques paroles banales échangées avec celui auquel on allait lui demander d'enchaîner sa vie, qu'avait-elle appris ? rien. Il avait cette politesse facile que donne la fréquentation du monde et qui reflète, non le cœur d'un homme, mais les usages de son temps. Quelles seraient les révélations de l'avenir ? La pauvre enfant se sentait pareille au voyageur qui s'enfonce dans une forêt obscure dont les abords sont ornés de fleurs et dont les profondeurs cachent peut-être des serpents. Elle tremblait à la pensée que son père interrogeait le jeune homme et que, s'il était

satisfait des réponses, elle allait le voir revenir vers elle, lui demandant sévèrement de ratifier la parole que, sans doute, il aurait déjà donnée. Elle se répétait pour se fortifier elle-même :

« Je parlerai demain, demain seulement, comme je l'ai promis. J'aurai cette dernière énergie. Ayez pitié de moi, mon Dieu ! »

Le secours attendu allait-il donc lui manquer ? La marquise s'était dérobée. Presque au moment où Mme de Grénaff et son neveu étaient entrés dans le salon, Mme de Valbret en était sortie après avoir vu le valet de chambre s'incliner et lui dire quelques mots.

Renée sonde fièvreusement du regard tous les groupes formés autour d'elle. Combien elle voudrait trouver le moyen de fuir le salon joyeux et de se réfugier dans cette chambre où, quelqûes heures plus tôt, elle avait pleuré librement et repris courage et consolation ! M. Vangaramenghen et Alphonse, retirés dans l'embrasure

d'une fenêtre, viennent de faire un mouvement ; ils vont se rapprocher sans doute... Le banquier a serré la main du jeune homme, Renée l'a vu, les voilà qui s'avancent..... Renée croit que toutes les lumières pâlissent, elle penche la tête, son cœur bat à se rompre, elle lève une dernière fois les yeux vers cette porte par laquelle a disparu son soutien, son égide... Rien, mon Dieu, rien !... Mais une main se pose sur son épaule, et une voix qui la fait tressaillir lui dit :

« Me voici. »

Le petit salon, le cher sanctuaire s'est ouvert derrière elle sans qu'elle s'en soit aperçue, et Mme de Valbret est revenue prendre cette place que semble lui léguer l'amie envolée d'ici-bas. Renée se redresse : sur ses lèvres tremblantes passe le sourire avec lequel elle avait dit : « J'espère. »

La marquise s'adresse à Mme de Broz :

« Cédez-moi donc votre place, Marie. Je

n'ai pas encore eu la faveur d'entretenir un moment ces dames. »

La jeune femme obéit, tout en s'étonnant un peu, car elle a bien vu que Mme Vangaramenghen est inconnue à sa tante ; d'autre part, elle sait que Mme de Grénaff n'a pas trouvé complétement le chemin de la confiance et des sympathies de la marquise. Mais Renée dont Mme de Valbret a serré la main, Renée qui est certainement la fiancée mystérieuse, motive sans doute cet empressement. C'est l'instant de pénétrer le secret. Mme de Broz regarde sa tante, regarde Renée, écoute.

« Êtes-vous musicienne ?

— Oui, Madame, mais j'ose à peine le dire près de Mme Vangaramenghen.

— Vous entendez Mademoiselle votre fille, Madame. Elle me révèle votre talent.

— Renée n'a rien à m'envier, Madame. »

Mme de Broz trouve difficile de tirer la moindre conclusion.

« Laissons les choses s'engager, pense-t-elle, je reviendrai tout à l'heure. »

Elle rejoint quelques autres personnes. Presque au même instant, M. Vangaramenghen s'incline devant Mme de Grénaff.

« Je ne vous avais pas encore saluée, Madame.

— Eh bien? dit-elle presque autant des yeux que de la voix.

— Eh bien! je suis très-content.

— Ah!... »

Cette exclamation n'était ni un soupir, ni un sourire, ni une larme, c'était quelque chose qui renfermait tout.

Un serrement de main significatif s'échange entre la baronne et son amie. Pourquoi faut-il que la marquise de Valbret soit assise là, justement près de Renée avec laquelle il devient impossible d'aborder la grande question! Impossible également d'interrompre cet entretien de privilége que prolonge la maîtresse de la maison.

« Décidément, il est des faveurs bien inopportunes, » murmure en elle-même Mme de Grénaff.

Alphonse est resté un peu en arrière, les yeux grand ouverts, respirant à peine, n'osant pas avancer, ne voulant pas s'éloigner... Mme de Valbret raconte à M. Vangaramenghen comment le peintre Rigault fit par surprise un des portraits suspendus dans le salon. Le récit est prolixe. Mme de Grénaff n'y tient plus. D'un signe, elle fait approcher Alphonse, et, pensant réduire le cours des conversations, elle profite du premier instant de répit pour dire à la marquise :

« Madame, je n'ai pas encore eu l'honneur de vous présenter mon neveu. »

Avertie par ces mots que celui qu'elle attendait est près d'elle, Mme de Valbret se retourne... Alphonse réussit mieux que jamais le salut par lequel il lui offre ses profonds hommages...

La marquise ne peut retenir un léger mouvement de surprise. Ses yeux s'attachent sur le jeune homme avec une indéfinissable expression. Enfin, un sourire passe sur ses lèvres.

« Je suis charmée de vous recevoir, Monsieur, » dit-elle.

Un nouveau salut supplée à ce que les paroles auraient eu de trop incomplet.

« Réellement, répète la marquise, je suis charmée de vous recevoir. »

Cette insistance étonne la baronne. Alphonse, lui, n'en est que flatté. Il trouve la marquise admirable. Jamais il ne s'est encore rencontré devant quelqu'un de si imposant.

« Cette femme-là, pense-t-il, c'est une reine !... »

Renée suppose le moment venu où la marquise va trouver le moyen d'engager avec le jeune homme cet entretien confidentiel qui doit faire tomber quelques rayons

de lumière dans bien des obscurités. Mais, à sa grande surprise, Mme de Valbret s'adresse de nouveau à M. Vangaramenghen et, revenant au sujet que la baronne a tenté d'écarter :

« Vous trouvez ce Rigault d'un grand style, dit-elle. Mais, Monsieur, puisque vous aimez les beaux-arts, je pourrais vous montrer mieux encore. Je possède un des Velasquez les plus vantés. Si vous vouliez bien m'accompagner, je me ferais un plaisir de l'offrir à votre appréciation.

— Bien volontiers, Madame, je vous serais très-reconnaissant. »

La marquise prend le bras du banquier.

« Vous serait-il agréable de venir avec nous, Mademoiselle? dit-elle à Renée.

— Oh! oui, Madame, je vous en prie, » répond la jeune fille.

Ils s'éloignent en causant et disparaissent sous la portière du petit salon.

« Il ne manquait plus que cela! dit Mme de

Grénaff consternée. Quand les reverrons-nous maintenant?

— S'il n'y a qu'un tableau, ma chère...

— Pourquoi avoir emmené Renée? Est-ce qu'elle s'occupe de peinture?

— Le sais-je, moi! dit Mme Vangaramenghen en haussant légèrement les épaules. A chaque instant, elle nous fait part d'une science nouvelle. Que je suis contente, chère amie! Vous viendrez tous les deux dîner demain chez moi.

— Bien volontiers, pourvu que tout soit terminé.

— Allons donc! Maintenant que la question de résidence n'apporte pas de difficultés, qu'est-ce qui pourrait entraver nos projets?

— Ah! Madame, dit Alphonse reprenant la place qu'il avait quittée à la vue de Mme de Broz, je vais être bientôt le plus heureux ou le plus infortuné des hommes.

— Ce n'est pas à moi de vous permettre

de vivre ou de vous condamner à mourir, répond en souriant la belle-mère. Je ne suis pas le sacrificateur, je ne suis qu'un augure.

— Madame, apprenez-moi du moins si les présages vous semblent favorables ?

— Comment pourrais-je vous le dire ? Voici la première fois que j'ai à étudier un phénix. »

Alphonse s'incline : il lisse de nouveau sa moustache : il rayonne. Mme Vangaramenghen rit du succès de son compliment. Mme de Grénaff regarde la porte du petit salon toujours impitoyablement fermée. Son amie se penche vers elle.

« Vous ne voulez donc pas le lancer un peu ?

— Non, » répond nettement la baronne.

Cependant, Alphonse a saisi le désir de celle qu'il voudrait tant saluer du nom de belle-mère. Jaloux de gagner de plus en plus ses bonnes grâces, il hasarde quelques mots d'un goût douteux. La jeune femme

étouffe un éclat de rire. Mais la baronne, fronçant les sourcils plus sévèrement que le Jupiter du poète, pousse Alphonse du bout de son éventail et lui dit à voix basse :

« Demain, chez elle, tu lui diras tout ce que tu voudras. Ici, tâche de te taire ou je t'emmène. »

Entre l'invitation et la défense qui lui sont adressées en même temps, Alphonse trouve que sa position devient embarrassante; pour sortir de ce mauvais pas, il se lève et s'éloigne négligemment.

Tout à coup, une main prend son bras. Il se retourne brusquement.

« Te voilà ! »

Cette parole sortit à la fois de ses lèvres et de celles de Xavier de Bois-Rougès.

« Ah ! mon cher !!! c'est donc ici ?...

— Tais-toi, dit Alphonse, je suis au-dessus des nues. Viens un peu plus loin avec moi, nous allons causer.

— C'est que je ne suis pas seul.

— Tu es bon ! ni moi non plus.

— Mais moi, je ne puis pas trop abandonner celui que j'accompagne. Cependant, je veux bien te donner un instant. Laisse-moi lui dire un mot. »

Il fit quelques pas, suivi par Alphonse qui, sans s'expliquer pourquoi, se sentait réjoui et comme fortifié par la présence subite de son cousin. Retrouver tout à coup Xavier pour confident, peut-être pour auxiliaire !... C'était un bonheur saisissant. Xavier aurait fait le tour du salon qu'Alphonse ne l'aurait pas quitté d'une ligne. Toutefois, le trajet fut plus modéré. A une distance assez courte pour avoir permis à Xavier de venir s'emparer de son cousin, se tenait un jeune homme debout et silencieux. Sa distinction et sa douce gravité auraient pu le faire remarquer même au milieu d'une semblable réunion.

« Mon cher ami, lui dit Xavier, je te demande quelques minutes ; je viendrai te

rejoindre tout à l'heure. Excuse-moi, mais il faut que je parle à mon parent, M. Gauthier de Montpollin, que je te présente » ajouta-t-il en se tournant gracieusement vers Alphonse. Et, de la même manière, il dit à celui-ci :

« Un de mes amis, Monsieur Étienne Le Mahouët. »

Chose singulière! Les deux jeunes gens se regardèrent et quelque chose passa sur leurs visages. Ce fut comme un demi-sourire, un peu ironique chez Étienne, dédaigneux chez Alphonse.

« J'ai bien l'honneur de vous saluer, Monsieur, dit Étienne.

— Charmé, Monsieur, charmé de faire votre connaissance, » répondit Alphonse d'un ton qui ne semblait pas demander à poursuivre les relations.

« Comment as-tu nommé ce jeune homme? dit-il à Xavier quand ils se furent éloignés.

— M. Le Mahouët. Est-ce que tu l'avais déjà rencontré ?

— Un fat ! répondit Alphonse en haussant les épaules.

— Lui ! Étienne ! Tu rêves, mon bon ami, dit Xavier ne pouvant exprimer tout haut la pensée que ces paroles faisaient naître dans son esprit.

— Peu importe, écoute-moi. Elle est belle à ravir, son père est très-aimable. Il m'a interrogé sur mes idées, mes goûts, mes occupations. Il a été fort content de mes réponses.

— C'est très-heureux pour toi, répondit Xavier avec un soupir. Ainsi, tu es satisfait ?

— Dis ravi, transporté, illuminé.

— Et le mariage est complétement décidé?

— De mon côté, certainement. »

Xavier sourit.

« Je n'en doute pas, dit-il. Et du sien ?

— Je n'en sais rien encore, mais j'en

suis sûr. J'ai déjà fait ma cour, j'ai été inspiré. J'ai été jusqu'à lui parler du plaisir qu'on éprouve à visiter les pauvres. »

Xavier fit un mouvement, et, regardant sévèrement Alphonse :

« C'est très-bien de dire de belles choses avant le mariage à la condition de les répéter après, dit-il.

— Oh! je t'assure que je la laisserai libre de faire l'aumône si cela lui plaît, pourvu qu'elle soit raisonnable, reprit Alphonse. J'irai même à la messe avec elle. Elle n'aura pas à se plaindre. Tu vois, mon cher, que je suis complétement épris.

— Tant mieux, dit Xavier. Personne ne désire ton bonheur plus vivement que moi, tu le sais.

— Oui, tu es un bon enfant, je t'aime bien au fond.

— Pauvre Alphonse!... soupira M. de Bois-Rougès. Eh bien! reprit-il, pourquoi m'entraînes-tu de ce côté? »

La réponse que demandait cette question n'avait pas besoin d'emprunter le secours de la parole; la vue lui suffisait, lui convenait même, pouvant mieux que toute description analyser rapidement les richesses qui circulaient sur des plateaux d'argent. De son dîner de famille, Alphonse ne croyait pas devoir conclure à un dédain trop prononcé pour ce qui se passait non loin de lui. Il éprouvait au contraire un sentiment de sympathie qui se traduisit par ces mots :

« Prends donc de ce punch frappé, Xavier, il est délicieux.

— Je le veux bien.

— Ah ! voici de nouveau des sandwichs. Elles sont fameuses. Je vais t'en passer une.

— Merci, je n'ai pas faim.

— On a toujours faim pour manger une sandwich. Voyons, laisse-toi tenter.

— Non, te dis-je, je ne prendrai plus rien.

— Anachorète, va !... Mais enfin, mon

bon, reprit-il, tu viens donc de paraître. Voici déjà longtemps que je suis ici, et je ne t'avais pas aperçu.

— Je suis arrivé il y a peut-être un quart d'heure. Ah! j'ai été rudement tenté d'impatience.

— Toi! dit Alphonse en riant. Comment as-tu fait?

— Juges-en. Mon oncle de Bois-Rougès, celui qui habite Rambouillet, nous est venu tout à coup, au commencement de la soirée, voulant nous consulter sur les changements qu'il désire faire subir à sa propriété. J'ai été saisi à l'improviste. Il m'a fallu absolument prendre ma part des examens et discussions. Quelque précision que je voulusse mettre dans mes jugements, mon oncle trouvait toujours le moyen de conclure à un projet différent, et, par conséquent, discutable de nouveau. Je n'osais m'en aller, dans la crainte de le blesser; je ne voyais pas de motifs pour que la conversation eût une fin,

et je pensais à l'inquiétude où ce retard devait jeter mon pauvre ami Le Mahouët.

— Tiens ! dit Alphonse, il est donc bien sensible, ton ami ?

— On n'a pas besoin d'être sensible outre mesure pour se tourmenter dans des circonstances comme celles où il se trouve. Il est pauvre, courageux, habitué à pourvoir seul aux intérêts de toute sa famille ; et je viens le présenter à la marquise de Valbret pour qu'elle appuie sa sollicitation près du ministre, M. de Biran, dont elle est la belle-sœur.

— Il veut être premier président ?

— Non, répondit Xavier mécontent, il veut être un humble et laborieux employé dans les bureaux du ministère.

— Eh bien ! dit Alphonse en s'emparant d'une glace, j'aime mieux que ce soit lui que moi.

— Je ne comprends pas pourquoi tu as l'air malveillant à son égard.

— Il ne me plaît pas », répondit Alphonse un peu sèchement pendant qu'il achevait de vider la blanche coquille tout imprégnée d'un parfum exotique.

Xavier reprit avec beaucoup de douceur :

« J'en suis fâché, surtout pour toi, mon ami. Car, je dois te le dire, je crois que c'est toi qui as tort.

— C'est possible. En attendant, je te serai obligé de ne pas me rapprocher de ce jeune homme que d'ailleurs, ajouta-t-il en se redressant, sa position... »

Xavier sourit.

« Il est d'une famille qui vaut bien la nôtre, dit-il.

— Enfin, mon cher, il ne me va pas.

— Oh ! sois tranquille, reprit le jeune vicomte, je ne tiens pas du tout à vous mettre en contact.

— Je te prie même de ne pas lui parler de moi.

— Quelle sévérité !

— Que t'importe ? puisque je le désire... j'y tiens, je veux que tu me le promettes...

— Ah ! bien volontiers. Mais, tu m'avoueras que, dans tes impressions d'antipathie, tu ne t'arrêtes pas à moitié chemin. »

Alphonse ne répondit pas.

« Tout cela est bien, reprit Xavier, mais je ne puis comprendre comment, depuis que nous causons ensemble, tu n'as pas encore cherché à me montrer ta fiancée. »

Ce mot remit un sourire sur les lèvres d'Alphonse.

« Eh ! puisque j'erre mélancolique, dit-il, ne vois-tu pas que c'est qu'elle est loin de moi ?

— Elle s'est déjà retirée ? Je le regrette. J'aurais voulu la connaître, en parler à ma mère et à Marguerite...

— Eh bien ! mon cher, tu vas être satisfait. Elle est simplement, ainsi que son père, dans les appartements de Mme de Valbret qui a voulu faire admirer à M. Vangara-

menghen un portrait de Velasquez. Je trouve, à te dire vrai, que la marquise de Valbret (une femme qui a un fameux air, j'en suis resté tout muet, ne trouves-tu pas?)...

— Tu as raison, dit Xavier. Et, si tu la connaissais davantage, tu verrais quelle bonté se cache sous cette apparence majestueuse.

— Cela ne m'étonnerait pas. Elle m'a parfaitement accueilli. Mais je te disais que, pour une femme qui a l'habitude du monde, je ne trouve pas réussi d'emmener M. et Mlle Vangaramenghen hors du salon pendant une heure.

— Une heure!

— Il y a plus de cinq quarts d'heure qu'ils sont à regarder le Velasquez et le reste de la collection, je suppose.

— C'est étrange, pensa Xavier, Mme de Valbret ne possède pas de collection... Mon cher Alphonse, reprit-il, je te demande de me présenter, dès que tu le pourras, à la

famille qui va devenir la tienne. En attendant, je te quitte, car je ne puis rester plus longtemps loin de M. Le Mahouët. Quand la marquise reparaîtra, je conduirai Étienne près d'elle. Je pense que notre entretien ne sera pas bien long et que, tout en me montrant parfait ami, je pourrai trouver aussi le moyen d'être fidèle cousin...

— Oh ! j'ai été content, quand je t'ai aperçu !...

— Moi aussi. Ce matin, j'étais loin de me douter que je serais témoin de l'entrevue solennelle.

— A tout à l'heure.

— Bien entendu.

— Tiens ! regarde donc ma tante : elle est en arrêt sur la porte qui a vu passer la marquise et Mlle Renée.

— Comment ! dit Xavier en riant, c'est ainsi que tu parles de ta médiatrice, de ton bon génie !...

— Oh ! mon cher ? (et, pour le retenir, il

lui prit le bras) devine de quoi s'est composé son festin de bienvenue.

— Laisse-moi, dit Xavier, ces jours-ci tu auras le loisir de me raconter tout cela, et je veux absolument retourner près de M. Le Mahouët.

— Plus qu'un mot… »

Ce mot n'eut pas le temps d'être prononcé. La tenture qui recouvrait la porte du petit salon se souleva et Mme de Valbret parut, tenant Renée par la main. La marquise souriait, la jeune fille paraissait avoir les yeux humides, elle était très-émue, mais quelque chose de joyeux se trahissait dans cette émotion. M. Vangaramenghen, qui les suivait, les quitta dès qu'il fut rentré dans le salon et s'enfonça dans les groupes de causeurs qui se trouvaient proches, laissant ainsi à la marquise le soin de reconduire Renée près de sa belle-mère.

En les apercevant, Alphonse oublia le

mot qu'il voulait faire entendre à son cousin et dit vivement :

« Xavier, les voilà ! »

Xavier se retourna, vit Renée... il éprouva comme un choc.

« Elle !... » murmura-t-il.

Quoi ! c'était cette jeune fille à l'ardente prière, aux larmes éloquentes, cette jeune fille dont l'âme profonde se reflétait jusque dans une chaste et poétique beauté, c'était elle dont on allait consacrer la vie à ce jeune homme incapable de comprendre une idée sérieuse, étranger au moindre dévouement, insouciant de tout, même du salut de son âme !... L'indifférence et la légèreté des temps modernes savent réussir à former de telles unions.

« Malheureuse enfant! pensa Xavier, elle mourra de chagrin.

— Hein ! dit tout bas Alphonse, trouves-tu qu'elle me fera honneur ?

— Oui, » répondit froidement Xavier en

s'éloignant. Il avait vu le regard de Mme de Valbret se tourner vers eux : il s'empressa de rejoindre Étienne.

« Pardonne-moi, lui dit-il. Je ne m'attendais pas à rencontrer ici mon cousin et, par suite d'une circonstance, je me suis vu forcé de l'entretenir assez longtemps. Maintenant, songeons à toi. Voici la marquise de Valbret, là, à droite, celle qui est vêtue de velours noir. Tu ne la connaissais pas du tout ?

— L'an dernier, je l'avais entrevue à l'une des conférences du P. Monsabré, mais de fort loin : je n'aurais pu la reconnaître. »

Xavier trouva que son ami lui répondait d'un air un peu distrait.

« Ne t'impressionne pas, lui dit-il, la marquise est d'une simplicité charmante. »

Instinctivement, vers les deux femmes qui achevaient de traverser le salon, il suivit le regard d'Étienne... Ce n'était pas sur la marquise que ce regard était fixé.

« Viens, dit M. de Bois-Rougès. Il ne faut pas que nous laissions Mme de Valbret être saisie par d'autres invités. Elle m'a vu, j'en suis sûr. Il est probable qu'elle va nous chercher. »

Il se dirigea vers le petit salon, s'étonnant un peu que l'on eût ouvert devant une brillante réunion, cette porte si bien fermée d'ordinaire.

« C'est ici que la marquise doit nous recevoir, dit-il à son ami en lui montrant l'entrée du cher sanctuaire. Je n'ose pas t'y introduire, mais je le regrette car j'aurais voulu que tu pusses regarder le portrait de Jean de Valbret. Je te le répète, mon cher Étienne, il faut parler à la marquise avec une entière confiance. N'aies souci que de lui ouvrir simplement ta pensée sur ce qu'elle désire savoir. Puisqu'elle veut t'interroger sur tes relations et sur l'aide que les personnes connues de toi peuvent apporter à nos projets, ne crains pas de lui dire, au

besoin, comment tu juges le caractère de ces personnes. Mme de Valbret est une femme qui puise dans sa piété toutes les délicatesses du tact et de la discrétion. Tu vas te sentir le cœur réchauffé par ses paroles, je n'en doute pas... »

Il s'interrompit.

« J'étais bien sûr qu'elle s'occuperait de nous tout de suite, » reprit-il.

En effet, la marquise s'approchait. Les deux jeunes gens s'avancèrent vers elle.

« Madame, dit Xavier, voici M. Le Mahouët qui déclare avoir déjà beaucoup à vous remercier.

— Est-il vrai, Monsieur ? dit en souriant la marquise tandis qu'Étienne s'inclinait profondément.

— Sans doute, Madame. Je suis vivement reconnaissant de la faveur que vous voulez bien m'accorder en me permettant de venir vous offrir mes hommages.

— Plaise à Dieu que j'en puisse ajouter

beaucoup d'autres à celle-là, dit Mme de Valbret. Vous ne sauriez douter, Monsieur, du zèle avec lequel je suis prête à seconder un ami de Xavier de Bois-Rougès. »

Ce fut au jeune vicomte de s'incliner.

« Voulez-vous bien me suivre ? reprit la marquise. Vous le savez, Xavier, c'est au fond de mon ermitage que je vous ai donné rendez-vous. »

Ils entrèrent dans le petit salon. Une seule lampe, voilée de gaze, y jetait des rayons discrets. A travers la portière d'Aubusson que la main de la marquise avait fait retomber, le bruit de la réunion voisine se changeait en un murmure sourd comme celui d'une houle apaisée. En quittant les feux étincelants et les conversations animées du salon de réception, on éprouvait une impression soudaine de calme et de fraîcheur dans cet appartement vide, devant cette lumière adoucie comme celle du crépuscule, près de cette vague rumeur qui se faisait

encore assez entendre pour qu'on pût apprécier le demi silence retrouvé si promptement.

Mme de Valbret prit place dans le fauteuil qu'elle occupait d'habitude et invita les deux jeunes gens à s'asseoir.

« Vous avez prévenu M. Le Mahouët que je désirais recevoir de lui une foule de renseignements, n'est-il pas vrai, Xavier ? dit-elle.

— Oui, Madame, et il est tout prêt à répondre scrupuleusement.

— Eh bien ! voilà que ce n'est pas à lui, c'est à vous que je vais tout d'abord demander un éclaircissement.

— A moi ! Qu'est-ce donc, Madame ?

— Lorsque je suis entrée dans le salon, vous causiez avec un jeune homme que j'ai reçu ce soir pour la première fois. J'ai cru voir qu'il vous parlait assez familièrement. Veniez-vous seulement de le rencontrer chez moi, ou, d'avance, étiez-vous lié avec lui ?

— Lié, Madame, lié depuis que je suis au

monde, et si bien lié que ni lui ni moi ne pourrions briser ce qui nous unit. Ce jeune homme n'est rien moins que mon cousin germain.

— Votre cousin ! Comment ? ce Monsieur de Montpollin ?...

— Pardon, dit Xavier en souriant légèrement, il se nomme aussi Gauthier comme ma mère.

— Ah ! c'est différent, dit Mme de Valbret. Alors je comprends. Vous êtes donc cousins. Êtes-vous très-intimes ?

— Oui, Madame.

— Allant peut-être ensemble jusqu'aux confidences ?

— Quelquefois. »

Elle réfléchit un court instant, puis reprit :

« Xavier, savez-vous ce que ce jeune homme est venu faire ici ?

— Oui, Madame, je le sais.

— Bien.

— Je ne pensais pas...

— Bien, vous dis-je, votre réponse me suffit. Maintenant, je vous retire la parole. Écoutez-moi. Il faut que je commence par un pénible aveu. Ce soir même, pendant que nous achevions de nous réunir, le ministre m'a fait demander. Vous savez que, dans la journée, je lui avais écrit pour lui transmettre les désirs de M. Le Mahouët. Il ne voulait pas se borner à me répondre, il m'envoyait son secrétaire pour que je fusse bien persuadée de sa bonne volonté pour moi. Mais enfin, si gracieuse que fût la forme, le fond de la nouvelle restait le même. Il m'a fallu savoir, il me faut maintenant vous apprendre, Monsieur, dit-elle en se tournant vers Étienne, que la place qui était vacante au ministère est donnée.

— Ah ! mon pauvre ami ! » s'écria Xavier.

Une contraction avait passé sur le visage d'Étienne : mais, dominant énergiquement son impression :

« Je ne puis m'empêcher de le regretter, Madame, dit-il. Témérairement, je le vois, je m'étais laissé aller à quelques espérances. Il me faut y renoncer. Mais, dans cette déception, n'en doutez pas, je serai grandement soutenu par le souvenir des bontés que cette circonstance m'a permis de recevoir de vous...

— Et qu'ai-je fait, sinon de formuler un désir ? J'avais espéré, moi aussi ; d'avance je m'étais réjouie d'un succès. Je ne puis me décider à demeurer devant un résultat si complétement nul. Voulez-vous, Monsieur, que nous examinions ensemble si quelqu'autre position digne de vous ?...

— Je n'en connais pas, Madame.

— Mais moi, je serais peut-être plus heureuse.

— Oh ! que vous êtes bonne ! combien je vous remercie ! s'écria Xavier. Cette simple parole me fait remonter du fond de ma désolation.

— N'allons pas trop vîte, reprit la marquise, surtout après avoir agi trop lentement.

— C'est ma faute, peut-être ! dit Xavier avec douleur.

— Non, mon cher enfant, tout était fini dès hier matin.

— Pour guider vos recherches, Madame, je dois vous déclarer qu'Étienne a un talent beaucoup au-dessus de celui qu'il veut bien se reconnaître.

— C'est dans l'ordre du vrai mérite. Mais, devinez, Xavier, quel affreux conseil je vais vous donner pour répondre à vos paroles d'affection et de dévouement ? »

Le regard limpide du jeune homme demeura un instant fixé sur la marquise.

« Je ne sais pas, dit-il, mais quoi qu'il faille entreprendre pour être utile à mon ami, je suis tout prêt. Que souhaitez-vous, Madame ?

— Je veux rester .. c'est désolant, je

l'avoue. Je veux rester... en tête-à-tête avec M. Le Mahouët. »

Xavier se leva en riant.

« C'est très-facile, dit-il, quoique bien cruel. Je m'enfuis, mais je ne serai pas loin, et, quand je ne pourrai plus vous gêner...

— Vous ne nous gênez pas du tout. Peut-être même auriez-vous pu nous aider de vos appréciations. Mais moi, mon enfant, je vous gênerais beaucoup, je vous causerais un embarras très-pénible, si je ne prenais à votre égard ce parti un peu sévère, je l'avoue.

— Je ne comprends pas, dit Xavier.

— Tant mieux. Vous ne devez pas comprendre maintenant, vous comprendrez plus tard. En attendant, retournez au salon. Dès que je le pourrai, je vous ferai demander. »

Xavier se dirigea vers la porte qui donnait dans le vestibule.

« Au moins, dit-il, suis-je libre de choi-

sir le chemin de mon exil. Je préfère n'avoir pas à traverser tout le salon pour venir à l'entrée attendre le mot qui me rappellera près de vous.

— Comme vous voudrez, dit Mme de Valbret; ceci n'a pas le moindre inconvénient. »

Xavier disparut donc, suivi du regard par Étienne, qui ne comprenait pas plus que son ami, n'osait pas réclamer et se sentait de plus en plus attristé.

Le jeune vicomte connaissait trop bien Mme de Valbret pour ne pas fonder une véritable assurance sur l'ouverture qu'elle venait de faire à M. Le Mahouët. La marquise n'était point femme à parler à la légère et à placer maladroitement une déception nouvelle dans un essai de consolation. Elle avait en vue quelque chose; Étienne ne la quitterait pas sans mêler un espoir à ses regrets. Mais Étienne était si mauvais juge lorsqu'il s'agissait de décider pour lui-même! Il dou-

tait parfois de son talent quand il voyait passer près de lui avec indifférence la faveur publique entraînée vers d'autres par l'intrigue et récompensant bien souvent moins les études sérieuses que les plus mesquines habiletés. D'un autre côté, il s'exagérait sa force physique ; le courage, chez lui, soutenait avec excès un tempérament assez délicat.

« Si Mme de Valbret lui parle d'un emploi où l'on doive travailler sans relâche, il va l'accepter, se disait Xavier avec effroi. Au moins peut-on maintenant se consoler en pensant que, si les clients ne l'enrichissent pas, ils le laissent vivre. »

Il se disait aussi :

« Mais, enfin, pourquoi m'avoir éloigné ? Que Mme de Valbret peut-elle craindre avec moi ? C'est étrange, ce mystère. »

Tout en s'abandonnant à ses réflexions, il était revenu dans le salon, et, n'ayant nulle envie de causer, il se tenait debout, appuyé

contre le mur. Ses regards se portaient autour de lui, vaguement, sans attention, ainsi qu'il arrive lorsque l'esprit est préoccupé. Tout à coup, ils tombèrent sur le groupe que formaient Mmes Vangaramenghen, Mme de Grénaff et quelques autres personnes placées près d'elles. Xavier fut arraché à la pensée d'Étienne. La tristesse qu'il avait ressentie le saisit de nouveau.

« Quelle belle expression a cette jeune Renée ! se dit-il. Quelle force doit se trouver dans son âme pour que son visage reflète cette sérénité après avoir été couvert de pleurs si brûlants ! Hélas ! pauvre jeune fille ! garde ta paix, garde ton énergie, car les larmes que tu as versées devant moi ne seront pas les dernières qui couleront de tes yeux ! »

Il ne se sentait plus le désir de lui être présenté par Alphonse. Il était même content de voir la tête fauve de son cousin se balancer tout au fond du salon au milieu de

plusieurs jeunes gens avec lesquels Alphonse avait lié conversation et faisait valoir le piquant de son esprit, à en juger par les rires contenus qui accueillaient chacune de ses paroles.

« Il craint sans doute de rester trop longtemps près de Mlle Vangaramenghen, se dit Xavier. Il a raison. Mieux vaut annoncer un mariage que de le laisser deviner. Il ne me voit pas ; tant mieux. Je ne bougerai pas d'ici. »

Projet irréfléchi ! vaine résolution ! Pendant que le jeune homme, inquiet d'Étienne et compatissant pour Renée, portait de l'un à l'autre ses mélancoliques pensées, un regard ne le quittait pas, suivant sur son visage les fugitives impressions qui pouvaient s'y laisser remarquer et les interprétant ainsi :

« Est-il malheureux, ce pauvre M. de Bois-Rougès ! Il va falloir que je le soulage un peu de ce grand martyre. Oh ! comme je

vais l'embarrasser ! Il est bien fin, mais je le défie d'échapper au réseau dans lequel je vais le faire entrer. C'est Mme de Valbret qui l'a averti de se joindre à nous ce soir, puisque j'ignorais qu'il dût venir. Comment, sachant quelle intimité existe entre ma tante et les Bois-Rougès, n'ai-je pas compris sur-le-champ ? Compris et approuvé. Il est si charmant, saint Xavier, comme mon mari l'appelle !... Et Renée ne l'est pas moins. Ah ! ils sont bien faits l'un pour l'autre. Que dira ma tante, quand je lui apprendrai que j'ai pénétré toute seule, sans un mot d'explication, le mystère qu'elle voulait me dérober ?... Mais, quelle raison peuvent-ils avoir tous de cacher ce mariage à ce point que le pauvre fiancé n'ose pas même approcher ? Il lui faut regarder de loin l'objet de ses rêves... Oh ! mais, je crois qu'il soupire... C'est comme dans les romances... Monsieur de Bois-Rougès ? »

Xavier qui avait baissé la tête se redressa,

se retourna : près de lui, Mme de Broz avait l'air si content et si malicieux que le jeune homme ne put s'empêcher de lui trouver un singulier enjouement.

« Que faites-vous là, tout seul, comme une ombre plaintive?

— D'abord, Madame, je vous ferai remarquer que, loin de laisser échapper des plaintes, je ne disais rien du tout, répondit Xavier.

— Mais il y a des silences qui sont très-éloquents. Il y a des regards qui gémissent, qui supplient... Donnez-moi votre bras, s'il vous plaît. Si vous n'aviez pas ce soir de grandes raisons pour être distrait, je vous reprocherais de ne pas songer à me l'offrir.

— Vous auriez bien raison, Madame. Je suis vraiment d'une incroyable négligence. »

Il arrondit son bras sur lequel vint se poser la main de la jeune femme, et ils

firent deux pas, Mme de Broz enchantée et Xavier s'avouant tout bas que, dans la situation d'esprit où il se trouvait, il se serait bien passé d'une si flatteuse préférence.

« Il faut que je vous fasse des révélations, reprit la jeune femme. D'abord, je vous dirai que j'ai fait de grands progrès en beaucoup de choses.

— Tous les humains devraient bien vous imiter, Madame, ou du moins s'efforcer de le faire, répondit Xavier.

— Excusez-les, ils n'ont peut-être pas les mêmes moyens que moi d'y réussir. Vous devez savoir que je fais partie d'une ambassade?

— Certainement.

— Eh bien! (premier progrès!) je suis devenue aussi habile politique que le fut jamais Richelieu.

— Madame, je vous félicite de choisir sous ce rapport Richelieu comme modèle plutôt que nos contemporains.

— Ah ! quelle conclusion ! Je ne veux pas dire de mal de nos hommes d'État.

— Ce ne serait pas assez politique.

— Décidément vous êtes très-fort ; mais je crois encore vous surpasser. Oh ! l'œil de la femme ! Je ne comprends pas, voyez-vous, que nos grammairiens aient osé mettre lynx du genre masculin.

— Eh ! dit Xavier, ne demandons pas trop que toute justice se fasse. Il y a tant de mots qu'ils ont mis du genre féminin : douceur, sagesse... »

Mme de Broz riait de tout son cœur. Xavier, de temps en temps, se retournait vers la porte, mais en vain, rien ne venait le convier à reprendre sa place près d'Étienne Le Mahouët.

« Second progrès ! reprit la jeune femme, je suis devenue tellement discrète que, lorsque j'ai découvert un secret, je sers de mon mieux les personnes sans jamais trahir les choses.

— Permettez, Madame. Cette science très-louable ne me semble pas s'écarter beaucoup de la première. Le vrai politique doit être aussi impénétrable que clairvoyant.

— Puis (oh! voilà ce qui me distingue, ce qui fait de moi un diplomate à part) troisième progrès, bien digne de ce nom, celui-là! L'habileté, d'ordinaire, dessèche le cœur : la mienne me rend compatissante, la mienne veut consoler, rapprocher quelquefois une distance, adoucir à l'occasion une obligation sévère... Pourquoi inclinez-vous si fort vers la droite? C'est à gauche que je veux aller.

— Volontiers, Madame.

— Très-volontiers, n'est-ce pas? Allons, un peu de courage. Il faut que je cause un moment avec Mlle Vangaramenghen. Conduisez-moi jusqu'à elle.

— Oui, Madame.

— Il n'a pas sourcillé, pensa la jeune

femme, il est encore plus fort que je ne croyais. »

Ils se dirigèrent vers Renée qui demeurait silencieuse et les yeux baissés, tandis que sa belle-mère soutenait avec Mme de Grénaff une conversation des plus animées. La jeune fille était certainement absorbée par une idée, car Mme de Broz et Xavier se trouvaient debout devant elle avant qu'elle les eût vus s'approcher.

« Renée, dit la jeune femme, j'ai eu la tyrannie de me faire conduire près de vous par M. de Bois-Rougès. »

Renée, rappelée à elle-même, leva les yeux : elle rencontra le regard du jeune homme arrêté sur elle avec une douceur et une sympathie profondes. Elle reconnut aussitôt dans Xavier, celui qu'elle avait vu à genoux et le visage rayonnant, alors que, brisée, elle cherchait du courage près de la tombe des martyrs. Sur ses lèvres et sur celles de

Xavier passa en même temps un de ces sourires par lesquels se saluent deux âmes qui savent être sœurs ; puis, la jeune fille inclina la tête, n'osant rien dire à cet étranger, et sentant qu'il l'avait comprise. Mme de Broz les regardait tour à tour.

« Passez-moi cette chaise, cher Monsieur, dit-elle, et, comme je pense que vous me voulez être fidèle chevalier, asseyez-vous aussi. »

Mme Vangaramenghen et Mme de Grénaff s'étaient interrompues. Elles écoutaient Mme de Broz, examinaient Xavier, chuchotaient entre elles. Sous leurs longs cils dorés, les yeux de la belle-mère avaient des airs moqueurs. Au contraire, ceux de la baronne s'ouvraient sans voiles, comme les lueurs qui, au moment d'un naufrage, viennent annoncer le péril.

« Je vous le disais bien, murmurait Mme de Grénaff si bas que Mme Vangaramenghen seule pouvait l'entendre. On ne reste pas une heure à regarder un portrait. Le

ton de Renée avait changé quand Alphonse est revenu près d'elle. Je connais ce jeune homme de vue, je suis sûre que je le connais...

— Il est fort bien, il a l'air d'un prince, répondit charitablement l'amie.

— Je le connais, » répétait la baronne arrivée à un degré violent d'anxiété.

Tout à coup, elle poussa du coude Mme Vangaramenghen de laquelle elle s'était encore rapprochée.

« J'y suis, lui glissa-t-elle. C'est le jeune vicomte de Bois-Rougès, le cousin germain de mon neveu.

— Vicomte! repartit la belle-mère. Ah! il a un titre?

— Je céderai le mien à mon neveu, car, je vous l'ai dit, n'est-ce pas? je compte adopter Alphonse.

— Non, vous ne l'aviez jamais dit.

— Mais si, je vous l'assure, c'est que vous n'avez pas entendu.

— Vous parlez toujours. Laissez-moi plutôt écouter ce qu'il dit à Renée. »

Mme de Grénaff, à ces mots, essaya aussi un mouvement en avant. Peines perdues! Mme de Broz, charmée d'avoir si bien rempli son rôle et ne voulant pas l'exagérer, faisait à elle seule tous les frais de la conversation. Des monosyllabes aussi polis qu'indifférents étaient les seules réponses que les deux jeunes gens eussent à lui adresser. Cette situation ne pouvait se prolonger, et Xavier ne la supportait que parce qu'il n'osait interrompre les récits de la jeune femme. Un moment de répit lui permit cependant de se lever.

« Je vous prie de m'excuser si je vous quitte, Madame, dit-il, mais je crains d'être attendu par Mme de Valbret qui doit me faire demander. »

Mme de Grénaff froissa le bord de son éventail... Mme de Broz, trouvant que la dis-

crétion des deux jeunes gens finissait par être excessive, reprit presque bas :

« Ainsi, Monsieur, vous vous éloignez de Renée sans lui avoir adressé un seul mot. »

Devant cette remarque, faite de manière à être entendue de la jeune fille, Xavier ne put continuer à se retrancher dans un silence complet. Il s'inclina en disant :

« Mlle Vangaramenghen me le pardonnera facilement, Madame. Près d'elle vous vouliez bien suppléer à mon mutisme, et elle n'aurait pas gagné à l'échange.

— Voilà comment vous me remerciez ? Ah ! c'est indigne ! » s'écria Mme de Broz.

Xavier la salua en riant, et, libre enfin, se hâta de retourner à la place où la jeune femme l'avait rencontré.

« Que peut dire la marquise à Étienne ? » se demandait-il.

Quelque temps après, une main le toucha rudement.

« Tiens, c'est toi ? » dit-il, tandis qu'Al-

phonse, devenu pourpre, le regardait avec un air tout effaré.

« Qu'as-tu ? Que t'est-il arrivé ? reprit Xavier.

— Tu oses me le demander ? Vit-on jamais trahison plus horrible ! Après ce que je t'ai confié !...

— Qu'est-ce qui te prend ? continua tranquillement M. de Bois-Rougès. Je n'ai parlé de ton mariage à personne.

— Mon mariage ! ah ! c'est trop fort. Mon mariage ! Ma tante vient de me prévenir. Elle a fini par faire causer cette petite dame que tu accompagnais.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je le sais, je l'ai vu, je...

— Mais quoi ?

— Un autre que ton cousin te mènerait sur le terrain.

— Ah ça ! tu es devenu fou. Je te prie sérieusement de t'expliquer.

— Eh bien ! tu recherches aussi la main

de Mlle Vangaramenghen. Entre nous deux, parbleu ! son choix sera bientôt fait : tu es riche.

— Je recherche la main de Mlle Vangaramenghen, moi ! »

Et Xavier fut saisi d'un rire tellement impétueux, tellement irrésistible, que toutes les assertions, toutes les explications, n'auraient pu remplacer une telle réponse. Le plus simple doute n'avait pas à se maintenir. Xavier cessait un moment, s'essuyait les yeux, et puis riait encore. La fureur d'Alphonse était tombée comme s'arrête tout à coup un souffle d'orage.

« C'est stupide, cela, murmurait-il. M'avoir fait une peur !... »

— Oh ! dit Xavier quand il put reprendre haleine, rassure-toi, mon ami. Je n'ai envie de rechercher personne. Quoi ! c'est Mme de Broz ?... Ah ! je comprends maintenant ce qu'elle voulait envelopper dans de si jolis discours. C'est donc pour cela qu'elle m'a

conduit ?... Oh ! c'est bien réussi... Quelle imagination ! »

Il reprit d'un ton grave :

« Sais-tu bien, Alphonse, que je suis très-offensé de la créance que tu as donnée, ne fût-ce qu'un instant, à un soupçon si injurieux pour moi ? Mon rôle serait honorable !

— Que veux-tu, mon cher ami ! dit Alphonse un peu confus. Dans le premier moment... songe donc ! si je manquais ce mariage ! Un tel parti ne se trouve pas deux fois.

— Hélas ! pensa Xavier, ce serait là son chagrin ! Ce n'est toujours pas moi que tu dois craindre, reprit-il. Donne-moi la main et offre mes remerciements à ta tante. Je me charge de Mme de Broz.

— Vrai, Xavier, j'ai confiance en toi.

— Tu viens de m'en donner une preuve.

— Tu m'en veux ?

— Oui, beaucoup ; seulement, je te pardonne.

— Ah ! mon cher, je m'assieds près de toi. Il sera bien temps plus tard que j'aille rassurer la baronne. J'ai voulu retourner près de ces dames. Mlle Renée ne me dit plus un mot, sa belle-mère veut que je cause, ma tante me fait des yeux de vautour...

— Pourquoi cela ?

— Parce que j'ai voulu raconter... »

Un de ces récits à la fois vifs et puérils, comme Alphonse aimait à les multiplier, vint assurer Xavier que l'esprit de son cousin était revenu à une parfaite tranquillité. Le jeune vicomte écoutait patiemment, mais sans tout entendre ; de temps en temps, il tirait sa montre et murmurait :

« Comme ils sont longtemps ! Alphonse, rapprochons-nous encore de la porte, dit-il enfin. Je tiens à pouvoir m'en aller au premier signe. »

Sans s'interrompre, Alphonse le suivit docilement.

Que ne tournaient-ils plutôt leurs regards

vers les groupes dont ils s'éloignaient ! Ils se seraient émus l'un et l'autre, mais d'une manière bien différente.

. . . .

La marquise avait ainsi commencé le dialogue mystérieux qu'elle voulait avoir avec M. Le Mahouët.

« Je ne sais pas vraiment si nous devons nous affliger de notre échec. La place que vous sollicitiez au ministère vous aurait demandé un travail bien assidu, Monsieur. »

Étienne sourit légèrement à ces mots.

« Le travail ne m'effraie pas beaucoup, Madame, dit-il, pourvu toutefois que je puisse répondre dignement à la confiance de mes chefs.

— J'ajoute que tous les jours, sans trêve, et pendant de longues heures, il vous aurait fallu vous éloigner de votre foyer. Et, si j'ai bien compris ce que m'a dit Xavier, une chère affection aurait pu souffrir de votre perpétuelle absence.

— Hélas ! oui, dit le jeune homme avec un soupir. En ceci, Madame, vous avez bien raison. Cette pensée a longtemps combattu chez moi l'intention de chercher une position fixe. Ma profession actuelle (je suis avocat) me permet de trouver encore quelques instants pour ma vieille mère. Je ne me dissimule pas à quel isolement elle sera condamnée quand je serai loin d'elle pendant presque tout le jour. C'est pourquoi j'ai lutté autant que j'ai pu contre cette douloureuse nécessité. Le moment de l'accepter me semble venu. Je ne crois pas devoir combattre davantage. »

Ces derniers mots furent dits presqu'à voix basse et si tristement que, dans leur fière réserve, ils révélaient devant quelles extrémités cédaient deux courageuses tendresses.

« Mais, reprit la marquise, n'avez-vous pas des sœurs ?

— Elles sont encore trop jeunes pour

être retirées du couvent. Leur éducation serait compromise.

— Oh ! ce serait très-fâcheux, il n'y faut pas songer. Cependant, voyez-vous, je suis vieille, j'ai beaucoup souffert, je me sens prise de sympathie pour cette mère qui vous reste encore et je voudrais si bien organiser toutes choses que vous pussiez jouir à la fois des avantages que vous cherchez et de ces douceurs d'affection dont, par un mutuel dévouement, vous faites tous les deux le sacrifice.

— Madame, s'écria Étienne, si, aidé par votre haute influence, un tel projet pouvait se réaliser, vous deviendriez l'ange gardien de la vieillesse de ma pauvre grand'mère.

— Ne fût-ce que pour mériter un si beau titre, je veux essayer, Monsieur. Mais je ne pourrai pas réussir si vous ne m'accordez complétement votre concours.

— Quoi ! Madame, doutez-vous ?...

— De votre dévouement, de votre amour

filial ? Oh ! non. Mais, pouvant disposer du bien que je vous désire et le sachant digne d'être accepté par vous, voici que je crains presque de vous l'offrir.

— Madame, dit Étienne anxieux et n'osant réclamer de la marquise aucune explication, c'est à vous d'apprécier, à moi d'attendre.

— Non, reprit-elle, au contraire, c'est à moi d'attendre et à vous de prononcer. »

Et, comme le jeune homme la regardait étonné :

« Vous le savez, dit-elle, il est des replis de l'âme, des refuges pour soi-même qui ne s'ouvrent pas devant une étrangère. Pour aller plus avant dans la question que je veux traiter, il faut que j'y sois autorisée.

— Il y a aussi des bienveillances auxquelles on accorde des droits que l'on refuserait à d'autres sentiments, répondit Étienne avec une dignité qui charma la marquise. Je suis tout à vos ordres, Madame.

— Eh bien ! il me semble qu'au lieu de vous épuiser dans un travail sans relâche, au lieu de vous condamner à souffrir et à vous inquiéter, vous pourriez au contraire élargir le cercle dans lequel vous êtes placé et demander à des affections pures, non plus seulement de vous aider dans le sacrifice, mais de vous apprendre le bonheur.

— Je ne sais trop si je comprends bien, murmura Étienne.

— Vous comprenez parfaitement, j'en suis sûre. Mais laissez-moi développer ma pensée. Quelle joie pour Mme de Lagareuc d'avoir sans cesse près d'elle une jeune femme belle et douce qui ferait revivre à ses yeux cette fille chérie trop tôt disparue ! quelle joie de se voir enfin cette dernière couronne de la maternité qu'on nomme les petits-enfants ; de pouvoir bénir ces nouveaux rejetons d'elle-même ! d'emporter un jour dans la tombe la sécurité pour votre avenir !... »

Étienne secoua la tête.

« Tout ce que vous pouvez me dire à ce sujet, je le sais, Madame, je me le suis répété bien des fois, répondit-il. Mais, néanmoins, je n'ai pas le désir de me marier.

— Vous avez tort, permettez-moi de vous le dire. Avec vos habitudes sévères, votre caractère honorable, votre distinction, vous seriez, je le crois, facilement agréé. »

Le visage d'Étienne s'était assombri.

« Non, murmura-t-il, je ne désire pas me marier. Mais je rends grâces, cependant, Madame, à votre bienveillance...

— Ne vous servez plus de ce mot, je vous en prie. Il convenait quand je m'engageais à vous aider de mon mieux pour répondre à la recommandation de M. de Bois-Rougès. Maintenant que je vous ai vu, que je vous connais, dites « votre affection », vous me ferez plaisir.

— Ah ! Madame la marquise...

— Pourquoi vous étonner ? c'est votre bien que je désire. »

Étienne paraissait fort ému. Cette femme qui le recevait pour la première fois, lui parlait comme à un ami. Cet entretien dans lequel il s'attendait à garder une sévère étiquette, se transformait en épanchement, et cela si délicatement, si doucement, si respectueusement pour ses sentiments intimes, qu'entraîné rapidement vers des questions tout autres que celles qu'il était venu traiter, il ne pouvait ni se plaindre ni se retrancher dans une réserve excessive.

« Ainsi donc, reprit Mme de Valbret, c'est chose décidée, vous ne vous marierez jamais ?

— C'est probable, Madame.

— Ah ! ce n'est pas sûr.

— J'aurais dû dire : cela est sûr.

— Non, la première parole reflète toujours mieux l'impression. De celle qui vous a échappé, je tire une conclusion évidente : ce n'est pas du mariage en lui-même que vous êtes éloigné.

— Madame...

— Oh ! laissez-moi, laissez-moi user, abuser même des droits que j'ai demandés et que vous m'avez permis de prendre.

— Madame, dit Étienne avec un peu d'effort, la marquise de Valbret a donné de sa bonté, de son grand cœur et de sa propre dignité des preuves assez multipliées, pour que je ne craigne pas de devenir à mon tour l'objet de ses favorables attentions.

— J'ai confiance qu'en effet, vous arriverez à vous en applaudir. Mon enfant... Voulez-vous bien que je vous appelle ainsi ? »

Étienne inclina la tête et passa la main sur son front.

« Mon enfant, le mariage ne vous déplaît pas, et, cependant, vous ne voulez pas vous marier ?...

— Je ne vendrai jamais mon cœur, dit Étienne.

— Et vous craignez de ne pouvoir l'offrir selon vos vœux parce que l'adversité a visité

votre famille et vous a fait une existence à laquelle il vous paraît difficile d'associer une jeune fille de votre rang ?... »

Il ne répondit pas.

« Pourtant, reprit la marquise, un jour un idéal a dû passer devant vos yeux. »

Étienne releva brusquement la tête.

« Que voulez-vous dire, Madame ? s'écria-t-il.

— Écoutez bien. Vous êtes libre, entièrement libre, et vous resterez libre si vous le désirez. Mais, s'il vous convenait tout à coup d'échanger cette liberté contre une solennelle parole, cette parole serait bien accueillie, je vous en préviens. Donnez-moi votre bras, il faut que vous sachiez clairement de qui je veux parler »

Étienne se leva presque en chancelant. Ce qu'il entrevoyait était tellement invraisemblable ! La marquise ouvrit la porte du salon, entra, s'avança le plus naturellement du monde et, tout à coup, s'arrêta devant Renée.

« Voici quelqu'un que vous connaissez, lui dit-elle. N'avez-vous pas une demande à faire à M. Le Mahouët ?

— Je voudrais bien avoir des nouvelles de Cécile, murmura la jeune fille d'une voix qui tremblait.

— Elle va bien, Mademoiselle, » répondit Étienne d'une manière encore plus inintelligible.

La marquise continua :

« N'est-ce pas, Renée, que vous aimez Mlle Le Mahouët comme une sœur ?

— Absolument, Madame. »

Il semblait à Étienne que les murs s'agitaient.

« Demain, continua Mme de Valbret, je compte aller voir Monsieur votre père. J'espère que M. Le Mahouët voudra bien encore me permettre de prendre son bras. Voulez-vous vous charger, Renée, de prévenir M. Vangaramenghen et de nous obtenir de lui cette audience ? »

Renée inclina la tête et un *oui* timide passa comme un souffle sur ses lèvres.

« A demain donc, » dit en souriant la marquise. Elle s'éloigna, entraînant Étienne. Elle l'entendit murmurer :

« Je rêve...

— De ce rêve, lui dit-elle, croyez-moi, ne vous réveillez pas. Je veux que Renée soit heureuse. »

. . . .

A ce moment, Xavier interrompait une fois de plus les récits de son cousin par ces mots :

« Étienne en raconte bien long à Mme de Valbret.

— Ah! par exemple! » dit Alphonse stupéfait.

A cette exclamation, Xavier se retourna. La marquise, toujours au bras d'Étienne, se dirigeait vers eux.

« Eh bien ! il ne se gêne pas, ton ami, » dit Alphonse.

La surprise de Xavier se trahit si bien sur son visage qu'Alphonse reprit :

« C'est ta protection qui l'enhardit, sans doute ; mais tu ne croyais pas si bien réussir, mon bon. »

Xavier s'avança avec empressement vers Mme de Valbret. Alphonse, au contraire, recula. Décidément, il tenait à ne pas s'approcher d'Étienne.

« Nous vous cherchions, Xavier, dit la marquise. M. Le Mahouët vous dira que lui et moi nous sommes très-contents. Emmenez-le, car il paraît brisé. A demain, mon enfant, » dit-elle en tendant la main à Étienne.

Le jeune homme saisit cette main qui cherchait la sienne et y colla ses lèvres. Xavier crut entendre qu'un sanglot étouffé se mêlait à ce baiser.

« Mon Dieu ! murmura le jeune vicomte.

— Emmenez votre ami, vous dis-je, reprit la marquise, il vous apprendra tout. »

Les deux jeunes gens obéirent. Alphonse qui les regardait de loin, les vit disparaître.

Alors, il se décida à retourner près de Mmes Vangaramenghen, pensant qu'elles ne tarderaient peut-être pas à se retirer, et voulant entendre le doux « au revoir » qui devait précéder un mot plus doux encore. Mais ce fut la baronne qui parla tout d'abord.

« Ah! te voilà! enfin! dit-elle en fixant sur son neveu un regard désespéré.

— Ma tante, dit tout bas Alphonse, c'est faux, c'est stupide, mon cousin...

— Chut, ce n'est plus lui que je redoute. »

Et, se penchant en avant pour pouvoir être entendue de la jeune fille :

« Est-ce que notre chère Renée se sent toujours mal à la tête ? demanda-t-elle.

— Oui, Madame, dit Renée à laquelle tant d'émotions avaient en effet apporté ce secours. Dès que mon père se rapprochera

de nous, je le prierai de vouloir bien m'emmener.

— Chère enfant ! vous souffrez ! Voulez-vous qu'Alphonse cherche Monsieur votre père ?...

— Non, Madame, je vous remercie. Je préfère attendre simplement. »

La baronne se mordit les lèvres : puis elle dit quelques mots à Mme Vangaramenghen.

« Je vous répète que je ne le connais pas, répondit la belle-mère sur le même ton. Demandez à votre neveu s'il peut vous renseigner.

— Alphonse, quel est ce jeune homme qui, tout à l'heure, donnait le bras à Mme de Valbret ? »

La voix toujours basse finissait par devenir sifflante.

« Un avocat, un pauvre hère...

— Son nom ?

— M. Le Mahouët.

— Le Mahouët..., murmura-t-elle. Est-ce

un des Le Mahouët alliés aux Lagareuc?

— Est-ce que je le sais, moi? dit Alphonse qui commençait à se sentir gagné par l'effroi de la baronne. Je sais qu'il travaille pour vivre, voilà tout. »

Mme de Grénaff glissa encore quelques mots dans l'oreille de son amie. Pour toute réponse, Mme Vangaramenghen haussa légèrement les épaules.

Au même instant, l'impression qu'éprouvait la baronne prit une bien autre intensité. Le banquier se dégagea du cercle dans lequel il se tenait et se dirigea vers sa femme. Mais (comment ceci échappa-t-il aux regards inquiets de Mme de Grénaff?) avant de quitter le groupe dans lequel il s'était réfugié, M. Vangaramenghen dit un dernier mot, fit un dernier geste; par le mot, il témoigna de son entière satisfaction; par le geste, il porta courtoisement à ses lèvres le bout des doigts de la marquise de Valbret.

« Il est tard, dit-il d'une voix brève

en s'approchant de Mme Vangaramenghen.

— Il est à peine deux heures, répondit celle-ci en regardant Mme de Grénaff.

— Monsieur, dit Alphonse avec empressement, combien j'aurais voulu avoir de nouveau l'honneur de causer quelques instants avec vous !

— Je regrette de ne pouvoir vous accorder ce soir ces quelques moments, Monsieur, répondit le banquier ; mais il est tard, je veux me retirer. »

Renée se leva.

« Vraiment, on dirait que le salon a pris feu, dit Mme Vangaramenghen. Donnez-moi au moins, Adrien, le temps de vous dire un mot tout bas. »

Elle fit deux pas en avant, se pencha vers son mari et lui parla. Il fit de la tête un signe négatif. La jeune femme répondit par un geste d'impatience, et, cramponnant sa main au bras de M. Vangaramenghen, elle parla encore. Le même signe négatif fut

renouvelé, mais, pour le justifier sans doute, quelques mots l'accompagnèrent et firent cesser sur-le-champ le débat. Mme Vangaramenghen laissa retomber sa main, le banquier salua très-poliment Mme de Grénaff en lui disant :

« J'aurai l'honneur de vous aller voir, Madame. »

Il répondit sans rien dire au salut d'Alphonse, puis il s'éloigna, accompagné par sa fille et suivi de près par sa femme, à qui la baronne s'attachait comme on saisit un rameau quand on voit s'entr'ouvrir un abîme.

« Je me sens m'évanouir... Alphonse en mourra.

— Que voulez-vous que j'y fasse?

— Mais enfin, c'est incompréhensible. Quelle peut être la cause d'un si brusque changement?

— Je ne suis pas devin. Comment voulez-vous que je vous le dise?

— Un enfant comme Alphonse ! qui n'a que des qualités ! dont le seul défaut est d'être trop bon !

— Vous prêchez une convertie, ma chère ; mais je ne suis pas juge dans la question.

— Il ne vous a rien dit, rien du tout ? »

Un sourire railleur passa sur les lèvres de la jeune femme. Elle le réprima et prit un air doucement embarrassé.

« Ma chère amie, de grâce ! continua la baronne, il faut au moins que nous puissions nous défendre... Que vous a-t-il dit ?

— A quoi bon, chère amie ? Vous faire de la peine, peut-être...

— Si, si, tout, tout ?

— Eh bien !... Non, tenez, nous n'y pourrons jamais rien.

— Si, je vous en supplie... »

Elles avaient gagné l'appartement voisin, elles s'enveloppaient dans leurs manteaux. Alphonse, muet, foudroyé, attendait sa tante

contre la porte. Il fallait terminer le dialogue.

« Eh bien! dit la jeune femme, puisque vous voulez absolument le savoir...

— Oui, absolument.

— Il m'a dit (et à cela je n'ai rien pu répondre), il m'a dit : « Je ne contraindrai pas ma fille à épouser un homme égoïste et mal élevé. Je crois avoir trouvé mieux pour elle. » A bientôt, ma chère bonne. »

Et, laissant son amie en possession du renseignement, la jeune femme s'enfuit pour rejoindre dans l'escalier son mari et Renée qui descendaient.

La baronne était restée immobile, écrasée par les paroles que Mme Vangaramenghen lui avait offertes comme adieu. Cet anéantissement fut de courte durée. Il avait déjà fait place à une fureur contenue, lorsqu'elle prit le bras d'Alphonse.

« Viens, » dit-elle d'un ton qui ne promettait rien de gracieux.

Et, quand ils roulèrent enfin dans un fiacre où nul témoin ne pouvait les entendre :

« Rends-toi grâces, mon cher, dit la baronne donnant libre cours à ses sentiments. Je ne t'avais pas assez répété, n'est-ce pas, que, dans cette maison, tu devais être discret, convenable...

— Moi ! s'écria l'infortuné en joignant les mains. Je n'ai pas dit quatre paroles, je n'ai jamais été si sérieux !

— Niais ! »

Dans ce lugubre tête-à-tête, Mme de Grénaff oubliait qu'elle-même avait tenu à parer Alphonse de la réputation d'homme d'esprit.

« Ma tante, gémit l'accusé, je vous jure...

— Tais-toi. M. Vangaramenghen ne t'avait jamais vu. Il était enchanté. Il ne t'aurait pas repoussé au bout de quelques heures, si, là, devant ses yeux, tu n'avais révélé tes charmantes qualités. »

Vainement le malheureux sondait ses souvenirs, d'assez fraîche date, d'ailleurs, pour être facilement interrogés.

« Je n'ai rien dit, répétait-il, je n'ai rien fait. C'est exprès pour vous obéir que je suis resté loin de vous. Mon Dieu ! manquer un semblable mariage ! perdre une telle fiancée !... et une pareille fortune ! »

Cette dernière plainte se fit entendre avec un ensemble si parfait, qu'on pouvait croire aux bonnes dispositions manifestées depuis peu par la baronne pour l'esprit d'union en famille.

« Oh ! reprit-elle amèrement, quand j'ai vu se prolonger cet a-parté et ensuite paraître ce jeune homme...

— Mais puisque je vous dis que c'est faux, Xavier ne ment jamais.

— Eh ! il n'est pas question de ton cousin, je parle de ce M. Le Mahouët.

— Lui ! dit Alphonse. Lui ! Impossible, ma tante. Il est pauvre.

— Es-tu riche ?

— Un homme qui cherche une place d'employé !

— Il fait encore mieux que toi, qui te contentes d'être un fainéant.

— Ma tante !...

— Tu peux maintenant t'occuper tout seul de trouver une femme. Manquer un pareil mariage !

— Mais enfin, dit Alphonse exaspéré, qui vous affirme que, maintenant, vous voyez juste, puisque tout à l'heure vous avez vu de travers ?

— Est-il aimable, mon neveu ! dit la baronne avec une ironie qui décelait mieux encore son irritation que les reproches précédents.

— Qui sait ? reprit Alphonse poussé à bout ; c'est peut-être à cause de vous que la jeune fille ne veut pas de moi.

— Ah ! c'est trop fort ! glapit la tante

offensée. S'il ne faisait pas nuit, je te prierais de descendre du coupé.

— Ma tante, soupira l'infortuné revenant un peu à lui-même, pardonnez-moi, je ne sais plus ce que je dis.

— A la bonne heure, répondit la baronne. Hélas ! mon pauvre enfant, nous sommes bien malheureux. »

Le pronom collectif entrait décidément dans le vocabulaire de Mme de Grénaff. Alphonse le prit-il simplement pour l'expression de la sympathie ? Peut-être. Toujours est-il qu'il se calma un peu, ce qui amena également la baronne à s'adoucir. Le dialogue apaisé se continua ainsi :

« Vous croyez vraiment que c'est ce M. Le Mahouët qui me supplante?

— J'en suis sûre. J'ai vu Renée sourire à Mme de Valbret qui conduisait ce jeune homme, tandis qu'elle nous parlait d'un ton glacial.

— Alors, pourquoi êtes-vous fâchée contre moi ?

— Parce qu'au fond des choses tu as des torts, et que l'on motive sur ces torts la préférence donnée à cet étranger.

— Mais que peut-on me reprocher ?

— D'être égoïste et mal élevé. C'est ce qui me fait te dire... »

La baronne s'interrompit. Un *rallentando* marqué, suivi d'une immobilité complète, lui prouvait qu'elle avait atteint la porte si joyeusement franchie par elle et par Alphonse quelques heures plus tôt.

« Me voici rendue, dit-elle. Descends et sonne. Je m'enrhume facilement. J'ai peur d'avoir froid en attendant que l'on ouvre. »

Alphonse obéit et, quand les voies furent préparées, il vit passer, comme un éclair, sa tante, serrant autour d'elle manteaux et capuchon. Toutefois, elle lui cria :

« Je t'attendrai à midi. »

Il ne répondit rien, se rejeta dans le

coupé, donna au cocher l'adresse de son hôtel, ferma bruyamment la portière; puis, il se croisa les bras, et, sombre, pencha la tête, ne sachant pas s'il devait trouver dans son cœur un dernier espoir, des larmes, ou une colère. Toutes les réalités qu'il avait failli saisir, toutes les chimères que, depuis quelques jours, il caressait dans sa pensée, tout s'évanouissait en tourbillonnant devant ses yeux. De cette confusion sortaient clairement deux mots qui résonnaient à son oreille : « Égoïste et mal élevé !... »

« C'est incroyable, ma parole! Mal élevé! moi! un des jeunes gens les plus accomplis de ma province!... Égoïste! Je voudrais bien savoir en quoi? J'ai mangé sans me plaindre tout ce qu'elle m'a donné... Je me suis gelé, là, pour son service. J'avais eu chaud, moi aussi... »

Presque malgré lui, sa pensée descend et remonte sans cesse de l'instant où il apparut chez la baronne à celui qui le voit main-

tenant se désoler. Chaque nouvel examen ne lui apporte qu'un témoignage plus complet d'innocence. Enfin, il arrive un moment où cette pensée inquiète franchit les limites, pourtant justes en apparence, dans lesquelles elle était maintenue. Égoïste et mal élevé! C'est singulier comme ces deux mots s'adaptent à une circonstance... C'est étrange aussi que, précisément, ce soit ce M. Le Mahouët... Mais, voyons, c'est absurde! Par lui-même, cet acte n'a pas une importance qui puisse amener de pareils résultats. Puis, comment aurait-on pu le connaître? Il n'est pas supposable que ce jeune homme étranger, présenté par un ami, ait tout à coup raconté... Il n'aurait pu que se nuire. Aucune confiance, aucune récompense surtout, ne suit une révélation dans laquelle on se loue soi-même, en accusant les autres. Ceci ne se soutient pas. D'ailleurs, par quel prodige d'audace et d'habileté le pauvre avocat, l'humble solliciteur aurait-il pu amener

l'obscur emploi qu'il convoitait à se transformer en un mariage magnifique, un mariage opulent? Tout cela, c'est le mystère, c'est la nuit.....

...Tout à coup, une idée saisit Alphonse, idée terrible, idée suffocante. Allons donc! il faut qu'un homme soit fou pour qu'une idée pareille lui entre dans l'esprit! Et pourtant, non-seulement elle venait de surgir dans le sien, mais elle s'y enfonçait, mais elle s'y clarifiait... Cette haute taille, cette maigreur, ces cheveux blancs, jusqu'à cette voix... Oh! il y a de quoi en mourir! Pourtant ce costume?... et dans un omnibus?... « Impossible, impossible, je le répète, c'est impossible. »

...Mais le fantôme qui s'était ainsi dressé devant Alphonse n'entendait pas ce mot de congé. Il demeurait, il écartait de plus en plus les nuages. Avec Alphonse il descendit de la voiture, il monta dans le haut réduit; puis il se balança, comme l'aurait fait un

songe, au-dessus du lit où le jeune homme espérait en vain rencontrer un peu de sommeil. Alphonse combattit longtemps cette obsession : enfin, à bout de raisonnements en même temps que de forces, il termina par cette résolution, la meilleure, assurément, qu'il pût prendre :

« Dès qu'il fera jour, j'irai trouver Xavier. »

VIII

LE LENDEMAIN.

Comment le peindre, ce lendemain, tel qu'il se leva pour la noble et pauvre famille ? Rayon d'espérance ? Aurore du bonheur ? Tous les termes demeurent impuissants. Il y a des joies qui se devinent, qui se sentent, mais qui ne se traduisent pas.

Le jour commençait à paraître que la vieille mère sommeillait encore, trouvant ainsi pour quelques heures l'oubli de ses souffrances. Ses mains étaient restées jointes : elle s'était endormie en priant pour son fils

qu'elle suivait par la pensée près de la marquise de Valbret.

« Inspirez-le, mon Dieu, avait-elle répété bien des fois. Rendez-le sympathique à cette femme puissante. Qu'elle puisse lire sur son visage quelque chose de ses vertus! »

Par moments, l'angoisse venait se mêler à cette supplication. Xavier de Bois-Rougès n'avait-il pas trop présumé des bonnes dispositions de la marquise? Quand bien même Mme de Valbret s'emploierait chaleureusement pour protéger Étienne, parviendrait-elle à réussir? Le succès qu'un peu plus tôt l'aïeule regardait comme assuré, arrivait à lui paraître incertain, à mesure qu'elle sentait l'entreprise s'engager. Et, derrière cette question, d'autres si pénibles se dérobaient!... Mais les oiseaux du ciel ne sèment ni ne moissonnent; les lys des champs ne filent pas leur blanche parure : le Père céleste prend soin d'eux...

« Allons, confiance, mon pauvre cœur,

murmura l'infirme. Mon Dieu, pardonnez-moi mes défaillances ; vous savez bien qu'une mère, c'est faible quelquefois... »

Et ce fut en disant : « Fiat ! » qu'elle ferma les yeux.

Quand elle les rouvrit, la pâle clarté d'une matinée d'automne annonçait que l'heure du réveil avait sonné pour tous. L'infirme, dont les mains seules pouvaient se mouvoir, souleva un peu le rideau qui entourait son lit et appela doucement :

« Êtes-vous là, Anne-Marie ? »

Aussitôt, le rideau fut repoussé tout à fait. Étienne tomba à genoux près de ce lit de souffrance, où tant de prières et d'immolations résignées avaient été offertes au ciel en sa faveur.

« Ma mère ! s'écria-t-il, ma sainte mère ! »

Il ne put, tout d'abord, en dire davantage. L'infirme le regardait avec une sorte de saisissement.

« Rendez grâces à Dieu, reprit-il.

— Rendre grâces à Dieu ! mais de quoi ? de quoi donc, mon cher enfant ? »

Elle sentait bien qu'il ne s'agissait pas des avantages poursuivis. Un gain, même considérable, n'aurait pas mis un tel éclair de joie sur le front d'Étienne, ni des larmes à ses paupières.

Le jeune homme prit les mains de son aïeule, les joignit dans les siennes et les baisa.

« Ma mère, dit-il, dans peu de temps, je ne serai plus seul à m'agenouiller près de vous. Cette Renée dont votre tendresse trop craintive cherchait à écarter de nous le souvenir, veut être votre fille...

— Ah ! qu'entends-je ? s'écria l'infirme. Etienne ! mon enfant !... lequel divague de nous deux ?

— Ne craignez rien, mère bien-aimée. Ce qui vous semble une illusion est vraiment une réalité. Renée Vangaramenghen sera ma

femme. Bénissez-moi. Pour moi, pour vous, une vie nouvelle va s'ouvrir.

— O mon fils ! de quoi m'étonnerai-je, si l'heure de la récompense est venue pour toi ! »

Un embrassement les confondit : un de ces embrassements silencieux dans lesquels on se dit tant de choses !

Ce fut elle qui parla la première.

« Comment ce miracle s'est-il fait ?

— Je n'en sais rien. Comme on monte de marche en marche jusqu'à la porte d'un palais, la marquise de Valbret m'a conduit de parole en parole, de conseil en conseil, jusqu'à ces mots étranges :

« Je veux que Renée soit heureuse, recevez sa main. »

L'infirme pleurait. Ses doigts qui serraient ceux d'Étienne tremblaient convulsivement.

« Calmez-vous, ma mère, dit le jeune homme, presque aussi ému que son aïeule. Vous qui avez toujours été si courageuse

devant la souffrance, sachez être forte aussi devant le bonheur.

— O mon pauvre enfant ! comme le bon Dieu est juste ! »

Étienne essuya pieusement ces larmes de joie, les premières qu'il vît répandre à sa vieille mère et, s'asseyant près du lit, il commença le récit de sa visite à Mme de Valbret. Les exclamations de l'infirme l'interrompaient souvent. Quand il eut achevé :

« J'irai trouver cette femme, s'écria Mme de Lagareuc, je veux la voir. Puisque mes pieds raidis ne peuvent me conduire près d'elle, je me ferai porter au seuil de sa demeure et, quand elle passera, elle me trouvera là, il faut que je la bénisse, il faut que...

— C'est inutile, rassurez-vous, ma mère. Elle-même aujourd'hui doit venir vers vous. Elle veut achever son œuvre en me présentant chez M. Vangaramenghen.

— Ah ! qu'il m'en coûtera de ne pouvoir me lever pour lui faire accueil ! »

Des effusions toujours renaissantes les retinrent longtemps l'un près de l'autre. Les heures qui s'écoulèrent ensuite virent le pauvre logis chercher à se transformer.

« La marquise ne pas tardera, je le sens, disait par moment l'infirme. Ah ! pour la recevoir, que n'avons-nous encore les fleurs qui remplissaient notre enclos de Kermeur ! »

Ou bien elle s'écriait :

« Renée Vangaramenghen devenir ma fille ! C'est trop de joie, mon Dieu ! c'est trop de joie ! »

Ainsi, elle allait sans cesse de la chère pensée qui occupait son âme aux soins par lesquels il lui fallait s'en laisser distraire. Enfin, elle s'étendit dans le grand fauteuil, après avoir fait jeter sur ses vêtements une pelisse de soie, dernier reste des anciennes splendeurs. Une croix écussonnée, legs de six générations, fut suspendue à son cou. C'était tout ce qu'elle pouvait tenter pour

honorer la noble femme qui voulait venir la saluer en lui apportant le bonheur. Mais, si les apprêts se réduisaient par impuissance, une large place demeurait libre devant les inspirations du cœur. Le guéridon, recouvert d'un voile algérien brodé d'or, restait placé près de l'aïeule. Une petite toile où un jeune homme et une toute jeune femme s'appuyaient l'un sur l'autre, était posée en avant de la tablette. Ne fallait-il pas que, tandis qu'ils lui souriaient sans doute du haut du ciel, le père et la mère de l'orphelin eussent l'air de prendre part à sa joie sur la terre ! Auprès se dressaient le crucifix et la statuette de Notre-Dame. Depuis le matin ils recevaient des baisers fervents, comme ceux qui, aux jours de l'épreuve, leur avaient demandé secours. Le médaillon de Renée était attachée à la statuette de la Madone. La même tendresse qui cherchait jadis à le tenir dans l'ombre le faisait maintenant resplendir à la place d'honneur.

« Quelque chose de son cœur l'a déjà précédée ici, répétait l'aïeule. Je le dirai à la marquise de Valbret. »

Le jour avait achevé de monter vers son midi. Chaque instant pouvait voir paraître celle qui était attendue avec une double impatience. De temps en temps, Étienne se penchait à l'unique fenêtre qui donnât dans la rue de Babylone. Enfin il revint en disant :

« La voici. »

En effet, un équipage à grandes armoiries s'était arrêté devant la porte d'entrée et la marquise, richement vêtue, en descendait. Étienne s'élança au-devant d'elle. Ce fut appuyée sur son bras qu'elle gravit les hauts étages dont il la priait d'excuser la raideur. Pour toute réponse, elle souriait…

« Comment vous dire, Madame la marquise, quelle impatience ma mère a de connaître celle à qui nous allons tant devoir ! »

Un nouveau sourire passa sur les lèvres de Mme de Valbret...

Le frôlement de sa robe de soie ainsi que les pas d'Étienne annoncèrent leur approche. Ils entrèrent...

« Madame ! ! » s'écria l'aïeule, tendant en avant ses mains seules obéissantes.

La marquise s'arrêta, la regarda... L'infirme poussa un cri.

« Vous ! c'est vous !... »

Elle ouvrit les bras : Mme de Valbret l'enlaça dans les siens.

« Oui, c'est moi, dit-elle, c'est moi qui vous ai dit : La Providence conduit tout !... »

L'infirme, penchée sur l'épaule de la marquise, sanglotait.

« Pourquoi pleurez-vous ? disait Mme de Valbret. Nous nous sommes promis d'être désormais deux amies. Le cher lien qui va se trouver entre nous ne pourra que resserrer cette affection.

— Ah ! dit Mme de Lagareuc, je n'ai plus de paroles pour vous exprimer ce que j'éprouve. »

Étienne les regardait avec une profonde surprise.

Mme de Valbret se tourna vers lui.

« Le marquis se nommait Geoffroy de Valbret, » lui dit-elle.

Il comprit à son tour. La veille, tandis qu'il attendait Xavier de Bois-Rougès, sa grand'mère n'avait pas cessé de l'entretenir de la visiteuse inconnue.

« Comment ! murmura-t-il, il se pourrait ?...

— Il se peut, dit Mme de Valbret. Petite cause, grands effets ! C'est souvent, dans ce monde, la loi des choses, Monsieur.

— Une seule pensée nous trouble, mon fils et moi, murmura l'aïeule.

— Je crois la pénétrer. Ne vous inquiétez pas à ce sujet. Si Renée est riche, tant mieux. Vous avez cherché le royaume de

Dieu et sa justice, laissez le reste venir à vous par surcroît. »

Puis, étendant le doigt vers le médaillon :

« N'en doutons pas, ajouta-t-elle, c'est l'amie à laquelle j'avais offert jadis ce gage de tendresse qui l'a de nouveau placé dans ma main. Du ciel où elle est maintenant, elle veillait encore sur Renée, elle a voulu me donner le secret d'assurer son bonheur.

— Que vous répondre, Madame ? dit Étienne. Je suis écrasé. Je crois bien que, jamais, rien de semblable ne se vit ici-bas...

— Mais si, mon enfant, s'écria l'aïeule, mais si, pareille merveille s'est déjà vue, ne t'en souviens-tu pas ? Tobie malheureux, infirme, désolé, engagea un jour son fils à recueillir une petite somme d'argent. Le jeune homme partit, comme le voulait son vieux père. Et, quand il revint, au lieu d'apporter seulement les quelques pièces d'argent désirées, il amenait la joie, l'or-

gueil, l'amour de sa vie, il amenait Sara. Pourquoi ce prodige s'était-il accompli? Ah ! parce que sur sa route, le jeune homme avait rencontré l'Ange du Seigneur.

— Comment osez-vous parler ainsi ? dit la marquise. Je me refuse complétement à la comparaison. Cependant, puisque vous l'avez choisie, poursuivez-la jusqu'au bout. Que dit l'ange à Tobie quand celui-ci lui exprimait ses chaleureux sentiments ?

— Restons en là, dit l'infirme en souriant.

— Non, il vous faut achever. Que dit l'ange à Tobie ? « Pendant que vous pratiquiez les plus hautes vertus, pendant que vous vous épuisiez dans les œuvres d'une charité infatigable, vos prières et vos mérites montaient devant Dieu. Et, parce que vous lui étiez agréable, il a fallu que l'adversité vous éprouvât. Maintenant la tribulation est passée, chantez l'action de grâces. »

Elles causèrent encore pendant quelques

instants. Puis, la marquise se tourna vers la pendule et reprit :

« Il est l'heure. Nous sommes attendus.

— Je suis tout à vos ordres, Madame, dit Étienne.

— Où est l'anneau de fiançailles de votre mère ?

— Le voici, dit l'aïeule en ôtant de son doigt une bague ornée d'un petit saphir. Je n'aurais pas osé le lui remettre si promptement.

— Donnez-le lui sans crainte. Adieu, Madame. Il nous faut encore vous laisser seule pendant quelques moments. Demain, M. Vangaramenghen vous amènera sa fille.

— Elle trouvera sa chère Cécile et Thérèse près de moi.

— Elle en sera bien heureuse. Adieu donc, à bientôt. »

Une dernière fois, les mains tremblantes de Mme de Lagareuc serrèrent celles de la marquise, puis se posèrent sur le front

d'Étienne. C'était la bénédiction donnée au grand acte qui allait se préparer.

« Va, mon enfant, dit l'aïeule, que Dieu soit avec toi ! »

Et ces mots sortirent encore de ses lèvres quand le roulement de la calèche lui apprit qu'Étienne et la marquise étaient emportés vers Renée.

. . . .

. . . .

Le jour était déjà bien avancé lorsque Mme de Valbret regagna sa demeure. Le valet de chambre lui ouvrit et, tandis qu'il plaçait dans la cheminée quelques bois minces destinés à faire un feu plus promptement excité, il dit :

« Mme de Broz est venue vers deux heures. Elle a bien regretté de ne pas rencontrer Madame la marquise. Elle a voulu monter néanmoins et m'a chargé de prévenir Madame que, si rien ne s'y oppose, elle viendra lui demander à déjeuner demain.

— C'est bien, Pierre, je vais lui faire dire que je l'attendrai avec plaisir.

— M. de Bois-Rougès est venu aussi deux fois. Il veut absolument voir Madame la marquise. Il sera ici vers cinq heures.

— Tant mieux, car j'allais l'envoyer chercher. Avez-vous fait du feu dans le petit salon ?

— Oui, Madame.

— Eh bien ! avertissez Françoise que je suis rentrée ; il est déjà cinq heures moins un quart. »

Quelques instants plus tard, la marquise avait revêtu sa robe de chambre et, brisée de fatigue, s'étendait dans un fauteuil. La veille elle songeait avec inquiétude, elle essayait de nouer dans sa pensée les fils d'une question bien grave puisque, de cette question, dépendait le bonheur de deux jeunes vies, l'avenir d'une famille, tout ce qui se trouve au fond de ce mot : « mariage, » traduit si souvent aujourd'hui par celui

d'affaire ou de position. Maintenant, elle se réjouissait et remerciait Dieu des moyens étranges qu'il lui avait donnés pour arriver au but...

Un coup de sonnette interrompit ses réflexions. Puis, soulevée par la main du vieux Pierre, la portière donna passage à Xavier de Bois-Rougès.

« Madame ! Ah ! Madame ! »

Il prit la main de la marquise et la baisa.

« Ah ! Madame !... »

Il s'essuya les yeux.

« Calmez-vous, mon enfant, dit Mme de Valbret. Je crois vraiment que vous pleurez. Est-ce de joie ou de chagrin ?

— Madame, comment me le demandez-vous ?

— Parce que je pense qu'il pourrait y avoir contradiction dans vos sentiments.

— Oh ! non, je vous l'assure, bien que ce pauvre Alphonse fasse vraiment pitié. Mais je ne puis me soustraire ni à l'amitié, ni surtout à la justice.

— Comprenez-vous maintenant pourquoi vous ne deviez pas être témoin de l'offre que je voulais faire à M. Le Mahouët ?

— Je me le répète sans cesse. Dans quelle position je me serais trouvé ! Combien je vous remercie, Madame, de cette bonté qui prévoit tout, qui sauvegarde tout...

— Avouez que, sur le moment, vous m'en vouliez un peu.

— Non, je ne puis vous faire un aveu semblable, il ne serait pas conforme à la vérité. Certainement, j'aurais préféré prendre part à cet entretien dont j'espérais beaucoup pour Étienne, sans cependant me douter de ce qu'il amènerait. Mais, j'ai toujours pensé que, si vous m'éloigniez, c'est que des raisons excellentes vous obligeaient à prendre cette décision.

— Voyez-vous ce que c'est que la confiance ? Une chose admirable.

— Quand elle est bien placée, dit vivement Xavier.

— Sans doute, reprit la marquise en riant. Mais, mon cher enfant, vous avez les nerfs affreusement surexcités.

— Je n'en peux plus, dit Xavier. Si vous saviez ce qu'est ma vie depuis ce matin : entre les ravissements de l'un et le désespoir de l'autre ! Il m'a fallu demander au ministère grâce pour deux jours. C'est ma mère qui s'est chargée de cette requête, je n'avais pas même le moyen de m'en occuper. Cette bonne mère est comme moi, tout heureuse. Vous la verrez sûrement demain, Madame.

— Tant mieux. Mais parlez-moi donc de mon protégé. Comment vous a-t-il appris la grande nouvelle ?

— Il ne pouvait plus parler. Quand nous avons été dans la rue, il m'a pris par la main, il me semblait que j'étais touché par un tison. Il m'entraînait ainsi à travers les voitures qui stationnaient devant votre portail. Moi, je lui répétais :

« Qu'as-tu donc ? Tu m'effraies ? »

« Quand nous avons eu atteint le vide, il s'est jeté dans mes bras, il disait :

« Oh ! Xavier ! Xavier ! »

« Je ne le questionnais plus, puisqu'il ne pouvait pas me répondre. Enfin il reprit un peu de voix et me dit :

« J'épouse Mlle Vangaramenghen. »

« Nous marchions : ces mots m'ont arrêté net.

« Que dis-tu ? » ai-je demandé presque épouvanté.

« J'épouse Mlle Vangaramenghen, dit-il de nouveau et cette fois très-distinctement. Ah ! mon cher Xavier, que je suis heureux ! »

« Ce fut à moi de rester muet. Il se passa dans ma tête un moment de confusion, je vous l'assure, Madame. Songez que, pendant toute la soirée, j'avais regardé cette jeune fille comme la fiancée d'Alphonse et que rien ne pouvait me préparer à faire, même en rêve, un tel projet de mariage pour mon pauvre ami Le Mahouët.

« Je ne sais plus ce que j'entends, ai-je dit. Un si grand bonheur pour toi, mon Étienne !... et pour elle !... »

« Ces derniers mots sortirent de mes lèvres avec une véritable joie. Vous ne le savez pas, Madame, mais hier, pendant que je vous attendais, j'avais vu cette jeune fille pleurer devant la tombe des martyrs.

— Elle demandait à Dieu de la protéger. Sa prière vous le voyez, a été exaucée.

— Je comprends tout maintenant. Mais, comme vous devez le penser, Madame, d'abord je ne comprenais rien, et mon étonnement venait se heurter contre de véritables mystères. J'étais monté avec Étienne dans sa chambre et, là, il me racontait ce qu'il savait lui-même de cette merveilleuse solution des choses. Il m'apprenait comment M[lle] Vangaramenghen ne lui était pas inconnue, étant liée avec l'une de ses sœurs ; comment il avait eu l'an dernier à plaider pour une affaire où les intérêts de M. Van-

garamenghen se trouvaient quelque peu engagés, ce qui l'avait mis en rapport avec ce banquier, fort distingué, paraît-il.

— C'est vrai, interrompit la marquise. C'est pourquoi je n'ai pas eu besoin de présenter M. Le Mahouët à son futur beau-père. Il en était connu et fort estimé. Au moment où j'ai nommé le jeune homme dont je désirais voir Renée agréer la recherche, M. Vangaramenghen s'est écrié : « Ah ! très-bien ! » et il m'a appris ce détail qui n'a fait que servir mon projet.

— Étienne, continua Xavier, me disait comment vous étiez arrivée peu à peu à lui faire entrevoir cette perspective radieuse. Je ne pouvais revenir de ma stupéfaction. Que Mlle Vangaramenghen fût connue de vous, je le savais, je l'avais rencontrée seule dans votre escalier. Que vous eussiez le désir de la soustraire au mariage qu'on voulait lui imposer, hélas ! je n'en étais pas surpris, ayant pour principe que l'affection ne doit

jamais rendre aveugle. Mais voir tout à coup cet Étienne Le Mahouët, dont quelques heures plus tôt vous ne saviez pas même l'histoire, que vous ne connaissiez pas du tout, qui se présentait à vous en pauvre solliciteur, le voir, dis-je, soudainement, pendant l'espace d'une visite, monter dans votre estime à un tel rang que vous en fissiez l'époux choisi de cette riche et belle Renée, voilà ce qui me semblait un phénomène échappant complètement à mon intelligence! Étienne ne comprenait pas davantage, mais il était tellement ému, tellement heureux, qu'il finissait par laisser de côté la cause possible pour se contenter de regarder l'effet. Cependant, je me souvins que vous aviez paru connaître au moins son nom lorsque je vous avais donné son adresse. Je le lui dis. Il me soutint que son nom, étant souvent cité au barreau, pouvait bien être venu jusqu'à vous, mais que, jamais, il ne vous avait adressé une parole, ni même

vue de près, avant d'être reçu par vous. »

La marquise se mit à rire. Xavier en fit autant et reprit :

« Vous ne savez pas, Madame, qui m'a ouvert les yeux? Eh bien! j'ai trouvé le rayon de lumière dans un affreux désespoir précurseur d'un repentir sincère.

— Quoi! s'écria la marquise, il vous a tout appris? Il m'a donc reconnue?

— En regagnant sa demeure, portant déjà le glaive dans son cœur...

— Était-ce bien dans son cœur?

— Enfin, c'était en lui. Les mots fatals qui détruisaient ses espérances renfermaient des révélations. A force d'en chercher les motifs, il a senti se produire dans ses souvenirs des illuminations terribles. Avant le jour, je l'ai vu apparaître. Je m'étais enfin couché, j'avoue à ma honte que je dormais encore quand il me réveilla en ouvrant ma porte brusquement. Il faisait peine à voir, le pauvre garçon! je vous assure qu'il n'était

plus question de prétentions ni de puérilités. Il était pâle comme un suaire, il avait le regard sombre, il se laissait aller à la réalité d'une impression poignante. Eh bien! ce coup, rude il est vrai, lui faisait du bien. Il y avait déjà dans son attitude et dans son langage, quelque chose de plus large, de plus simple, de plus viril. Je n'avais pas à lui demander ce qui le jetait dans cet état. Je m'écriai :

« C'est toi! »

« Il poussa du pied une chaise contre mon lit, s'assit et me dit :

« Xavier, est-il vrai que Mlle Vangaramenghen épouse ce M. Le Mahouët? »

« Je lui répondis :

« Alphonse, je t'affirme que, de ce mariage, tu as été averti sans doute avant moi. Quand, cette nuit, j'ai quitté le salon de Mme de Valbret, je regardais encore cette jeune fille comme destinée à être ta femme.

— Je te crois, me dit-il avec une sorte

d'exaltation, je te crois, Xavier. Je te connais bien, va, j'ai confiance en toi. Sans la baronne, je ne t'aurais pas offensé hier.

(Il faisait allnsion à une folle erreur.)

— Je n'y pense plus, lui dis-je. Vas-tu me reparler de cette sottise? »

« Il secoua la tête et reprit:

« Ton cher ami t'a joué.

— Pas du tout, m'écriai-je. N'accuse pas Étienne, il a été au contraire d'une délicatesse admirable dans tout ceci. La main de Mlle Vangaramenghen ne lui a pas été accordée : elle lui a été offerte. »

« Je ne pense pas avoir commis une indiscrétion en parlant ainsi, car personne ne peut supposer qu'Étienne ait songé...

— Vous avez bien fait, dit Mme de Valbret. »

Xavier continua :

« A ces mots : « La main de Mlle Vangaramenghen lui a été offerte, » Alphonse eut un mouvement de désespoir que je ne puis

vous décrire. Il se serra les deux poings contre le front et il s'écria :

« Voilà, voilà la vérité. Je ne me trompe donc pas. Cela me tue depuis cette nuit. La marquise de Valbret s'est vengée de moi. La vengeance est le plaisir des dieux : des grands aussi, sans doute. »

« Madame, depuis la veille, j'allais de surprise en surprise. Une de plus n'était pas à redouter. Cependant, je ne sais si aucune de celles qui s'étaient succédé auparavant me causa une pareille impression. Mme de Valbret se vengeant d'Alphonse ! Vous m'avouerez qu'il en faudrait moins pour croire à un renversement universel.

« Je me demande franchement si j'ai bien entendu, dis-je à mon cousin. Ce que tu cries ainsi n'a aucun sens.

— Oh ! si, reprit-il, et encore je sais bien lequel.

— Alors, apprends-le moi, car je ne pourrai jamais le deviner. »

« L'étonnement et le dédain avec lesquels je recevais son ouverture, firent succéder un peu de calme à cette première explosion.

« A quoi bon? dit-il en haussant les épaules. Tu me blâmeras, et cela ne changera rien à mon malheur.

— Il y a donc quelque chose que j'ignore? lui dis-je. Tiens, Alphonse, crois-moi. Laisse de côté les colères, les suppositions et tout le reste. Tu connais mon affection pour toi, le désir sincère que j'ai de te voir heureux, la franchise avec laquelle je t'ai toujours montré ma manière de voir, même quand elle différait de la tienne. Ne fais pas de réticences. Parle-moi à cœur ouvert. Dis-moi tout et moi, de mon côté, je t'instruirai sur les personnes et sur les circonstances, autant du moins que j'en serai capable. »

« Alors, il commença un récit... triste récit, Madame.

— Oui, répondit en souriant la marquise, je sais ce qu'il vous a raconté. Il vous a

dit qu'il était désireux de gagner un but...

— Un concert.

— Peu importe. Et que, pour atteindre ce but, il s'était servi de moyens un peu vifs...

— « Ah! s'est-il écrié, faut-il, mais faut-il que, le matin même, je ne me sois pas brisé une jambe! »

— Oh! le pauvre jeune homme! Il est, je le vois, pour les remèdes violents. Mieux vaudrait pour lui, cependant, bien diriger une faculté vraiment remarquable, que de la perdre d'une si cruelle manière! Quand il aura appris à pratiquer le respect pour les femmes, les vieillards et les pauvres, il pourra être agile en toute sécurité.

— A la fin de son récit, il a dit cette grande parole qui rachète bien des choses : « J'ai eu tort. »

— Tant mieux. Reconnaître son tort, c'est être près de le réparer.

— Il ne cessait de répéter :

« Ma faute bien légère ne méritait pas un châtiment semblable. J'ai été égoïste et mal élevé, selon la parole de cet homme qui me repousse tout à coup ; mais non de manière à perdre avec justice le bonheur de ma vie entière. »

— Et il me maudissait comme un être implacable, n'est-ce pas? comme une femme étrange dans ses actions, haineuse dans ses répressions ?...

— Il ne vous connaît pas, reprit Xavier. Dans le premier moment, il a suivi la pente où ses suppositions l'entraînaient.

— Pauvre jeune homme ! combien il s'est trompé ! soupira la marquise.

— A qui le dites-vous, Madame ? Je sais ce que valent vos ressentiments. C'est pour vous avoir injuriée que les vieux jardiniers, vos anciens voisins, sont aujourd'hui bien logés et entourés de toutes sortes de soins...

— Qui vous a dit cela, Xavier?

— Je le sais. Enfin, pour revenir à mon

pauvre cousin, je tâchais vainement de lui faire entendre raison, quand il a terminé en disant :

« Il a fallu que là, encore, ce Le Mahouët fût sur mon chemin !

— Quel rapport Étienne peut-il avoir avec cette misérable histoire ? » lui ai-je demandé.

« Le reste de l'aveu a été fait très-sincèrement, je dois à Alphonse cette justice. Alors, j'ai tout compris. Hier, quand je m'étais rendu chez Étienne pour l'amener près de vous, Mme de Lagareuc, qui n'était pas encore endormie, m'avait demandé si je ne connaissais pas dans ce quartier une femme singulièrement aimable, répondant au nom de Mme Geoffroy. Elle avait joint à cette demande quelques détails sur cette visiteuse d'un charme inexprimable, disait-elle. J'avais appris ainsi que, pendant plus de deux heures, Mme Geoffroy avait traité avec elle toutes sortes de questions. Elle avait été bien

contente de me dire aussi quelle cause avait motivé la démarche de cette femme si distinguée. En achevant son récit, Alphonse rapprocha tout à coup devant mes yeux, les diverses parties de cette étrange histoire; l'ensemble devint alors parfaitement éclairé.

« Tu m'expliques tout, mon ami, lui dis-je. D'abord ta malveillance pour Étienne.

— J'avais peur qu'il ne te parlât de moi, murmura-t-il, et puis sa seule vue me mortifiait.

— Cela te prouve la manière dont tu te jugeais toi-même, répondis-je; car Étienne ne m'a pas dit de toi un seul mot. Tu m'expliques aussi comment Mme de Valbret a moins encore rejeté ton alliance pour sa petite amie, que recherché celle d'un jeune homme qu'elle avait pu connaître et apprécier.

— Vous êtes parfaitement dans le vrai, mon enfant, dit la marquise, vous avez touché le juste point de la question. Votre cou-

sin a eu tort, et ce tort a reçu moins un châtiment que des conséquences. Pourtant, il est certain que, s'il n'avait pas eu ce tort, Renée serait maintenant sa fiancée. D'abord, en agissant ainsi, il m'a donné de lui une assez pauvre idée. Il y a des actes qui, peu graves en eux-mêmes, sont, néanmoins, la révélation d'un caractère. Ni les délicatesses de la bonté, ni celles de l'éducation, ne pouvaient autoriser votre cousin à se conduire de la sorte. Il se montrait donc capable d'ignorer ces délicatesses ou de les écarter au besoin. Grave symptôme, Xavier, quand il s'agit du bonheur d'une femme! Il faut savoir être prêt à faire des actes héroïques, si la vie, dans son cours, en amène les occasions : oui. Mais ordinairement, ces occasions sont rares, tandis que, chaque jour, les nuances des caractères font le bonheur ou le martyre de ceux qui ont à les apprécier. En outre, l'élégance exagérée, visiblement recherchée de M. de Montpol-

lin montre qu'il est loin d'être indifférent à l'opinion, même dans le sens le plus vain. Eh bien! ce jeune homme qui met un soin si jaloux à paraître du meilleur monde, et qui, lorsqu'il se croit à l'abri de tout regard gênant, manque à une vulgaire convenance, inspire-t-il une grande confiance comme droiture, comme bonne foi? Combien de jeunes filles acceptent de partager des existences dont elles n'aperçoivent que les dehors aimables! Ensuite, dans le secret du foyer domestique, on dépouille peu à peu les artifices, on se révèle ce que l'on est, et, tandis que le monde continue à ne voir qu'un homme d'une courtoisie charmante, la femme sait comment, dans l'intérieur, son mari se repose de cette contrainte.

— Je voudrais bien vous contredire, Madame, répondit Xavier, et je suis obligé d'avouer que vous avez raison.

— Moi qui venais de recevoir les confidences de Renée, comment aurais-je négligé

ces choses dans une question où tout doit être examiné? Mais surtout, oh! voilà en quoi M. de Montpollin a bien servi votre ami sans le vouloir! voilà le grand effet né de cette cause qu'il trouve légère! il a donné à M. Le Mahouët le moyen de montrer la différence qui existe entre eux, et, à moi, par contre-coup, celui de pénétrer dans cette demeure où j'ai vu la place de Renée marquée par le doigt de la Providence...

— C'est ce que j'ai répété à ce pauvre Alphonse dès qu'il m'a fait comprendre que l'obligée d'Étienne n'était autre que vous. Madame.

« Ne t'étonne plus, lui ai-je dit. Je croyais présenter mon ami à la marquise de Valbret, lui-même ne pensait pas l'avoir jamais vue : et elle le connaissait, ainsi que son aïeule, de manière à savoir très-bien ce qu'elle faisait.

— Enfin, quel a été le résultat de vos raisonnements?

— Je suis heureux de vous l'apprendre, ce résultat me console, je dirai plus, il me réjouit. Quand Alphonse a pu voir que vous obéissiez non à une misérable rancune, mais à une prudence parfaitement éclairée, aussi bien qu'à une affection fort légitime pour Mlle Vangaramenghen, son courroux s'est apaisé, et la justice a repris ses droits sur lui.

« Tu es donc sûr, m'a-t-il dit, que c'est par estime personnelle de M. Le Mahouët, et non pour me faire tort que Mme de Valbret protége ce mariage ?

— Je te l'affirme, il ne peut en être autrement.

— Alors, pourquoi a-t-elle raconté à M. et à Mlle Vangaramenghen ?...

— Ah ! Xavier, interrompit la marquise, vous pouvez dire à M. de Montpollin que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour éviter d'entrer dans ce détail. J'ai cherché à me renfermer dans des considérations vagues. J'ai

été forcée d'en venir à un récit plus net parce que, d'une part, M. Vangaramenghen me pressait de questions, et que, de l'autre, des réticences pouvaient faire supposer dans votre cousin des torts plus graves que celui dont j'avais eu à me plaindre. M. Vangaramenghen a pris la chose très-vivement. C'est moi qui ai dû l'adoucir. Mais, à ce moment, l'alliance de M. Le Mahouët était acceptée, Renée l'ayant agréée dès mes premières paroles, et M. Vangaramenghen lui étant également favorable bien que très-contrarié et encore un peu indécis, à cause des espérances données à votre cousin.

— Madame, continua M. de Bois-Rougès, gardez les paroles bienveillantes, consolantes, encourageantes, pour les faire entendre au coupable qui, après longs efforts et graves réflexions, m'a prié de vous demander la permission de venir un de ces jours vous offrir des excuses.

— Il va jusque-là dans sa conversion ! s'écria Mme de Valbret. Xavier, est-ce bien lui qui a eu cette pensée ?

— Qu'importe ? dit le jeune homme un peu embarrassé par la clairvoyance de la marquise. Il est plus méritoire d'accepter un conseil que de prendre la meilleure des initiatives.

— Mon cher enfant, amenez-le dès demain. Je ne veux pas qu'il s'humilie. Sa démarche m'en dira tout assez. Assurez-le que j'éprouve une joie profonde à le savoir capable de se laisser persuader par un ami comme vous. Ceci donne grand espoir que cette leçon sévère ne sera pas perdue pour lui. Un jour, il sera dédommagé. Renée ne lui convenait pas, elle est trop au-dessus de lui. Elle aurait été malheureuse...

— Cette pensée m'attristait.

— Sans porter ses regards si haut, il trouvera une bonne alliance. L'opulence

n'est pas nécessaire. Je vous dis que nous finirons par le voir bien marié et suffisamment pourvu... »

En prononçant ce dernier mot, elle eut un fin sourire.

« Je le pense comme vous. » dit Xavier dont les lèvres dessinèrent un sourire exactement semblable à celui de Mme de Valbret. Ils se regardèrent...

« Ah ! Xavier, dit la marquise, vous m'avez volé mon idée.

— Que voulez-vous, Madame ? Il me faisait pitié.

— Votre mère approuve-t-elle ?

— Tout. Le bonheur présent d'Étienne et de sa fiancée, l'espoir rendu à ce pauvre Alphonse... Il va maintenant chercher. Je ne me mêle pas de la partie des sentiments.

— Comme il doit vous aimer !

— Il me faisait pitié, répéta Xavier. D'ailleurs, Madame, je reste dans des limites fort étroites. Je veux qu'Alphonse soit en

mesure de s'établir puisqu'il le désire et qu'une saine influence peut lui faire du bien ; mais non qu'il dépense follement ce qui peut être utile à d'autres.

— Avez-vous revu M. Le Mahouët depuis ce matin ?

— Pas encore. Je vais me rendre chez lui tout à l'heure.

— Il vous racontera notre réception chez M. Vangaramenghen. Tout s'est très-bien passé. Le mariage aura lieu au commencement de décembre. Maintenant, Xavier, donnez-moi à votre tour une explication, non sur ce qui est arrivé, mais, au contraire, sur ce qui n'a pas eu lieu. Comment se fait-il que, cherchant à assurer le bonheur de Renée par un mariage digne d'elle, j'aie protégé ce jeune homme qui m'était étranger, sans même songer à lui opposer un autre jeune homme connu de moi depuis son enfance, aimé profondément, réunissant en lui tous les titres que peuvent donner la vertu, l'in-

telligence, les qualités du cœur, la naissance, la fortune, que sais-je, moi ? tout enfin. Il était près de moi, celui-ci, il avait, lui aussi, une mère de qui Renée aurait été chérie, une sœur qui, j'en suis sûre, vaut bien Mlle Le Mahouët. Quoiqu'il le nie parce que les circonstances ne lui ont pas permis de le montrer, j'ose dire que ce jeune homme est encore supérieur à son ami Étienne. Comment donc, ayant à donner une si grande preuve d'estime et de confiance, n'ai-je pas songé à lui ?

— Vous le louez de telle sorte, dit Xavier, qu'il ne peut plus se reconnaître. »

La marquise secoua la tête :

« Je sais ce que je dis, reprit-elle et lui sait de qui je veux parler. Répondez-moi, Xavier. Pourquoi n'ai-je pas songé à lui ? »

Xavier leva vers elle un regard plein d'une ineffable douceur et, presque bas, il dit :

« Parce que le cœur de ce jeune homme

est ailleurs, et que vous l'avez compris. »

Elle joignit les mains.

« Vous ne pouviez pas me le cacher, reprit-elle. N'ai-je pas appris, jour par jour, instant par instant, pour ainsi dire, comment Dieu forme le cœur de ceux qu'il appelle à lui ? N'ai-je pas dû arriver à la vérité par ce qui la fait précieuse, ce qui la fait inaltérable, la lutte contre soi-même et le sacrifice des illusions ? Votre mère, Xavier, que dit-elle ?

— Elle croit à ma vocation, elle se fait peu à peu à l'idée de mon départ, elle accepte de me donner à Dieu, et, pourtant...

— Pourtant ?

— Avec vous je puis l'avouer. Elle fait beaucoup sans doute, mais, devant cette grâce suprême, je voudrais voir en elle quelque chose de plus.

— Quelque chose de plus ! répéta lentement la marquise. Quelque chose de plus ! Ils sont donc tous les mêmes, mon Dieu,

ceux que vous gardez pour vous !... Écoutez, Xavier. Jean était là, où vous êtes aujourd'hui, quand je prononçai enfin cette parole qui le séparait de moi et le donnait à Jésus-Christ. Il y avait longtemps qu'il l'attendait, cette parole victorieuse. Souvent elle était montée jusqu'à mes lèvres sans parvenir à en sortir. Quels raisonnements, quels prétextes n'avais-je pas cherché à opposer à mon saint enfant, essayant d'abord de me persuader moi-même ? Il lui suffisait d'un mot pour renverser toutes ces barrières dans lesquelles je croyais pouvoir l'enfermer. Oh ! la science que Dieu donne aux siens ! bien aveugles sont ceux qui cherchent à discuter contre elle. Quelquefois même, il n'avait pas besoin de parler. Quand je m'étais épuisée à lui vanter la vie d'un homme honorable, père de famille, gardien des saines traditions, champion des bonnes causes dans la société, il me regardait, souriait... La parole mourait sur mes lèvres. Devant ce sourire d'ange, il

me fallait m'incliner et je me surprenais à souhaiter en moi-même que Dieu ne laissât jamais mon fils devenir moindre qu'il n'était. Quelquefois, croyant le saisir par l'endroit vulnérable, je lui disais :

« En restant dans le monde, Jean, avec ta grande fortune, tu pourrais faire tant de bien ! »

« Il me répondait :

« La plus belle aumône, n'est-ce pas de se donner soi-même? »

« Ou bien encore :

« Ce n'est pas à moi que Dieu demande de beaucoup donner, ma mère, c'est à vous. »

« Enfin, un soir, oh! Xavier, que de fois j'ai songé à ce moment! que de fois j'ai remercié Dieu de m'avoir aidée à triompher de moi-même! il était assis là, où vous vous trouvez ; un petit flambeau nous éclairait comme maintenant. Nous parlions : pour la centième fois nous exprimions, moi mes

vains désirs, lui ses lumineuses et célestes pensées. Je dis tout à coup :

« Tu le veux, je ne pourrai jamais t'en dissuader. Eh bien ! va, mon enfant, sois heureux. »

« Il devint pâle et, se levant, il vint s'agenouiller près de moi.

« Est-ce votre consentement que vous me donnez, ma mère ? dit-il.

— C'est mon consentement, sois heureux.

— Ne parlez pas ainsi, reprit-il, vous savez bien que ce n'est pas mon bonheur que je cherche »

« Je jetai mes bras autour de son cou et, comme éperdue, je criai : « Sois heureux ! »

« Il se releva, il me prit les mains et, avec une voix que j'entends toujours, un accent prophétique, il me dit :

« Heureux ! je ne serai pas seul à l'être. Vous aussi, vous serez heureuse, dans le ciel, et même sur la terre.

— Je ne serai jamais heureuse loin de

toi ! » m'écriai-je. Il me serra dans ses bras et nous pleurâmes longtemps en nous tenant embrassés...

« Deux mois après, le dernier des marquis de Valbret n'existait plus. Il y avait à sa place un pauvre petit novice, vêtu d'une méchante robe rapiécée. Il riait, il me montrait ces débris qui le recouvraient. A cette vue, quelque chose d'amer passa en moi : je sentis gronder la plainte au fond de mon âme : et, pour lui cacher mon impression, je l'embrassai en disant :

« Va, mon Jean, je t'aime, je te bénis. »

« Il fixa sur moi un de ces regards intraduisibles qu'il avait quelquefois et il me répondit :

« Vous m'aimez, ma mère, vous me bénissez. Pourtant, je voudrais encore quelque chose de plus. »

« Il parlait comme vous, Xavier. C'est que, voyez-vous, j'étais encore telle qu'est aujourd'hui votre mère. A ce moment, la cloche

sonna, il lui fallait sortir du parloir. Il ajouta :

« Ce quelque chose, que Dieu vous le donne, ma mère, moi je ne le peux pas. »

« Eh bien ! Xavier, ce quelque chose de plus demandé par mon saint enfant, je ne l'ai compris que le jour où j'ai posé mes lèvres sur son front glacé par la mort. Il s'était endormi avec un sourire : il s'était en allé dans la liberté de son sacrifice, dans la joie de sa fidélité. Alors, seulement alors, j'ai senti quelle affreuse douleur, quels suprêmes remords je me serais préparés à moi-même si, par mes résistances, j'avais rempli cette dernière heure d'amertume et peut-être d'effroi. Mon fils qui n'avait aimé que moi ici-bas, ne s'était pas trompé dans ce qu'il avait souhaité pour sa mère : il avait, d'un seul coup, porté loin ses désirs. Devant son lit de mort où l'on se sentait encore plus près du ciel que du tombeau, j'ai compris combien sa tendresse pour moi avait été

profonde et quel sens il attachait à ces mots : « Vous serez heureuse, même sur la terre. » Il disait vrai. Je suis heureuse, Xavier. Le sacrifice qui me parut longtemps au-dessus de mes forces fait aujourd'hui mon soutien, l'objet de mon plus doux souvenir, de mon plus ferme espoir. J'ai cette paix, cette assurance dans laquelle viennent s'évanouir et les douleurs qui peuvent m'atteindre encore et toutes ces vaines jouissances qui ne sont après tout que de grands mensonges. Je suis seule, c'est vrai, mais pour si peu de temps ! Chaque jour, je sens se raccourcir le chemin au terme duquel je retrouverai ceux qui m'attendent. Les peines, les infirmités inhérentes à la vieillesse me deviennent des consolations : elles m'annoncent une à une l'approche de la récompense. Selon la parole de mon fils, j'ai maintenant quelque chose de plus ; j'ai la lumière et la joie de l'âme. Je les ai rencontrées où je croyais ne

trouver qu'une croix difficile à porter. Et je bénis mon enfant de son courage... »

Elle se tut : elle regardait le portrait du jeune moine. De la divine expression répandue sur le visage de son fils, quelque chose semblait passer aussi sur le sien. Xavier était comme recueilli devant elle ; car elle exprimait si bien ce que tant de fois, il s'était répété dans son cœur !

Elle reprit :

« Jean, vous le savez, appartenait à l'Ordre angélique. Serez-vous son frère, Xavier ?

— A peu près. Moi, je vais devenir un fils de saint Ignace.

— Jésuite ! dit-elle. A l'heure des calomnies et des persécutions vous allez au-devant des plus rudes combats. Vous faites bien, mon enfant. Autant que vous le pourrez désormais, venez me voir. Nous nous comprendrons, nous serons deux alliés. J'irai souvent visiter votre mère. Vous plaidez

près d'elle la cause de Dieu : moi, je plaiderai sa propre cause. Vos paroles la persuaderont-elles ? Je l'espère. Mais ce que j'aime à croire, oui, ce dont je ne veux pas douter, c'est qu'elle ne pourra pas se refuser à mon expérience. »

FIN.



TABLE

ANGERS. — IMPRIMERIE LACHÈSE ET DOLBEAU.

LIBRAIRIE DE BLÉRIOT FRÈRES

A. DE LA MOTHE

Les Camisards, suivis des Cadets de la Croix. 20e édit. 3 v. in-12, illust. . 6 »
Les Faucheurs de la mort. 30e édit. 2 vol. in-12 . . . . 4 »
— Le *même* ouvrage en 1 splendide volume format royal, grand in-8 de 360 pages, illustré de 130 gravures, caractères elzévirs, impression de luxe sur beau papier glacé et satiné, broché . 4 50
Les Martyrs de la Sibérie. 25e édition. 4 vol. in-12 illustrés . . . . . 8 »
Marpha. 21e édit. 2 vol. in-12 . . 4 »
Histoire d'une pipe, 12e édit. 2 vol. in-12 illustrés . . . . 4 »
Les soirées de Constantinople. 5e édit. 1 vol. in-12. . . . . 2 50
Histoire populaire de la Prusse. 4e édit. 1 vol. in-12. . . . . 1 50
Les Mystères de Machecoul. 7e édition. 1 vol. in-12 . . . . 2 »
Le Gaillard d'arrière de la Galathée. 7e édit. 1 vol. in-12 . . . . . 2 »
Légendes de tous pays. Les animaux. 1 vol. in-12 orné de 100 grav . . 3 »
Mémoires d'un déporté de la Guyane Française. 40e édit. 1 vol. in-18. » 60
L'Orpheline de Jaumont. Roman national. 16e édit. 1 vol. in-12 . . 3 »
Le Taureau des Vosges. Roman national. 17e edit. 1 vol. in-12. . . . . 2 50
Aventures d'un alsacien prisonnier en Allemagne. Roman national. 16e édit. 1 vol. in-12. . . . . 2 »
Journal de l'orpheline de Jaumont. 16e édit. 1 vol. in-12. . . . . 1 50
L'Auberge de la Mort. Roman national. 16e édit. 1 vol. in-12 . . . . . 2 50
La Reine des brumes et l'Emeraude des mers, impressions de voyage en Angleterre et en Irlande. 7e édition. 1 vol. in-12 . . . . 3 »
Les Métiers infames. 4e édition. 1 vol. in-12 . . . . 3 »
Le Roi de la nuit. 2 vol. in-12. . 5 »
Les Compagnons du désespoir. 3 volumes in-12 . . . . 6 »
Pia la San Pietrina. 2 vol. in-12. 5 »
Les Fils du martyr. 3e éd. 1 v. in-12. 2 50
Les Deux Romes. 4e éd. 1 v. in-12. 3 »
Le Secret du Pôle. 1 vol. in-12 . 3 »
Le Proscrit de Camargue. 6e édit. 1 vol. in-12, *orné d'un portrait photographié de l'auteur* . . . . 3 »
La Fille du bandit. 1 splendide volume format royal, gr. in-8 de 800 pages, illustré de 500 grav. car. elzévirs. 10 »
Le Cap aux Ours. 1 vol. in-12 . . 3 »
Le Fou du Vésuve. 1 vol. in-12 . . 3 »
Les Secrets de l'Océan : Le Capitaine Ferragus. 1 vol. in-12 . . . . 3 »
A travers l'Orient. 1 vol. in-12 . 3 »

RAOUL DE NAVERY

Les Idoles. 7e édit. 1 vol. in-12. . 3 »
Les Drames de la misère. 7e édit. 2 vol. in-12 . . . . 6 »
Patira. 9e édit. 1 vol. in-12 . . . 3 »
Le Trésor de l'abbaye (suite de Patira). 9e édit. 1 vol . . . . 3 »
Jean Canada (suite et fin de la série ayant pour titres Patira et le Trésor de l'abbaye). 9e édit. 1 vol. in-12 . . . 3 »
Le Pardon du moine. 7e éd. 1 v. in-12 3 »
Zacharie le maître d'école. 6e éd. 1 vol. in-12 . . . . 2 »
Les Chevaliers de l'Écritoire. 1 vol. in-12 . . . . 3 »
Les Parias de Paris. 2 vol. in-12 . 6 »
Les Héritiers de Judas. 1 v. in-12. 3 »
Le Juif Ephraïm. 1 vol. in-12. . . 3 »
Parasol et Cie. 1 vol. in-12 . . . 3 »
La route de l'abime. 6e éd. 1 v. in-12. 3 »
Le Cloître rouge. 5e éd. 1 v. in-12. 3 »
La Maison du Sabbat. 5e édit. 1 v. 2 »
La Cendrillon du village. 10e édit. 1 vol. in-12 . . . . 2 »
La Fille au Coupeur de paille. 10e édit. 1 vol. in-12. . . . . 2 »
Le Capitaine aux mains rouges. 12e édit. 1 vol. in-12 . . . . 2 »
L'Odyssée d'Antoine. 10e éd. 1 v. in-12 2 »
Comédies, Drames, Proverbes. 1 volume in-12 . . . . 2 »
Le Marquis de Pontcallec. 6e édit. 1 vol. in-12 . . . . 3 »
La Foi jurée. 7e éd. 1 vol. in-12.. 3 »
La Conscience. 4e édit. 1 vol. in-12. 2 »
L'aboyeuse. 1 vol. in-12 . . . . 2 »
La Péruvienne. 1 vol. in-12 . . . 3 »
L'accusé. 1 vol. in-12 . . . . . 3 »
La Fille sauvage. 1 vol. in-12 . . 3 »
Poèmes Populaires. In-12 . . . 2 »
Le Chateau des Abymes. 1 v. in-12. 3 »
Les Robinsons de Paris. 1 v. in-12. 3 »
L'Enfant maudit. 1 vol. in-12 . . 2 »
Le Gouffre. 1 vol. in-12 . . . . 3 »

Mlle ZÉNAIDE FLEURIOT

Aigle et Colombe. 5e éd. 1 v. in-12. 3 »
Histoires pour tous. 6e éd. 1 v. in-12. 2 »
Les mauvais jours. 4e éd. 1 v. in-12. 2 »

Mlle MARIE MARÉCHAL

Béatrix. 4e édit. 1 vol. in-12. . . 3 »
Une institutrice a berlin. 2e édit. 1 vol. in-12 . . . . 3 »
Le Parrain d'Antoinette. 1 v. in-12. 3 »
Le Journal d'une ame en peine. 5e édition. 1 vol. in-12 . . . . 3 »
La famille Tolozan. 1 vol. in-12. 3 »
Aventures de Jean-Paul Riquet. 1 vol. in-12 . . . . 3 »
La fin d'un roman (suite de l'Institutrice a Berlin). 1 vol. in-12 . . . . 3 »

Angers, imprimerie Lachèse et Dolbeau.

